

BOLINO

LE NÉGRIER

SOUVENIRS DE L'OCEAN INDIEN

PAR

RENÉ DE PONT-JEST



PARIS

COLLECTION HETZEL

— J. HETZEL — LIBRAIRIE CLAYE —

18 RUE JACOB

BOLINO

LE NÉGRIER

SOUVENIRS DE L'OCEAN INDIEN

PAR

RÉNÉ DE PONT-JEST

PARIS

COLLECTION HETZEL

— J. HETZEL — LIBRAIRIE CLAYE
18 RUE JACOB

A MADAME LA VICOMTESSE

DE BRIMONT-BRASSAC

HOMMAGE RESPECTUEUX

DE SON TRES-HUMBLE ET TOUT DEVOUE SERVITEUR

Chateau-d' Eau, mai 1862.

CHAPITRE I — OU IL N'EST RIEN DIT AU LECTEUR DES ANTÉCÉDENTS DU HÉROS DE CE LIVRE.

Un des premiers jours de mai 184., vers cinq heures du soir, quelques minutes après l'arrivée du train-poste de Paris au Havre, un jeune homme, de vingt-cinq à trente ans, sortit à pied de la gare de cette dernière ville, après avoir donné ses ordres à l'un des conducteurs d'omnibus. On devait remettre ses malles à *l'hôtel de Normandie*. Lui partait en avant, préférant marcher que d'attendre la distribution des bagages, qu'on n'avait alors aucune raison de faire au Havre plus promptement qu'ailleurs. Nous pensons qu'il en est encore de même aujourd'hui.

Du reste, le temps était admirable et, de la gare au centre de la ville, le chemin n'offrait qu'une promenade des plus agréables à celui qui venait de passer cinq heures enfermé dans un compartiment, côte à côte avec une vénérable douairière, dont la présence lui avait défendu tout cigare, et en face d'un gros monsieur poussif et cacochyme dont la toux et les hélas lui avaient interdit tout sommeil.

Aussi notre voyageur, à peine sur le quai d'Orléans, tira-t-il de sa poche un élégant porte-cigare. Il en fit glisser un *trabucos* qu'il examina quelques instants en connaisseur, puis, l'ayant allumé, il se dirigea rapidement vers la place de la Mâturation, en jetant çà et là un regard de curieux sur les bâtiments amarrés le long des quais.

Le personnage que nous présentons aussi brusquement à nos lecteurs était, ainsi que nous l'avons dit plus haut, un homme tout jeune encore. Le froncement de ses sourcils, la brusquerie avec laquelle il fumait, l'impatience de sa démarche, indiquaient qu'il était en proie à une préoccupation grave ; mais il était aisé de voir néanmoins que la pensée sérieuse ne s'était emparée de lui que depuis peu, tant sa physionomie semblait faite seulement pour la joie et l'insouciance. Sa mise était une mise de voyage irréprochable, d'un laisser-aller plein de bon goût : costume complet d'une même couleur et large paletot clair par-dessus. Sa bottine ne

serrait pas son pied étroit, cambré, aristocratique ; on devinait sous leurs gants do Suède des mains fines, blanches et nerveuses.

Il n'y a que les gens d'une certaine classe qui sachent voyager sans que la fatigue de la route les rende, ridicules à l'arrivée. On voyait que notre héros était un de ces privilégiés-là. On reconnaissait en lui l'homme du monde auquel cinq minutes à peine auraient été nécessaires pour faire disparaître tout désordre ; mais il semblait songer à tout autre chose. Ce qui frappait surtout en lui, ce n'était pas la régularité de ses traits, cette régularité bête qui le plus souvent ne dit rien, mais leur expression franche et ouverte, et deux yeux bruns, limpides, aux regards droits et pénétrants, qui n'auraient su certainement soutenir un mensonge, si sa bouche un peu railleuse, aux lèvres fortement taillées, se fût, par exception, hasardée à en commettre un. Il était un peu grand, mais sa marche assurée, ferme, ses épaules larges, sa poitrine bien développée, toute l'aisance de ses mouvements démontraient que, chez lui, la vigueur, augmentée par l'habitude de tous les exercices du corps, s'alliait à l'élégance. Bref, c'était un beau garçon d'un aspect sympathique et d'une tournure qui, pour approcher un peu trop du dandynisme peut-être, n'avait cependant rien de l'efféminé de nos jeunes hommes d'aujourd'hui.

Quant à ses qualités morales et à ses défauts, les pages suivantes feront assez connaître notre voyageur, pour que nous évitions à nos lecteurs une plus longue mise en scène.

Arrivé à la place de la Mâtüre, au lieu de prendre à gauche pour gagner la rue de Paris, à l'entrée de laquelle était l'hôtel de Normandie, notre jeune homme continua sa route tout droit pour ne s'arrêter qu'à la poste aux lettres. Plusieurs personnes étaient groupées au guichet du bureau restant où il avait affaire. Il attendit patiemment que son tour fût venu, sans tourner, avec affectation du moins, le dos aux vieilles femmes, et sans regarder insolemment les jeunes sous leurs chapeaux.

Lorsqu'il put s'adresser à l'employé, il échangea sa signature contre une grande lettre cachetée de trois cachets de cire, lettre qu'il glissa dans son portefeuille sans l'avoir ouverte, et il sortit pour se diriger alors vers l'hôtel.

Dix minutes plus tard il était installé, lui et ses malles, au second étage de l'établissement, dans une petite chambre dont l'unique fenêtre ouvrait sur la rue de Paris.

Dès que le garçon qui l'avait escorté jusqu'à son appartement eut fermé la porte en se retirant, le jeune homme jeta un coup d'œil sur la chambre

qu'il allait habiter, et, malgré lui, il ne put retenir un mouvement de dégoût, accompagné d'une grimace des plus significatives, à l'aspect misérable que lui présentait la réunion éclectique, dans douze pieds carrés, d'un lit de noyer enveloppé à moitié de perse déteinte, d'un secrétaire d'acajou avec un marbre blanc, d'une toilette de bois peint garnie d'ustensiles bleus, d'une cheminée postiche ornée d'une pendule d'albâtre, au cadran de laquelle il manquait une aiguille, la petite, et surmontée d'un groupe représentant deux oiseaux hétéroclites se penchant sur une coupe parfaitement à sec, et enfin, d'un affreux tapis usé, qui, il y avait une douzaine d'années, avait pu avoir la prétention exagérée de reproduire des bouquets de roses.

Aussi ouvrit-il bien vite sa fenêtre pour avoir sous les yeux un spectacle plus attrayant, et dans les poumons un air autre que celui que viciaient toutes ces vieilleries.

— Allons, allons ! dit-il, après être resté un instant accoudé sur l'appui de bois de la fenêtre et avoir respiré la fraîche brise que la mer lui envoyait, tout cela est de l'enfantillage, si j'hésite ainsi dès le début, ça finira mal. Si je voulais me brûler la cervelle, ce n'était pas la peine de faire cinquante lieues ; ainsi, du courage, morbleu ! et ne nous laissons pas abattre comme une femmelette.

Et se laissant tomber sur un fauteuil rouge, pendant qu'il appuyait ses pieds sur une chaise verte, ce qui lui arracha un sourire, il tira son portefeuille de sa poche, et y prit la lettre qu'il était allé chercher à la poste.

Après en avoir rompu les cachets, tout en haussant un peu les épaules, comme pour dire qu'il n'espérait pas trouver grand chose de bon derrière eux, il retira de l'enveloppe plusieurs billets de banque qu'il posa sur ses genoux sans les compter et se mit à lire.

« Cher monsieur, lui écrivait-on, j'ai exécuté vos ordres, et j'ai réussi mieux que je ne l'espérais moi-même. *L'Éclair* a été vendu 7, 000 fr. à lord B Vos hommes, ainsi que vous m'aviez recommandé de le faire, ont reçu chacun un mois de gratification, mais aucun d'eux n'a voulu conduire le yacht à la côte anglaise. Les pauvres gens semblaient désespérés, lorsque je leur ai dit que vous les congédiiez. Ainsi, j'ai tout réglé, et, tout compte fait, il m'est resté 6, 500 fr., que je vous adresse sous ce pli et dont je vous prie de m'accuser réception.

Votre respectueux et dévoué :

« RENOUFLE, notaire. »

— C'est encore heureux, dit le jeune homme après avoir lu cette lettre, accusons réception à ce brave homme.

Et s'étant levé, il tira de l'une de ses malles un petit nécessaire en bois de rose qui contenait tout ce qu'il fallait pour écrire

« Cher monsieur Renoufle, griffonna-t-il rapidement, j'ai reçu les 6, 500 fr. que vous m'aviez adressés ici, au Havre, poste restante. J'approuve tout ce que vous avez fait et vous en remercie sincèrement. Mes pauvres matelots de *l'Eclair* ! je vous assure que ce n'est pas volontairement que je m'en suis séparé, dites-le leur bien, et, pour les consoler encore un peu, distribuez-leur les deux cents francs que je vous retourne sous ce pli. Je n'ose vous dire au revoir, car je pars pour bien longtemps peut-être, mais je quitte la France en vous envoyant un bon souvenir.

« ALBERT. »

— Puisque je suis en correspondance, continua-t-il en fermant cette première lettre, écrivons à cette pauvre Berthe. Ah ! ce que j'ai à lui dire est moins facile à écrire qu'un accusé de réception, comme me le demandait ce brave Renoufle.

Après un instant de réflexion, dont il sortit les yeux humides, il se remit à écrire.

« Ma Berthe bien-aimée, me voilà au Havre, c'est-à-dire à peine à] cinquante lieues de vous et il me semble déjà que des mondes nous séparent ! Que sera-ce donc lorsque la mer sera entre nous deux ? Je n'y veux pas songer, le courage m'abandonnerait. Fais-je bien de vous laisser seule, et n'eût-il pas mieux valu faire le sacrifice de mes espérances que celui de mon bonheur ? L'orgueil n'est-il pas le seul sentiment qui m'a poussé vers l'accomplissement de ce projet presque insensé, dont je commence l'exécution ? Je ne veux pas m'arrêter à cette pensée, car demain je serais près de vous, à vos pieds, vous demandant pardon à genoux des larmes que je vous ai fait verser. Mais non ! je suis sûr que vous m'approuvez, et que vous m'auriez moins aimé si j'étais resté là-bas vivant Dieu sait comme. Et puis, quelque chose me dit que je réussirai ; ainsi pas de tristes rêves, de l'espoir au contraire ! Vous savez qu'en pensée je ne quitterai jamais Ville-d'Avray, que je vous y attendrai tous les mardis, et que chacune des fleurs que j'ai confiées à vos soins renferme une partie de mon cœur. Ranimez-les, les pauvres délaissées ! par votre présence ; moi, je vivrai toujours par votre souvenir.

Je vous quitte bien vite au milieu de ces bonnes pensées qui me font sourire, car je le sens, si j'attends un instant, je vais pleurer, et j'ai besoin de tout mon courage pour vous dire une dernière fois : Au revoir, Berthe, je vous aime. »

Albert, en effet, s'empressa de cacheter cette lettre, et après avoir passé un peu d'eau fraîche sur ses yeux qui s'étaient gonflés malgré lui, il courut à la poste pour y jeter sa correspondance qu'il n'aurait pas voulu confier aux mains de l'un des garçons de l'hôtel.

En rentrant il était plus calme ; aussi se mit-il à table d'assez bonne grâce et retrouva-t-il assez d'appétit pour faire honneur au dîner presque confortable qu'il trouva servi dans la salle à manger.

Pendant qu'il était à table, la nuit était venue ; avec le jour avaient cessé les travaux sur le port et dans les bassins. La fenêtre de la salle à manger donnait sur la rue de Paris ; il entendait et voyait passer les ouvriers qui regagnaient leur logis, et les matelots qui se préparaient à terminer gaiement leur journée.

Ce bruit, ce mouvement, qui donnent si bien au Havre, à certaines heures, l'aspect d'un coin de Paris ; la satisfaction qu'il éprouvait de ne pas s'être trop laissé aller à des regrets, et aussi, disons-le, le travail de la digestion qui, chez ceux qui sont doués d'un bon estomac, chasse si bien toute triste pensée ; tout cela changea vite le cours des idées d'Albert. Il sortit de table content de lui, moins mécontent des autres, et fort disposé à ne plus donner la moindre prise au spleen.

Pendant quelques instants, il stationna sur le pas de la porte de l'hôtel, ne sachant trop comment employer sa soirée ; puis il se décida et, préférant, en vrai Parisien, une heure de flânerie sur les quais à un fauteuil d'orchestre dans un théâtre de province, il quitta l'hôtel, un cigare aux lèvres, pour aller tout simplement devant lui.

Nous allons voir qu'il faisait là justement ce qu'il avait de mieux à faire.

CHAPITRE II — LA TAVERNE DE L'ANCRE D'OR.

Après quelques tours de promenade sur la place de la Mâtüre, Albert prit le quai Lamblardie, qu'il longea en flânant. Passant ensuite devant les bureaux de l'inscription maritime, il redescendit vers la mer en suivant le bassin dû Roi.

En voyant, par moments, l'indifférence avec laquelle il passait devant les bâtiments pêle-mêle dans les bassins, par d'autres le coup d'œil de connaisseur qu'il jetait au contraire sur certains navires dont les formes et les mâtures semblaient lui plaire, on devinait que notre promeneur n'était pas étranger à l'art naval. L'adresse avec laquelle il se garait, là d'une caliorne crochée à l'un des anneaux du quai pour redresser un mât, ici d'un câble, plus loin d'une ancre prête à être embarquée, eût confirmé un homme du métier dans cette opinion.

Un peu fatigué et de la roule et peut-être aussi des émotions qu'il avait éprouvées depuis quelques jours, émotions dont nous dirons bientôt les causes, Albert avait l'intention de rejoindre la rue de Paris à sa naissance sur le port pour rentrer alors à l'hôtel.

Plus que jamais nous pouvons nous permettre de dire avec Bossuet : « L'homme s'agite et Dieu le mène. »

Arrivé sur l'avant-port, grâce aux cargaisons éparses sur les quais, notre promeneur, fut forcé de prendre le long des maisons. Il s'en allait lentement, suivant des yeux, ici les panaches bleuâtres des bateaux à vapeur qui chauffaient pour partir par la marée de la nuit, là les reflets sur l'eau des feux allumés à bord, lorsque soudain, à l'angle de la rue des Galions, il vit venir brusquement à lui, sortant de la ruelle mal famée, un matelot à demi ivre et chantant à pleins poumons :

C'est l'capitaine du *Marengo*

Tali, hali, halo !

Qui donne à boire à ses matelots,

Tali, hali, halo !

A grands coups d'aspect sur le dos !

Tali, hali, halo !

Se souciant fort peu du contact de cet homme qui avait bu, c'était trop évident, d'une tout autre façon que les matelots du *Marengo*, il se jeta de côté pour laisser passer l'intrus ; mais, soit qu'il eût mal pris ses mesures, soit que le chanteur fût enchanté de trouver l'occasion de jouer un mauvais tour à un monsieur en paletot, ils se rencontrèrent si brusquement tous les deux qu'ils faillirent perdre l'équilibre.

— Mouille ! dit le marin avec un gros éclat de rire, en voyant le jeune homme s'appuyer contre l'angle de la maison où l'avait jeté la rudesse et surtout l'inattendu du choc — Voilà ce que c'est que de naviguer dans les eaux de maître Roux. Monsieur est froissé dans ses œuvres vives ?

Avant qu'il eût terminé sa phrase gouailleuse, Albert, revenu à lui, s'était élancé sur le marin et l'avait saisi par le collet de sa chemise de laine.

— Est-ce exprès que vous m'avez ainsi poussé ? lui demanda-t-il, en se contenant.

— Dois-je répondre à monsieur : Oui, mon amiral ? continua le matelot en assurant sur sa tête son chapeau orné d'un long ruban noir. — Mais au moins vous me répondrez chapeau bas.

Et d'un revers de main, en faisant cette réponse, Albert envoya dans le ruisseau le chapeau de paille de maître Roux, qui poussa un rugissement et leva son poing fermé au-dessus de la tête du jeune homme.

Mais celui-ci était sur ses gardes. Robuste d'abord, ainsi que nous l'avons dit, et de plus fort habile dans tous les exercices du corps, il para fort adroitement le coup qui lui était porté, et, d'un saut de côté, se mit hors de l'atteinte de son adversaire.

— Ah ! failli Parisien, hurla le matelot, tu décoiffes comme cela le maître d'équipage du *Sans-Souci*, toi. Eh bien, nous allons rire !

La rue était presque déserte, seulement quelques têtes de femmes, plus curieuses encore qu'effrayées, apparurent aux fenêtres des cabarets voisins.

Maître Roux s'était mis en mesure d'attaquer son adversaire selon toutes les règles de l'art, mais avant qu'il eût atteint Albert, celui-ci, qui ne le quittait pas des yeux, l'avait de nouveau décoiffé, et, s'étant éloigné de lui de quelques pas, il lui disait avec calme :

— Je vous avais dit, maître Roux, maître d'équipage, du *Sans-Souci*, que je voulais que vous me parlassiez chapeau bas. »

Il paraît que maître Roux était justement d'une opinion contraire, car, au lieu de s'élancer sur le jeune homme, il ramassa d'abord son chapeau, en épuisant naturellement tout son vocabulaire de pittoresques jurements.

Attirés par le bruit, quelques matelots attablés dans les cabarets avaient quitté leurs bancs et s'étaient approchés, mais Albert connaissait assez les marins pour savoir qu'il n'avait rien à craindre des spectateurs. Avec leur sentiment naturel d'équité, aucun de ces hommes n'avait la pensée de venir en aide à l'un des leurs, n'ayant qu'un adversaire. Seulement, il comprit en même temps que c'était une lutte sérieuse qu'il allait avoir à soutenir contre celui dont l'amour-propre venait de recevoir un aussi rude échec, en présence surtout de filles et de marins de sa connaissance. Aussi, s'adossant à une muraille et faisant provision de calme, attendit-il fort tranquillement son ennemi qui, son chapeau sur les yeux, s'avavançait en se dandinant comme prêt à bondir et en murmurant :

— Ah ! tu veux, failli chien ! qu'on ôte son chapeau, toi ; tu veux donc que maître Roux te mange !

— Je vous ai dit, répondit-il, de vous excuser de m'avoir poussé sans provocation, vous vous y êtes refusé ; je vous ai décoiffé deux fois ; vous revenez avec votre chapeau sur la tête, tant pis pour vous, mais ça ne me convient pas.

Et laissant le matelot lui allonger, dans sa poitrine bombée et prête au choc, un coup de poing à défoncer une porte de chêne, Albert, une troisième fois, envoya dans le ruisseau le chapeau de maître Roux, seulement cette

fois en compagnie de son propriétaire, aux éclats de rire des hommes et aux bravos des femmes demi-nues qui garnissaient les fenêtres voisines.

— Et de trois, se contenta-t-il de dire ; revenez cette fois sans chapeau, ou je vous assomme.

Le coup avait été si rude et surtout si inattendu, que maître Roux resta quelques secondes, sans pouvoir se relever, stupéfait et étourdi qu'il était. S'il avait été seul avec le jeune homme, peut-être s'en serait-il tenu là, mais les plaisanteries des spectateurs étaient pour lui autant de coups de poignard.

Aussi, les yeux injectés de sang, fou de rage, se rapprocha-t-il de nouveau de son adversaire, sans songer pour cette fois à ramasser son chapeau, mais brandissant un large couteau qu'il avait tiré de sa poche.

Le cri d'effroi des spectateurs et leur mouvement rétrograde eussent averti Albert du danger qu'il courait, si, ne quittant pas le marin des yeux, il ne l'eût aperçu lui-même ; aussi, sans attendre maître Roux, il s'élança sur lui et l'on entendit la main du matelot craquer sous ses doigts de fer.

Le maître d'équipage du *Sans-Souci* poussa un cri de douleur et laissa échapper son arme qu'Albert poussa du pied dans le ruisseau.

— A la bonne heure, maître Roux, lui dit-il alors avec calme, vous n'avez plus de chapeau, nous pouvons nous entendre ; j'espère que la leçon vous profitera et que vous ne bousculerez plus les Parisiens.

Le marin cherchait en hurlant à s'arracher des mains de son adversaire, mais il était pris comme dans un étau et commençait à comprendre que la lutte était inutile.

— Qu'alliez-vous faire, malheureux ! m'assassiner parce que vous n'êtes pas le plus fort ? continua son vainqueur à voix basse.

A cette accusation, la colère de maître Roux tomba subitement pour faire place à la honte.

— Assassiner, mille sabords !... moi ! Roux, balbutia-t-il en le regardant en face... Nom de nom ! vous êtes un brave vous. C'est vrai que j'allais vous.... Allons, il ne faut plus que je boive, ou ça finira mal. Tudieu, quel poignet !

Roux avait dit ces derniers mots comme en se parlant à lui-même. Albert, comprenant que la brute était domptée, et ne voulant pas abuser de la victoire, lui lâcha le bras, et rendit lui-même le chapeau au matelot, qui, la tête basse et l'air confus, le cherchait des yeux en répétant tout bas : Tudieu, quel poignet !

— Allons, mon brave, ne parlons plus de cela, lui dit-il en même temps, on rencontre tous les jours des gens plus forts que soi.

Il se disposait à rompre le cercle qui les entourait, cercle de regards admirateurs duquel il se serait volontiers passé.

Mais cette retraite ne faisait pas l'affaire de maître Roux qui, somme toute, hors de ses moments d'ivresse, était un bon homme, et qui, comme tous les gens du commun, avait pour la force un respect exagéré. Il se rapprocha, son chapeau à la main.

— Ma foi, monsieur, dit-il avec franchise, écoutez, si nous nous séparons ainsi, je croirai que vous m'en voulez toujours. Vous venez de me prouver que je né suis, auprès de vous, qu'un moussaillon, ce qui est dur pour un vieux loup comme moi qui a couru sa bordée pendant vingt ans sous les tropiques, eh bien ! trinquons ensemble, si vous voulez me consoler.

La foule accueillit avec des bravos cette proposition de maître Roux ; Albert ne put s'empêcher de sourire, mais ne voulant pas sembler mépriser le pauvre diable, il s'empressa de répondre :

— Mais pourquoi pas ? D'abord, remettez votre chapeau, nous sommes bons amis maintenant, et montrez moi le chemin : je n'ai pas plus peur d'une bonne bouteille que de l'un de ces vigoureux coups de poing que vous envoyez si bien.

— Bien vrai !

— Rien de plus vrai !

— Alors, kurrah ! et le cap sur l'*Ancre d'or*, si vous le voulez bien, c'est mon endroit à moi, voyez-vous !

— Va pour l'*Ancre d'or* !

— Hurrah ! répéta Roux, en enfonçant son chapeau sur sa tête.

Albert alors, en compagnie de son nouvel ami et d'un matelot qui s'en était approché, traversa la foule, qui s'ouvrit respectueusement devant lui avec un murmure d'admiration, et s'enfonça dans la rue des Galions pour gagner ce cabaret que le maître d'équipage du *Sans-Souci* appelait son endroit à lui.

En voyant ce jeune homme et ce matelot remonter côte à côte, en causant gaiement, cette ruelle infecte dont chaque maison était un cabaret et un mauvais lieu, on ne les aurait certainement pas pris pour deux hommes dont l'un venait de corriger l'autre, tant il est vrai que la meilleure paix est celle qui se fait entre gens qui se sont battus.

Au fur et à mesure qu'il s'éloignait du lieu du combat et surtout de ceux qui en avaient été les témoins, maître Roux, oubliant sa mésaventure, retrouvait son naturel, sa gaieté et surtout ce dandinement qui semblait être sa manière préférée de marcher. Il était gros et court, haut en couleur ; on eût dit d'un pingouin prêt à prendre son vol.

— C'est égal, disait-il à son compagnon, vous pouvez vous vanter d'être un rude gabier !

— Mais il me semble que vous n'y allez pas non plus de main morte, répondit celui-ci ; j'ai encore là sur l'estomac les souvenirs d'un certain coup de poing.

— Peuh ! fit maître Roux modestement, ça a eu l'air de vous faire de l'effet comme un mousse sur une drisse de hunier.

— Ce n'est pas parce que la force lui manquait au moins, mais seulement parce que je me suis jeté à sa rencontre avant qu'il fût arrivé jusqu'à moi. Peste ! si je l'avais attendu, il m'aurait défoncé deux côtes, mais je l'ai arrêté à temps.

— Tiens, tiens ! c'est bon à savoir ça, dit le matelot intérieurement flatté. Il faut aller an-devant ! Tu comprends, Pingouin ?

— Très-bien, maître Roux, répondit en mâchant sa chique le marin qui était le troisième personnage du trio se dirigeant vers l'*Ancre d'or*, et que le maître d'équipage du *Sans-Souci* interpellait de ce surnom aquatique ; très-bien ! c'est comme qui dirait que lorsqu'on vous voit sortir votre garcette de votre poche, il faut courir après vous.

— Ah ! triple limande, que tu es bête, mon pauvre Pingouin ; mais attention, stop ! et la barre à tribord !

Ils étaient arrivés à une petite porte basse, au-dessus de laquelle se balançait une lanterne portant sur ses verres, peints en jaune, une ancre précédée de *à l'*et suivie de *d'or*, rébus qu'il était facile de traduire par : *à l'Ancre d'or*.

Il fallait descendre plusieurs marches pour se trouver dans la salle du cabaret. Maître Roux passa le premier afin de montrer le chemin, Albert suivit, et Pingouin, fier de se faire voir en aussi bonne compagnie, vint ensuite.

— Mille bombes ! quelle brume ! cria le maître d'équipage en mettant le pied sur le sol un peu humide du bouge ; attention, vous autres ! un brouillard à couper au couteau. Terre ! »

Il indiquait par ce dernier mot à son nouvel ami qu'il était arrivé à la dernière marche.

Cet avertissement était en effet nécessaire. La fumée des pipes, la vapeur des grogs et des verres de gin formaient un nuage tellement épais, surtout au pied de l'escalier par la voûte duquel l'air cherchait à se renouveler, qu'on n'y voyait pas à deux pas. Au bout de quelques instants seulement, quoiqu'il fût tout autre chose qu'une petite-maîtresse, Albert parvint à percer cette atmosphère fort peu composée exclusivement d'oxygène et d'azote.

Peu familiarisé avec la topographie du lieu, il fit ce qu'il avait de mieux à faire : il se laissa piloter par maître Roux qui louvoyait dans la salle de l'*Ancre d'or* en homme habitué à ses dangers.

Ils arrivèrent ainsi dans un des angles du cabaret, à une petite table, veuve de buveurs, où ils prirent place.

La cabaret de l'*Ancre d'or* était à peu près semblable à tous les autres débits de la rue des Galions. C'était une salle assez grande, installée en sous-sol dans un ancien cellier, mais trop peu haute et ne recevant le jour et l'air, non pas nécessaires, mais rigoureusement indispensables, que par son escalier d'abord, puis par un étroit soupirail formant croisée. Le sol était tout simplement de la terre tassée et recouverte d'une légère couche de sable pris sur la plage à la marée basse ; les murs, il y avait une vingtaine d'années, avaient pu être peints en blanc, mais depuis cette époque, le temps, la fumée et surtout la fantaisie des habitués du lieu s'étaient chargés de leur ornementation. Dans les rares endroits où ils n'étaient pas devenus du plus laid noir, et où, par privilège exclusif et grâce aux frottements des épaules, ils s'étaient contentés de revêtir une jolie teinte grise, ils étaient historiés des dessins les plus primitifs et de devises que nous ne saurions reproduire dans leur naïve crudité.

Quant aux meubles de l'*Ancre d'or*, c'étaient une douzaine de tables de bois, des bancs, des escabeaux et un comptoir avec sa carapace d'étain et son bataillon obligé de verres et de fioles de toutes les sortes. A ce comptoir trônait une colossale créature, femelle peut-être, nous n'affirmons rien, malgré ses moustaches grises et sa voix de chancre au lutrin. Sur la tête de cet hermaphrodite se tordait un madras aux couleurs passées, qui laissait échapper ça et là, devant, derrière, à droite et à gauche, des mèches de cheveux grissonnants ; et sur ses épaules s'enroulait un vieux tartan qui ne couvrait qu'à demi de gros bras rouges dignement terminés par des mains,

qui, fermées, eussent pu tenter, avec chance de succès, d'assommer un bœuf.

Venaient après ce digne chef de l'*Ancre d'or* deux aides ; l'un était un grand gaillard de cinq pieds huit pouces, le *factotum* de la maison, en tout genre, nous le pensons, dont les fonctions consistaient, dans la salle du cabaret, à mettre les buveurs à la raison ; l'autre était une servante, une jeune fille de vingt ans, assez jolie, qui semblait pleine de prévenances pour les consommateurs, tous marins, sans exception.

La maîtresse de céans répondait au nom de madame Tarpin, quand elle répondait, ce qui n'était pas fréquent, vu sa mauvaise humeur continuelle ; mais comme elle logeait aussi en garni et donnait pension à crédit aux marins sans embarquement, on l'appelait communément : *la mère*.

Pour éclairer tout cela, dès quatre heures du soir, descendaient du plafond ou plutôt des solives sculptées par le temps et fouillées par les vers, deux ou trois lampes dont la fumée et l'odeur étaient pour beaucoup dans la composition de l'air mortel qu'on respirait au n° 25 de la rue des Galions, à six pieds au-dessous du sol.

Albert jugea du premier coup d'œil le singulier endroit où l'avait conduit maître Roux. L'*Ancre d'or* était surtout un lieu d'embauchage où les capitaines au long cours venaient ou envoyaient leurs seconds compléter leurs équipages. Inutile de dire par conséquent que tous les types maritimes y étaient représentés.

Il y avait là de rudes gaillards, ayant vingt années de navigation. Il était facile de les reconnaître, aussi bien à leurs visages bronzés et au pittoresque de leur langage, qu'à leur calme au milieu du brouhaha général. — Ils étaient faits à toutes les tempêtes. Puis d'autres plus jeunes, plus bruyants, plus élégants dans leur mise, plus joyeux dans leurs chansons ; des marins d'hier ceux-là. Ceux qui étaient débarqués depuis peu se distinguaient facilement aussi de ceux qui étaient depuis longtemps à terre. Les premiers, le chapeau en arrière, la veste ouverte, souvent même pliée sur l'épaule, dépensaient largement. Forts de leurs économies de campagne, ils abreuyaient leurs amis en racontant leurs aventures ; les autres, qui vivaient sur leur crédit, gardaient le chapeau sur les yeux, causaient bas, écoutaient et y allaient doucement avec la cave de madame Tarpin.

Il y avait encore une troisième classe d'individus dans cette singulière société, c'étaient ceux qui le lendemain, ou les jours suivants, devaient partir. Ceux-là surtout étaient pressés, bruyants : ils mangeaient leurs

avances. La part de la famille envoyée en Bretagne ou en basse Normandie, il fallait qu'ils se hâtassent de faire disparaître jusqu'au dernier petit écu. Oh ! pour eux, rien n'était ni trop beau ni trop bon. En dessous de leurs chemises de laine ou de leurs cabans resplendissait une chemise de fine toile à fleurs, à broderies, au col retombant sur une cravate bien voyante, dont les deux bouts étaient retenus par un anneau d'argent. Ils n'allaient pas jusqu'aux gants, non ! mais leurs souliers vernis, tout neufs, criaient sur le sable de la taverne, et ils étaient escortés des plus complaisantes et des plus jolies filles dû quartier.

La plupart des habitués de *l'Ancre d'or* étaient connus de Roux, qui, en traversant la salle, avait échangé ici une poignée de main, là un bonjour amical, plus loin un coup de poing, et enfin un baiser avec la servante, qui était venue poser sur la table trois verres pleins d'un amalgame d'eau chaude, d'eau-de-vie et de sucre, baptisé prétentieusement du nom de grog.

Albert ne regrettait en aucune façon d'avoir suivi jusque-là celui qu'il avait si bien corrigé ; cela lui faisait faire connaissance intime du premier coup avec un monde qu'il ignorait à peu près. Aussi, tout en répondant aux mille questions de maître Roux, examinait-il avec intérêt le spectacle qui lui était offert. Quant à Pingouin, il buvait, en grattant impitoyablement le bout de son nez, ce qui semblait sa manie favorite ou plutôt ses manies favorites, manies auxquelles il devait, entre sa bouche et ses yeux, un appendice rouge, bleu, vert, surtout colossal qui complétait de la façon la plus grotesque sa grotesque figure, où la niaiserie et la bonté étaient stéréotypées.

Ils étaient là depuis vingt minutes peut-être, Albert observant, Roux questionnant et Pingouin se grattant, lorsque le maître d'équipage du *Sans-Souci* se leva subitement pour appeler, non-seulement de la voix, ce qui n'eût pas suffi, grâce aux habitudes bruyantes des pensionnaires de madame Tarpin, mais encore du geste, un personnage nouvellement venu, qui semblait chercher quelqu'un dans le brouillard de la taverne.

Cet individu était un petit homme d'une trentaine d'années, maigre, sec, trapu, au teint presque olivâtre et vêtu avec une certaine élégance d'un large paletot de matelot.

Il fit signe qu'il avait vu et s'approcha. Lorsqu'il fut près de lui, maître Roux souleva respectueusement son chapeau.

— Eh bien ? dit le nouveau venu en se penchant sur la table ; puis, apercevant Albert, il s'arrêta tout à coup pour questionner de l'œil maître

Roux.

— Ah ! monsieur ? c'est un ami, capitaine, répondit le marin, il m'a bourlingué d'importance, il y a une heure, mais c'est fini, c'est moi qui avais tort. N'est-ce pas, Pingouin ?

Pingouin, absorbé par son grog, ne répondit pas.

— N'est-ce pas, Pingouin ? répéta maître Roux en hurlant à l'oreille de son voisin, et en accompagnant sa question d'une poussée à renverser le pauvre diable.

Le matelot bondit de terreur sur son banc.

— Oui, c'est-à-dire que enfin ! grogna-t-il, semblant ne savoir trop s'il devait avouer, même avec l'assentiment de son supérieur, que celui-ci avait eu tort, et rougissant du front au menton à faire honte à son nez.

Maître Roux lui tourna le dos en haussant dédaigneusement les épaules. Le marin qu'il avait appelé « capitaine » venait de prendre place en face de lui, à la table, après avoir salué Albert qui avait répondu à sa politesse d'un mouvement de tête.

— Tu sais que nous devons partir demain, dit-il au maître d'équipage.

— Oui, pour Bourbon. Eh bien ?

— Eh bien ! voilà que c'est impossible, le capitaine est furieux.

— Pourquoi donc impossible ?

— Parce que ce diable de Smith a disparu.

— Ah bah ! le lieutenant a hissé le grand foc sans crier adieu vat !

— Parfaitement, il nous laisse en plan, le *Sans-Souci* ne doit pas compter sur lui. Le capitaine se croit si malade qu'il ne veut pas partir sans lieutenant ; où diable veut-il qu'en vingt-quatre heures je trouve un gaillard qui vaille Smith pour le remplacer ?

— Mille sabords ! dit Roux, et moi qui ai mangé mes avances, me voilà au cap fayot !

— Oh ! ce n'est pas cela qui est le plus ennuyeux, mais on commence à jaser ; j'aimerais mieux voir le *Sans Souci* à la cape sur le banc des Aiguilles qu'amarré à quatre amarres dans le bassin du Roi.

Albert écoutait les deux marins qui parlaient à demi-voix, et il ne perdait [pas un mot de ce qui se disait. Sans s'arrêter à la partie de leur conversation qui n'était pas claire pour lui, il comprit qu'il s'agissait d'un navire en partance pour Bourbon qui, faute d'un officier, ne pouvait pas quitter le port. Une pensée subite s'empara de son esprit, et quoique le

nouveau venu lui eût déplu à première vue, il se décida cependant à s'adresser à lui directement.

— Comment, lui dit-il, vous ne pouvez partir faute d'un lieutenant ?

— Non, monsieur, répondit l'officier avec un peu d'hésitation, mais cela ne vous intéresse guère.

— Pardonnez-moi, ça m'intéresse beaucoup au contraire, car je puis vous tirer d'embarras.

— Vous ? dit le capitaine étonné.

— Vous ! répéta maître Roux tout joyeux.

— Moi-même !

— Et comment ? demanda le premier.

— En vous fournissant l'officier qui vous manque.

— Ça m'étonne ! je connais tous les officiers disponibles au Havre, tous ceux du moins qui peuvent convenir au *Sans-Souci*.

— Le lieutenant que je vous offre n'est pas précisément un officier, mais je vous certifie que c'est un bon marin.

— Et où est-il ?

— Devant vous !

— Vous ! dirent l'officier et Roux en même temps, mais avec deux expressions différentes, le premier avec défiance, le second avec gaieté.

— Moi-même, fit Albert, affectant de n'avoir pas remarqué la façon dont avait été accueillie sa proposition ; moi-même ; j'ai pas mal navigué dans le temps, je crois que je puis faire votre affaire.

— Oh ! quant à être un rude homme, capitaine Bolino, je vous le certifie, moi, dit Roux, que son supérieur interrogeait du regard ; s'il dit qu'il est marin, c'est que c'est vrai.

— Eh bien ! je ne dis pas non, monsieur, je vais en parler au capitaine, car je ne suis que le second du *Sans-Souci*.

— Dites-lui comme renseignements, que j'ai pendant plusieurs années commandé un yacht de trente tonneaux sur les côtes de la Manche, qui, comme vous le savez, sont peut-être les plus dangereux parages du globe, et qu'après avoir traversé vingt fois la Déroute et le raz Blanchard, je suis encore parfaitement vivant. Vous pouvez même ajouter que je ne demande pas d'appointements ; mes affaires m'appellent à Bourbon, je ne demande que le passage.

— Alors, à demain matin à dix heures, monsieur, à bord du *Sans-Souci*. Il est au quai du bassin du Roi.

— A demain, capitaine !

— Et toi, Roux, as-tu nos deux hommes ?

— Oui ; en voilà un là-bas qui fait ses comptes avec la mère Tarpin et voici mon vieil ami Pingouin, qui complétera parfaitement l'équipage. Il est un peu bête ; mais c'est un bon zigue ! N'est-ce pas. Pingouin ?

— Certainement, maître Roux, certainement, répondit le matelot en se frottant l'épaule, car encore, comme précédemment, son supérieur avait accompagné sa question d'un vigoureux coup de poing.

— Alors tout le monde à bord demain au jour ! terraina Bolino en s'éloignant après avoir salué Albert.

— C'est égal, dit maître Roux en s'adressant brusquement au jeune homme, je suis enchanté que vous soyez marin.

— Et pourquoi donc ? fit celui-ci.

— Dame ! parce que ça me vexait d'avoir été roulé par un pékin ; par un collègue ça m'est égal, ça se voit tous les jours, mais un pékin, un simple pékin, voyez-vous, c'était dur à avaler.

— Bah ! vous pensez encore à cela ! dites-moi donc plutôt ce que c'est que le *Sans-Souci* et M. Bolino.

— Le *Sans-Souci*, ah ! c'est un fier *ship*, allez, ça n'est pas grand comme un vaisseau, mais ça tient la mer comme une frégate. Quand ça vous a un bon largue, c'est un vrai albatros. Quant à Bolino, le petit monsieur jaune de tout à l'heure, c'est le second. Ah ! c'est un dur à cuire, qui n'est pas de bonne humeur tous les jours, mais c'est un rude homme, on ne peut pas dire le contraire. Pour le capitaine, c'est un vieux loup de mer que nous aimons bien tous. Voilà dix voyages que nous faisons ensemble, mais il devient vieux ; je crois bien que c'est sa dernière traversée. Il s'appelle Werner ; il n'est pas gai non plus, on dirait qu'il a des chagrins.

— Et il ne va qu'à Bourbon, le *Sans-Souci* ?

Maître Roux, à ce qu'il paraît, ne s'attendait guère à cette question et il était fort peu disposé à y répondre, car il se mit à mâcher sa chique et à regarder son interlocuteur en face sans pouvoir trouver un mot.

Albert crut qu'il n'avait pas entendu.

— Est-ce qu'il ne va qu'à Bourbon, le *Sans-Souci* ? répéta-t-il, du ton le plus naturel.

— Oh ! finit par répondre Roux, il court comme ça de l'est à l'ouest, de Madagascar à la côte d'Afrique.. pour chercher des bœufs. Ah ! c'est un rude bourlingueur, ça ne vous ira peut-être pas, voyez-vous !

— Si fait, si fait, ça m'est égal. Là ou ailleurs ! Pourvu qu'il aille à Bourbon.

La voix d'orgue de l'honorable madame Tarpin interrompit Albert, La maîtresse de l'*Ancre d'or* avertissait ses clients qu'il était l'heure de déguerpir, et comme on savait qu'il n'y avait pas à se le faire dire deux fois, chacun se préparait à obéir.

Albert mit cinq francs dans la main du *factotum* de la patronne, et, suivant Roux, sortit sans demander sa monnaie, à l'ébahissement de Pingouin qui attendit bravement, mais en vain, tout en se grattant le nez, qu'on la lui rendît à lui. Seulement lorsqu'il fut convaincu que rien ne lui reviendrait, il se décida à rejoindre ses compagnons, ce qu'il fit en deux bonds, grâce à la construction des jambes dont la nature l'avait gratifié, jambes qui auraient dû le faire classer parmi les échassiers bien plutôt que parmi les palmipèdes. Mais, pour être maître d'équipage du *Sans-Souci*, Roux n'était rien moins qu'un ornithologiste ; il n'avait vu que deux choses chez son ami, son nez et son air bête.

Au coin de la rue des Galions, le jeune homme et Roux se séparèrent après une poignée de main, le premier pour rentrer à son hôtel, le second pour se diriger vers le *Sans-Souci*, où il avait déjà fait élection de domicile.

Albert qui marchait doucement entendit maître Roux qui disait à son compagnon :

— C'est égal, je n'ai pas été roulé par un pékin, je suis un peu enchanté. J'ai reçu une vraie bourrasque tout de même, n'est-ce pas, Pingouin ?

— Oui, oui, maître Roux, je suis enchanté aussi.....

— Comment tu es enchanté que j'aie....

— Non, non, ce n'est pas cela que je voulais dire.

— Oui, mais c'est ça que tu as dit. Attention, Pingouin, à te jeter en avant, tu sais comme le futur lieutenant dit qu'on doit le faire.

Et maître Roux étendit brusquement le bras ; mais Pingouin ne crut pas devoir user de l'avertissement. Albert l'entendit détaller au plus vite le long du quai, à la stupéfaction du maître d'équipage du *Sans-Souci* qui, après avoir salué le départ de son matelot d'un énergique juron, se mit tout tranquillement à continuer sa route en entonnant à tue-tête sa chanson favorite :

C'est l'capitaine du *Marengo*.

Les échos se mirent à la répéter à qui mieux mieux, à la grande joie du marin, dont la voix finit par se perdre dans l'éloignement.

CHAPITRE III — LE TROIS-MATS LE SANS-SOUCI.

Lorsque Albert fut seul, dans sa petite chambre de l'hôtel, il ne put s'empêcher de réfléchir à tout ce qui venait de lui arriver durant cette soirée passée en aussi singulière compagnie, et il s'applaudit d'avoir ainsi brusqué les événements. Puisqu'il devait s'éloigner, le plus promptement qu'il pourrait le faire serait le mieux ; il s'estimait fort heureux d'avoir trouvé une occasion favorable pour hâter son départ.

L'île Bourbon était le but de son voyage ; et à l'époque où nous plaçons notre récit, c'est-à-dire dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, les relations avec nos colonies de l'Océan indien n'étaient pas régulières, aucun service surtout n'était organisé par Alexandrie. Pour se rendre non-seulement à Bourbon, mais encore à Sainte-Marie de Madagascar, à Tamatave et à Nossi-Bé que la France possédait déjà, on était obligé d'attendre qu'un bâtiment marchand fût en partance et d'aller doubler avec lui le cap de Bonne-Espérance. Mais cette longue traversée n'effrayait en aucune façon Albert, qui ainsi qu'il l'avait affirmé à Bolino était véritablement familiarisé déjà avec la mer. Pour fuir les ennuis de trois ou quatre mois de séjour à bord il se faisait une fête d'être marin par état, après avoir été si souvent marin par plaisir.

Aussi le lendemain matin fut-il exact au rendez-vous qu'il avait accepté ; à dix heures précises il gravissait l'échelle du *Sans-Souci*

Bolino n'était pas à bord, mais Roux vint le recevoir à la coupée, et lui apprit qu'on attendait le capitaine et le second, qui ne pouvaient tarder à arriver, le départ étant toujours fixé pour la marée du soir.

Albert se mit alors à examiner le *Sans-Souci*.

C'était un trois-mâts-barque, d'apparence honnête, robuste, bien assis sur l'eau, fin cependant de l'avant, et avec des vergues d'une envergure telle, qu'en les comparant à celles des autres bâtiments ses voisins, on pouvait les trouver peu en proportion avec la coque. Sa mâture était élancée, un peu inclinée sur l'arrière. Il avait enfin dans toute sa physionomie un mélange étrange de bonhomie et de finesse qui ne déplut pas au jeune homme.

Ajoutez à cela, tribord et bâbord, deux petites caronades de cuivre bien polies, qui, d'une façon vraiment agaçante, se montraient aux sabords de l'arrière comme deux coquettes à leurs balcons.

Satisfait de sa promenade sur le pont, Albert allait demander à Roux de lui faire visiter la dunette, lorsqu'il vit apparaître Bolino, accompagné d'un marin qui ne pouvait être que le capitaine.

Il s'approcha.

— Le capitaine du *Sans-Souci*, M. Werner, lui dit le second ; si vous voulez descendre dans la dunette avec lui, je pense que vous vous entendrez,

M. Werner était un homme de cinquante ans peut-être, mais paraissant infiniment plus âgé. Il était déjà courbé et presque chauve, et sa physionomie rude, austère, pour ainsi dire, semblait cacher un profond chagrin. Sa parole n'avait rien de la dureté de celle du marin ; au contraire, elle était douce et polie. Après avoir salué le jeune homme, il lui fit signe de le suivre à l'arrière, où ils trouvèrent un escalier qui les conduisit dans le carré.

— Mon second, monsieur, m'a fait part de vos intentions, dit Werner, en se laissant tomber, comme un homme accablé, sur un divan qui garnissait tout le fond de la chambre, et en faisant signe à son visiteur de s'asseoir auprès de lui ; je ne sais trop, par exemple, comment nous allons nous y prendre ; je ne puis embarquer un officier sans avoir sur ses capacités comme marin les renseignements nécessaires. C'est toujours une chose grave que de confier à un seul homme la vie de plusieurs de ses semblables.

— Monsieur, répondit Albert, si le temps que vous avez à passer dans le port n'était pas aussi court, je vous offrirais de faire mes preuves ; mais, dans les circonstances toutes particulières où nous sommes, je ne puis que vous affirmer que vous pouvez compter sur ma parole. J'ai navigué longtemps, comme amateur, c'est vrai, mais comme amateur sérieux. Des raisons que je désire cacher autant que possible m'obligent à quitter la France ; je vous affirme sur l'honneur que je ne suis en aucune façon un homme fuyant les tribunaux, quels qu'ils soient, et que mon séjour à votre bord ne peut vous compromettre en rien. Sans la brusque connaissance que j'ai faite hier avec votre maître d'équipage, j'aurais attendu ici l'occasion de partir, pendant plusieurs semaines peut-être ; elle se présente à moi, je désire en profiter immédiatement, voilà tout. L'embarras où vous êtes m'a seul suggéré l'idée de remplacer l'officier que vous avez perdu.

Embarquez-moi comme passager, si vous craignez de ne pouvoir remplir toutes les formalités nécessaires pour mon embarquement comme lieutenant, et je m'engage, si vous me jugez impropre à ces fonctions, à vous régler mon passage selon le prix ordinaire. Je mettrai la somme à votre disposition, comme garantie, aussitôt que vous l'exigerez, avant même de m'installera votre bord.

Werner, dès les premières phrases de son interlocuteur, avait compris qu'il avait affaire à un homme du meilleur monde, et il l'écoutait avec la plus sympathique attention, supposant peut-être que ce jeune homme ne voulait quitter la France que poussé seulement par quelque désespoir d'amour. Aussi, dès qu'il eut fini déparier, lui tendit-il affectueusement la main en lui disant :

— Monsieur, les hommes de mon âge se trompent rarement en physionomie ; non-seulement je vous prendrai à mon bord, mais encore je ne vous demande pas d'explications, et encore moins de garantie. Gardez votre secret ; plus tard, lorsque nous nous connaîtrons mieux, vous m'êlez direz peut-être. Ce qui vous pousse à vous ex-patrier ne peut avoir qu'une cause honorable ; et je suis sûr d'avance que je prendrais une précaution injurieuse en exigeant le prix de votre passage ; je dis votre passage, car je ne puis vous embarquer que comme passager, mais vous remplirez à bord, c'est convenu, les fonctions de lieutenant.

Albert serra la main de Werner en le remerciant.

— Oh ! mon Dieu, ne me remerciez pas, dit le capitaine, c'est vous peut-être bien qui me rendez service. Nous allons à Bourbon, vous le savez ; là, vous serez libre ; soit de quitter le *Sans-Souci*, soit de régulariser votre position pour pouvoir continuer vos fonctions à bord.

— Vous allez vous-même au-devant de mes désirs, capitaine, je n'ai pas aujourd'hui d'autre intention que de gagner d'abord la colonie française, mais il peut se faire que j'aie besoin de me rendre au Cap. Je verrai là-bas seulement ce que je devrai faire ; et j'aurai peut-être même à vous demander conseil à vous qui avez sans aucun doute plusieurs fois habité Bourbon et qui devez y connaître tout le monde.

— Tout le monde ou à peu près, car j'y suis né et ne l'ai quitté que pendant mes traversées ; je serai tout à votre disposition. Mais je ne veux pas vous retenir davantage, nous partons ce soir, il vous reste peu de temps ; seulement laissez-moi votre passe-port, afin que je puisse vous embarquer régulièrement ; sans quoi, à notre arrivée à Bourbon, nous éprouverions,

vous surtout, des difficultés sérieuses de la part du gouvernement ; ou plutôt, si vous le voulez, allons ensemble remplir toutes ces formalités.

— Tout à vos ordres, capitaine, répondit le nouveau lieutenant, enchanté de Werner, tout comme Werner semblait enchanté de lui.

Ils remontèrent alors tous les deux sur le pont, où Werner informa Bolino de ce qu'il avait décidé ; puis ils se rendirent immédiatement à l'inscription maritime, où, en quelques instants, tout fut terminé.

Le capitaine du *Sans-Souci* n'avait pu retenir un mouvement d'étonnement lorsque l'employé chargé des embarquements avait appelé les nom et prénoms d'Albert ; mais, discret avant tout, il n'avait fait aucune question en l'accompagnant à l'hôtel de Normandie.

Le jeune homme profita des quelques heures qui lui restaient pour écrire deux lettres ; l'une à madame la duchesse de Fremy-Latour, l'autre à madame la comtesse de Noce, et pour se procurer les objets nécessaires pour une longue campagne. Il employa si bien son temps qu'à quatre heures toutes ses affaires étaient terminées et qu'il venait prendre possession de sa cabine à bord du *Sans-Souci*.

Albert savait trop bien ce que c'était qu'une cabine de bord pour s'effrayer de l'exiguïté de celle qui lui était échue en partage. Ainsi que ses voisines, la sienne avait sept pieds de long sur six de large. La couchette prenait toute la longueur et la moitié de la largeur. Dans l'espace resté vacant se coudoyaient un petit bureau et une chaise, sous le lit étaient de larges tiroirs pour les bardes. Un hublot de cinq à six pouces de diamètre et un verre lenticulaire entre deux des barreaux du pont donnaient dans cette lilliputienne chambre, à peu près du moins, l'air et la lumière nécessaires.

Trois autres cabines, semblables à celles d'Albert, ouvraient aussi sur le carré. Deux d'entre elles, celles de tribord, étaient occupées par le second ; la troisième servait d'office. Quant à Werner, son appartement, composé de deux chambres, occupait tout l'arrière du bâtiment et prenait jour par deux petits sabords en dessous du couronnement et par une claire-voie à l'arrière de la barre. En dessous du carré, de l'étambot à l'avant du mât d'artimon, s'étendait la cambuse, qui renfermait toute la provision du bord ; on y communiquait par un panneau découpé dans le pont, sous la table à même de la salle commune, du carré, qui était suffisamment éclairé et aéré par une grande claire-voie continuellement ouverte, du moins tant que la mer le permettait, car le *Sans-Souci* n'ayant pas à proprement parler de dunette, la

lame, lorsqu'elle embarquait, le balayait de l'avant à l'arrière et on était obligé de tout fermer au moindre gros temps.

Werner, qui avait fait construire lui-même son bâtiment, avait préféré cette installation qui laisse évidemment moins de place à la cargaison, mais aussi qui permet d'avoir un navire d'une marche supérieure et moins exposé aux coups de mer, auxquels les parois des dunettes élevées offrent souvent peu de résistance, outre que ces dunettes, sous certaines allures, arrêtent la marche en présentant un obstacle au vent. Or, il était évident pour un connaisseur comme Albert que le *Sans Souci* avait été construit surtout pour la marche et les mauvaises mers.

Quant à l'équipage, dont nous n'avons pas encore dit un mot, il se composait d'une vingtaine de matelots robustes et bons marins, ce qui était beaucoup pour un bâtiment de 500 tonneaux comme le *Sans-Souci*. Ils occupaient à l'avant un petit poste, du beaupré au mât de misaine. Les personnages importants de cet équipage étaient nos amis Roux et Pingouin, que nous connaissons déjà, et un gabier, surnommé Monte-au-ciel, pour lequel Roux semblait avoir une grande amitié. Les autres matelots étaient des Provençaux, des Gascons, des Normands, des Bretons, naviguant depuis longues années à bord et obéissant à la discipline comme s'ils eussent été sur un navire de guerre.

Albert avait eu à peine le temps de faire connaissance avec ses nouveaux compagnons et de dire bonjour à Roux qui l'avait reçu par un formidable : Bonjour, lieutenant »qui l'avait fait sourire, que Bolino donna l'ordre de tout préparer pour l'appareillage. À cette voix sèche, métallique, stridente, tout murmure se tut, et le nouvel officier comprit combien le second était craint de ses hommes. Bientôt Werner parut sur le pont, et le *Sans-Souci* s'éloigna du quai pour prendre les remorques d'un vapeur qui le conduisit hors des jetées.

Albert ne put s'empêcher de jeter un regard humide sur la tour François I^{er} puis sur les phares de la Hève. Lorsque le *Sans-Souci* largua ses remorques, il lui sembla que quelque chose se brisait dans son cœur ; mais il s'aperçut que Bolino l'observait, et détournant alors les yeux, il ne s'occupa plus que de la mer sur les flots de laquelle s'élançait gracieusement le trois-mâts, comme heureux et fier de reprendre possession de l'espace.

Deux heures plus tard, favorisé par une belle brise de N. -E., le *Sans-Souci* perdait de vue la côte de France. Il allait sortir rapidement de la

Manche, et, après avoir reconnu le feu d'Ouessant pour régler ses montres sur ce dernier renseignement positif que devait lui donner l'Europe, s'élancer sur les longues vagues du grand Océan.

Pendant que le bâtiment gagne les vents alizés, ces brises régulières qui, entre les deux tropiques, soufflent presque toujours de la partie de l'est, faisons, nous, quelques pas en arrière, et disons à nos lecteurs par suite de quelles circonstances maître Roux avait rencontré, dans la rue des Galions, un Parisien qui l'avait décoiffé, et pourquoi le *Sans-Souci* avait aussi facilement remplacé son lieutenant Smith.

Nous apprendrons en même temps pourquoi notre héros avait écrit avant son départ à la duckesse de Fremy-Latour et à la comtesse de Nocé.

CHAPITRE IV — MADAME LA COMTESSE DE NOCÉ.

Un matin, après une heure de conversation avec son notaire, maître Morand, madame la comtesse de Noce sonna et donna l'ordre au domestique qui se présenta de prévenir son fils, le comte Albert de Noce, qu'elle avait à lui parler.

— Ainsi, Morand, vous êtes bien certain de ce que vous venez de me dire ? demanda la comtesse lorsque le domestique fut sorti.

— Trop certain, hélas ! madame la comtesse, je n'aurais osé venir vous parler de tout cela, mais j'ai dû obéir à vos ordres.

— Je vous en remercie ! Qu'Albert ne vous voie pas ici, carie malheureux enfant nous croirait de connivence et qui sait ? peut-être alors je n'en obtiendrais rien. Emportez ces papiers.

Maître Morand se leva, ramassa des liasses de titres et de dossiers qui disparurent dans les profondeurs de ses Poches, et, saluant la comtesse, en prit congé.

Cette scène se passait dans un petit salon Louis XV, au premier étage de l'un des plus somptueux hôtels du faubourg Saint-Honoré.

La comtesse de Noce, après le départ de son notaire, se laissa tomber dans le fond de son fauteuil ; les yeux pleins de larmes, elle sembla plongée dans les plus pénibles réflexions.

C'était alors une femme de quarante-cinq ans à peine, fort belle encore, malgré les fils argentés qui déjà apparaissaient dans son admirable chevelure brune. Son front d'une coupe sévère, large et un peu bombé, ses yeux vifs, pénétrants, son nez droit, ses lèvres minces, toute sa physionomie avait un grand cachet de fermeté, d'intelligence et de distinction. Elle était vêtue de noir, portant toujours le deuil de son mari, quoiqu'elle l'eût perdu depuis déjà plus de cinq ans.

Elle était seule depuis dix minutes à peine, lorsque son domestique entra la prévenir que son fils allait se rendre auprès d'elle.

Effectivement, avant même que madame de Noce ait eu le temps de s'essuyer les yeux, Albert entra dans le salon.

La comtesse ne put que tourner le dos à la lumière afin de cacher à son fils qu'elle avait pleuré.

— J'allais sortir, mère, dit Albert en embrassant la comtesse au front, mais si j'avais supposé que vous fussiez déjà visible, je ne vous aurais pas donné la peine de m'attendre.

— Nous avons à causer de choses graves, Albert.

— De choses graves ?

— Ce mot vous effraye ? il n'a rien d'exagéré cependant, ce que j'ai à vous dire est sérieux et sera peut-être long. Vous alliez monter à cheval, vous feriez bien de donner l'ordre de reconduire votre bête à l'écurie.

Le jeune homme, après avoir jeté sur sa mère un coup d'œil inquiet, sonna pour dire qu'il ne sortirait pas, et, se rapprochant de la comtesse, l'interrogea du regard.

— Mon enfant, lui dit madame de Nocé, pour répondre à cette interrogation muette, il y a cinq ans que nous avons perdu votre père ; depuis cet affreux événement vous n'avez fait que des folies.

— Ma mère !

— Oui, des folies, Albert ; maître d'une fortune considérable, vous avez pensé que vous n'aviez pas besoin de conseils ; vous vous êtes éloigné de moi, dont vous avez craint les reproches ; vous m'avez laissée seule bien souvent, et aujourd'hui vous êtes ruiné.

— Moi, ruiné !

— Vous-même, mon fils, je ne sais si ce qui vous reste peut suffire pour éteindre vos dettes. J'ai dû me renseigner sur votre situation, c'était en même temps un devoir de mère et d'amie ; je l'ai fait, et j'ai acquis la triste conviction que, si vous n'employez à l'instant même, sans retarder d'un jour, un moyen violent, énergique, digne de vous, vous êtes un homme perdu.

Le comte de Nocé baissa la tête sans répondre. Il s'était bien dit depuis longtemps que ses affaires étaient dans un état pitoyable, mais il ne se pensait pas aussi près de la ruine.

— Ce n'est pas votre fortune que je regrette, mon enfant, continua madame de Nocé, mais vous vous êtes accoutumé à une façon de vivre à laquelle vous ne vous arracherez pas sans une grande volonté. Si vous étiez mon fils unique, je sacrifierais volontiers une partie de ma fortune pour vous rendre celle que vous avez dissipée. Il n'en est pas ainsi ; j'ai à remplir envers votre sœur et votre frère les mêmes devoirs qu'envers vous, et cela

est heureux, car peut-être la leçon ne vous profiterait pas. Je ne puis que vous aider à sortir de la mauvaise voie où vous vous êtes engagé.

— Comment ?

— Un seul moyen vous est offert : l'absence ! non pas l'absence de Paris, de la France, mais un voyage au loin, au delà des mers.

— Vous voudriez que je quittasse Paris

— Il le faut, je neveux qu'une année pour mettre ordre à vos affaires. Aujourd'hui, je ne puis vous demander qu'une seule chose : qu'avez-vous fait de votre fortune ! ; Si vous restiez, peut-être, mon fils, aurais-je bientôt la : douleur et la honte de vous demander compte de notre nom, de notre honneur !

— Ma mère !

— Mon fils, vous êtes un homme comme tous les autres ; hommes, meilleur peut-être par le cœur que bien d'autres, mais plus faible encore. Vous lutterez longtemps, ; puis vous succomberez. Jetez les yeux autour de vous et regardez froidement, comme si vous n'étiez pas de leur monde, tous ces fous qui vous environnent. Combien ; d'entre eux, je parle de ceux qui, comme vous, ont été leurs maîtres trop tôt, ont su conserver leur blason sans tache ? Auxquels de vos amis, Albert, voudriez-vous ; donner votre sœur ? Eh bien, moi, mon fils, je veux que vous soyez plus tard un homme utile. Une seule chose peut vous transformer : les voyages, la lutte, les dangers ! ;

— M'éloigner de vous !

— Mon cœur en saignera, mais votre absence me coûtera moins de larmes que ne m'en ont causé vos désordres. Croyez-vous que, durant ces nuits que vous passiez au jeu, je ne restais pas, moi, votre mère, de longues heures à songer que vous marchiez à votre ruine, en de honteuses compagnies. Pensez-vous que lorsque avec vos amis, écervelés comme vous, vous mettiez votre gloire à être le premier de vos jockeys, je ne tremblais pas de vous voir rapporter près de moi blessé, mort peut-être ? Et lorsque je vous savais, Albert, lancé dans une de ces intrigues amoureuses, n'avais-je pas à craindre pour mon enfant l'épée d'un mari outragé ou celle d'un rival délaissé ? Non, mon fils, l'éloignement ne m'effraye pas pour vous ; les voyages ont leurs dangers sans doute, mais ceux-là, il y a gloire à les braver. Vous retrouverez, loin de cette société corrompue qui fatalement est la vôtre aujourd'hui, l'énergie nécessaire pour embrasser une carrière honorable à votre retour.

— Mais vous ne savez pas tout, ma mère ; m'éloigner...

— Je sais tout, au contraire ! Je n'ai pas à juger la femme que vous aimez, mais j'ai à juger l'action que vous commettez en l'aimant, et cette action, on a beau dire et rire de la vertu, n'est pas celle d'un galant homme. Oh ! ce n'est pas un sermon que je veux vous faire. Jusqu'ici vous êtes excusable, vous ne connaissez pas M. de Fremy-Latour, mais il reviendra, et il reviendra bientôt. Que ferez-vous en face de ce mari dont vous avez pris la femme, de cet homme honorable dont vous avez souillé le nom ?

Le duc est de notre monde, vous vous trouverez chaque jour face à face. Serez-vous un homme ordinaire, c'est-à-dire lui tendrez-vous lâchement la main pour abriter sous l'amitié du mari les infidélités de la femme ; ou, brisant le cœur de ceux qui vous aiment, rompant avec toutes les lois sociales, sacrifierez-vous l'honneur de deux familles à votre amour ? Vous qui refusez de vous marier, c'est-à-dire de contracter la seule union où le bonheur puisse être durable, vous soumettez-vous longtemps au poids d'une chaîne que vous ne pourrez porter que dans la solitude ? Vous le voyez, je sais tout, et c'est pour cela encore que je vous redis : Partez !

Albert, la tête penchée et le front appuyé sur ses deux mains, semblait accablé de tout ce que sa mère venait de lui dire. Un combat violent se livrait en lui-même. Devait-il croire aveuglément et se résigner ? Devait-il suivre les sages conseils qui lui étaient donnés ?

— Eh bien ! mon fils, vous ne me répondez-pas ? demanda madame de Nocé après un instant du silence.

Le comte de Nocé leva les yeux, et seulement alors il s'aperçut que la comtesse avait pleuré. Au milieu de ses folies, il avait conservé pour sa mère le plus profond respect et la plus sincère affection ; ces traces de larmes firent immédiatement cesser ses irrésolutions.

— Ma mère, dit-il en s'agenouillant devant elle, si pénible que cela me sera de vous quitter, je partirai. Vous avez raison, il le faut !

— C'est bien, mon enfant, vous ferez votre devoir, répondit-elle en le baisant au front et le forçant à s'asseoir auprès d'elle.

— Et pour quel pays ?

— J'y ai déjà songé. Votre voyage sera utile à toute notre famille. Vous savez que votre aïeul maternel, Eudebert d'Albret fut forcé, en 1685, lors de la révocation de l'édit de Nantes, de quitter la France. Ainsi qu'un grand nombre de ses coreligionnaires, il franchit les mers, et s'établit au cap de Bonne-Espérance d'abord, puis ensuite à l'île Bourbon. Eudebert mourut aux colonies, ainsi que son fils ; mais son arrière-petit-fils, dès qu'il le put,

se hâta de rentrer dans sa patrie, sans même attendre que toutes ses affaires fussent terminées. Il laissa à un intendant et à des hommes d'affaires le soin de liquider sa fortune. Les différents gouvernements qui se sont succédé au Cap et à Bourbon ont nécessairement amené des lenteurs dans cette liquidation. Aujourd'hui encore il nous est dû des sommes importantes, grâce à l'adresse avec laquelle cet intendant a jadis vendu à son profit ou gardé pour lui une partie des propriétés de notre aïeul. Jusqu'alors il nous avait manqué une pièce importante ; aujourd'hui nous la possédons : c'est un acte sous seing privé par lequel cet intendant infidèle reconnaît n'avoir agi que comme fidéi-commis de notre aïeul. La chose en vaut la peine, il s'agit de plus de 500, 000 francs. Je vais vous faire préparer tous les actes nécessaires et une procuration en mon nom ; vous ferez pour le mieux. Pendant votre absence, moi, mon fils, je m'occuperai de vous. Vous le voyez, Albert, je vous donne tout à la fois l'occasion de fuir Paris, de vous rendre utile, de vous initier sérieusement à la vie et de refaire en partie votre fortune, car je suis disposée à vous abandonner en toute propriété la plus grande partie de ce que vous pourrez arracher à ceux qui nous ont dépouillés.

— C'est entendu, ma mère, je partirai et je suivrai vos instructions. Je connais déjà un peu ce dont il s'agit ; avec vos conseils tout ira bien, vous pouvez compter sur moi. Quand dois-je partir ?

— Le plus tôt possible.

— En vous demandant huit jours, est-ce trop ?

— Non, prenez-les. Voyez Morand pour régler celles de vos affaires que je ne dois pas savoir, et consacrez-moi, si cela vous est possible, quelques-uns des derniers jours que vous devez passer à Paris.

Albert ne répondit pas et, se levant, tourna la tête pour cacher les larmes qui mouillaient ses yeux. Sa mère lui prit la main, l'attira près d'elle et lui faisant baisser la tête jusqu'à ses lèvres, couvrit son front de baisers en lui disant :

— Allons, mon enfant, du courage ; est-ce donc à moi de vous donner l'exemple de la fermeté ? Si toutes les mères faisaient bien, elles obligeraient leurs fils à voyager pendant quelques années, dussent-elles les perdre, au lieu de les laisser libres et livrés à eux-mêmes sur le pavé de Paris. Au lieu de ces débauchés honteux, de ces fous si nombreux dans nos salons, nous y aurions des hommes sérieux et utiles, comme vous me reviendrez bientôt.

Le comte de Nocé fit signe de la tête que tout ce que sa mère venait de dire là n'était malheureusement que trop vrai, et, l'ayant embrassée à son tour avec effusion, il sortit pour réfléchir un peu à ce changement complet qui allait, aussi brusquement, se faire dans sa vie, et à cet engagement qu'il venait de prendre de quitter Paris.

C'est que quitter Paris, non pas momentanément pour passer trois ou quatre mois sur les bords du Rhin, en Suisse ou dans les Pyrénées, mais s'en éloigner tout à fait sans y garder un pied à terre, c'est là, pour une certaine classe de gens un véritable exil. Ne plus voir chaque jour ces boulevards bruyants, ces restaurants dorés, ces théâtres féeriques, ces magasins immenses, ces équipages innombrables ; ne plus coudoyer chaque soir cette misère et ce luxe, ces filous mis comme d'honnêtes gens, ces honnêtes gens vêtus comme des filous, ces femmes peintes aux mises excentriques, ces charlatans, ces fous, ces élégants, ces hommes d'esprit, ces idiots, ces gloires et ces diamants faux, ces réputations et ces bijoux de bon aloi, ces filles singeant les mères de famille, ces mères de famille s'efforçant de ressembler aux filles, ces dupeurs et ces dupés, ces hypocrites et ces effrontés, ces insensés et ces sages ; ne plus aller et venir au milieu de ce monde multiple, hétérogène, interlope, bizarre, vaniteux, possédant tous les vices et toutes les vertus ; ne plus respirer cet air lourd, cette épaisse poussière des rues, ces parfums âcres et pénétrants des salons ; ne plus marcher dans cette boue noire, ni sur ces tapis moelleux ; ne plus avoir la fièvre enfin, ce n'est pas vivre, vous répondront ceux pour lesquels fuir la *grand'ville* est devenu brusquement une nécessité.

Aussi Albert, quelques instants à peine après sa sortie de l'hôtel de sa mère, fut-il effrayé de l'engagement qu'il avait pris. Il alla et vint toute l'après-midi sans but, comme s'il eût perdu la tête. Ce soir-là elles deux jours suivants il se demanda ce qu'il pourrait faire, lui, l'homme élégant, loin de Paris, ce qu'il deviendrait hors de cette existence qui lui semblait la seule possible. Se rappelant que sa parole était engagée, il ne songea pas un instant à s'affranchir de sa promesse, mais il caressa sérieusement l'idée de se mettre dans l'impossibilité de la tenir en se brûlant la cervelle.

Cette affreuse pensée le tourmenta pendant deux ou trois jours. Il s'efforçait de l'éloigner, mais elle revenait incessante comme toute mauvaise pensée, et il eût succombé, si son imagination, par un revirement subit et assez compréhensible chez un homme insouciant et léger comme lui, ne se fût mise à se plaire dans la perspective d'un voyage qui ne devait

pas être sans danger. Dès que son esprit, et ses réflexions eurent pris cette direction, loin d'être effrayé d'un départ, il se fût trouvé très-malheureux d'être obligé de rester, et il ne songea plus qu'à terminer ce qu'il avait à faire et à bien employer le temps qu'il avait encore à lui.

Pendant les trois jours qui avaient suivi son entretien avec sa mère, il s'était éloigné de ses amis, il s'en rapprocha et leur annonça si gaiement son voyage qu'ils ne virent là qu'une nouvelle folie de leur compagnon. Sa mère, qu'il revint voir le visage calme et décidé, remercia Dieu de la volonté et du courage qu'il avait mis dans le caractère de son enfant.

Deux jours plus tard, vers dix heures du matin, notre héros s'éveilla presque gai dans la chambre à coucher du petit hôtel qu'il habitait dans l'avenue des Champs-Élysées, car s'il avait conservé un appartement chez sa mère, il n'y faisait que d'assez rares apparitions, surtout la nuit. Notre jeune homme se frotta les yeux, s'étira les bras, bâilla deux ou trois fois, puis sonna son valet de chambre pour lui donner l'ordre de servir son premier déjeuner. Sa tasse de chocolat savourée lentement, il passa une robe de chambre, ouvrit sa fenêtre qui donnait sur les arbres de l'avenue, poussa un fauteuil jusqu'au rayon de soleil qui se glissait à travers les branches, attira à lui une petite table en bois de rose chargée de tout ce qu'il fallait pour écrire, alluma un cigare, et se rejetant dans le fond de son siège, croisa ses jambes et, les mains jointes, se mit à songer.

On était alors au commencement du printemps, les arbres se couvraient de feuilles et les oiseaux cherchaient au milieu des branches un petit coin bien à l'abri pour y faire leurs nids.

Albert suivit des yeux, pendant quelques instants, deux moineaux qui allaient et venaient empressés, babillards, serrant dans leurs becs des brins de paille.

— C'est ma foi vrai, dit-il philosophiquement, ces petits gredins-là construisent leur hôtel, et moi je vais quitter le mien. Allons, allons, pas de faiblesse ; il y a bien des gens, ma foi, qui payeraient volontiers pour être à ma place.

Il attira à lui une feuille de papier, sur laquelle il écrivit :

« Cher monsieur Morand, je vous attends pour régler certains comptes dont je ne puis sortir ; apportez avec vous, je vous prie, tous les dossiers qui me concernent. »

— Parfait, ajouta-t-il en cachetant cette lettre, mais ce n'est pas celle-ci qui était difficile à écrire, c'est l'autre. Pauvre Berthe !

Au moment où il laissait échapper cette exclamation avec un soupir, des moineaux se hasardèrent à venir se becqueter sur le bord même de sa fenêtre.

— Voulez-vous bien vous sauver, vilaines bêtes, voulez-vous bien ! leur cria-t-il en leur jetant des petits morceaux de sucre. On dirait vraiment qu'ils se moquent de moi. Écrivons. »

Et sur une petite feuille de papier pensée il se mit. à griffonner :

« Chère Berthe,

Je vous attendrai ce soir à Ville-d'Avray. Faites l'impossible pour venir. J'ai beaucoup à vous dire et peut-être pour la dernière fois, car ce que vous avez appris de mon départ n'est que trop vrai. Toujours à vous. »

— Pauvre petite femme, dit M. de Nocé en fermant cette lettre ; comment vais-je lui dire tout cela ?

Il se leva pour sonner son valet de chambre qui entra immédiatement.

— Jean, commanda-t-il, ces deux lettres de suite à leurs adresses, et fais seller lady Bird. Dis aussi au concierge de faire attendre M. Morand, s'il venait pendant mon absence ; je ne serai dehors qu'une heure à peu près.

Dix minutes après, Albert montait au trot de sa jument l'avenue des Champs-Élysées.

Le jeune homme fit comme si rien n'était son tour de promenade de chaque matin. Il trotta jusqu'au bois, donna l'ordre à son tir de lui renvoyer ses armes, serra la main à quelques amis qu'il rencontra chez les marchands de chevaux à la mode, et rentra chez lui vers midi la tête fraîche, les idées nettes, et fort bien disposé à discuter avec maître Morand qui l'attendait, et qui avait jugé convenable de prendre une figure de circonstance. Pour un rien, si les yeux d'Albert avaient été rouges, l'honorable tabellion aurait trouvé des larmes. En voyant la physionomie ouverte, presque gaie de son client, il ne sut trop vraiment quelle contenance prendre.

M. de Nocé vint charitablement à son secours.

— Ma foi non, mon cher monsieur Morand, je ne pleure pas, lui dit-il en se laissant tomber dans un fauteuil : que diable voulez-vous ? J'ai été fou et j'en suis puni. Est-ce à dire pour cela que je doive me jeter à l'eau ?

— Oh ! monsieur le comte !

— Je vous assure que j'en connais d'infiniment plus malheureux que moi.

Albert disait vrai ; sa ruine avait été rapide, mais au moins s'il avait perdu sa fortune, il avait conservé intacts son cœur et son honneur. La

résolution avec laquelle il avait pris un parti lui donnait à lui-même la conscience de ce qu'il valait encore. Il s'était ruiné comme un fou, mais non comme un niais ou un goujat. Aucune des grandes courtisanes de l'époque ne l'avait pris dans ses filets ; ses amours avaient été celles d'un vrai gentilhomme ayant respect pour son nom, et ne lui avaient coûté ni équipages, ni hôtels, ni coupons de rente. Il ne s'était pas affiché dans les mauvais lieux, il ne s'était, sali à aucun de ces contacts si difficiles à éviter de nos jours : les filles et les chevaliers d'industrie. Ce qui avait dévoré promptement sa fortune, c'étaient les chevaux, son insouciance et surtout sa libéralité. On lui devait plus de cent mille francs qu'il avait songé fort peu à réclamer. Aussi de cette ruine, après un moment d'hésitation bien pardonnable, sortait-il fort et non pas abattu, honnête et non pas misérable, prêt à tout faire plutôt qu'une bassesse.

C'est parce qu'il avait le sentiment de tout cela qu'il avait dit à son notaire :

« J'en connais de plus malheureux que moi ! »

Phrase à laquelle maître Morand avait cru devoir répondre en souriant :

« Oh ! certainement, monsieur le comte.

— En tout cas, mon cher Morand, répondit Albert, je ne vous ai pas dérangé pour causer philosophie et vous faire partager ma douleur, mais pour causer chiffres. Avez-vous apporté toutes les pièces nécessaires pour constater ma situation ?

Le brave notaire, pour toute réponse, tira de ses poches ce volumineux dossier qu'il avait déjà parcouru avec madame de Nocé.

Son client ne put retenir un mouvement d'effroi, puis il sembla prendre courageusement son parti.

— Eh bien, alors, dit-il, commençons et allons vite, si c'est possible. Nous n'avons pas à nous occuper des affaires litigieuses, ma chère mère terminera cela avec vous, pendant mon absence. Ne parlons que des affaires liquides. Voyons ! procédons par ordre. Pour combien sont hypothéqués mes deux fermes de la Beauce ?

— 221, 000 francs.

— Et ça vaut ?

— On m'en offre 245, 000 francs.

— Que dites-vous du prix ?

— Je le trouve élevé et je pense que nous devrions traiter, les terrains de la Riboiserie perdant tous les jours de leur valeur ; le dernier fermier les a

fatigués outre mesure.

— Vendons alors, si le preneur est disposé et solvable.

— Je l'ai vu ce matin encore : il payera comptant et sans escompte.

— C'est une affaire d'or. Il me restera, tous frais payés... ?

— 20, 000 francs à peu près.

— Et mon hôtel de la rue de l'Université ?

— Hypothéqué au delà de sa valeur.

— Zéro alors ?

— Pour le moment du moins, mais comme on va percer une nouvelle rue et que vous serez exproprié, nous sommes résolus, madame votre mère et moi, à attendre.

— Alors, n'en parlons plus. Et la maison du boulevard Beaumarchais ?

— D'après vos ordres, j'ai terminé pour 720, 000 francs.

— Ah ! il reste quelque chose là-dessus ?

— Près de 150, 000 francs tous frais prélevés.

— Nous en avons fini avec les immeubles, n'est-ce pas ?

— Hélas ! oui, monsieur le comte, soupira le notaire.

— Passons aux meubles alors. Combien Moïse vous a-t-il offert de mon écurie et de mes voitures ?

— 27, 000 francs, le tout livrable dans la huitaine.

— L'honnête homme ! lady Bird, les deux barbes, et mon vieux stepper sont sortis de chez lui il y a à peine un mois, et il m'a vendu ces quatre bêtes 30, 000 francs. J'aurais dû ne pas les lui payer, j'aurais gagné à cela 1, 000 écus. Enfin, soit ! 27, 000 francs. Ne lui demandez rien de plus. Pour 50 louis que nous lui arracherions, il dirait pour 10, 000 francs de mal de moi. Ainsi nous disons 20, 000 francs des fermes, 150, 000 francs du boulevard et 27, 000 de Moïse ; total ?

— 197, 000 francs, monsieur le comte.

— Je ne me croyais pas si riche. De plus 20, 000 francs à peu près pour la partie de ce mobilier que je ne veux pas conserver et peut-être 5, 000 francs de mon yacht ; cela nous fera ?

— 222, 000 francs, dit le notaire qui ne cessait de faire des chiffres.

— Je n'oublie rien, n'est-ce pas, mon cher monsieur Morand ? ajouta celui-ci.

— Pardon, vous oubliez votre chalet de Villy-d'Avray ; on m'en a offert 42, 000 francs.

— Oh ! mon chalet, si, avec ce que je sauve du naufrage, je puis payer mes dettes, je désire ne pas le vendre, mais au contraire y faire porter toutes les choses que je pourrais conserver. Ainsi je suis riche de 222, 000 fr., c'est le crédit cela, mon cher Morand ?

— Oui, monsieur le comte.

— Passons au débit ; tenez voici la note exacte, elle se monte à 162, 000 fr., sans compter ce que je vous dois, mon vieil ami, non-seulement d'argent avancé si généreusement, mais encore pour vos honoraires.

— Oh ! monsieur le comte, ne parlons pas de cela.

— Par exemple, et quand voudrez-vous donc en parler. Dans soixante-douze heures j'aurai quitté Paris, clans huit, jours peut-être je serai loin de France. Voyons ?

— Je vous ai avancé, par diverses sommes, 18, 000 fr.

— Et les honoraires ?

— Je vous serai obligé de n'en pas dire un mot.

— Je le veux au contraire.

— Pour cette fois, monsieur le comte, je vous désobéirai.

— C'est comme cela ?

— Pas autrement !

— Alors, mon cher Morand, vous me faites souvenir que la dernière fois que madame Morand voulut bien vous accompagner jusqu'ici, elle trouva fort belle cette petite toile de Wilhem, pendant que vous vous extasiiez, vous, devant cette vache de Troyon. Nous nous disputâmes même, si vous vous en rappelez : vous trouviez l'homme trop petit et moi la vache trop grande. Eh bien, faites-moi le plaisir d'accepter ces deux tableaux, non pas comme honoraires, mais comme un souvenir.

— Mais voulut dire le notaire.

— Pas un mot, ou j'envoie les deux tableaux dans votre voiture et je vous somme par huissier de m'adresser votre compte.

Tout en disant ces derniers mots, Albert avait décroché les deux toiles, et donné l'ordre à un domestique de les descendre dans la voiture du notaire.

M. Morand était visiblement ému. Cette générosité, ce courage du jeune homme que la lutte, les privations même peut-être attendaient, surprenaient sa nature bonne, loyale, mais un peu lourde.

— Alors, qu'il en soit fait ainsi que vous le voulez, finit-il par pouvoir dire ; je ne sais comment vous remercier.

— Ça fait que vous ne me remercierez pas ; c'est ce qui peut m'être le plus agréable, répondit M. de Nocé, en serrant affectueusement la main que le notaire lui tendait. Ainsi je vous dois 18, 000 fr. ; vous les prendrez sur ce que vous allez réunir, puis vous réglerez toutes mes dettes et vous m'enverrez le reste, s'il reste quelque chose, après-demain si vous pouvez.

— Demain à midi j'aurai tout terminé.

— Vous êtes un homme admirable ! D'ici-là, moi, de mon côté, j'aurai fait certaines affaires qui ne regardent que moi seul. Il ne me reste plus, mon cher Morand, qu'à vous reconduire jusqu'à votre voiture, car je sais, que madame Morand ne me pardonnerait pas de vous retenir à déjeuner avec moi, qu'elle appelle si bien jeune garçon et vieux mauvais sujet.

— Ouf ! exclama cinq minutes après Albert, en prenant place à une table délicatement servie dans la serre qui était sa salle à manger ; je jure bien de ne plus me ruiner si je redeviens jamais riche, c'est singulièrement fatigant de mettre ordre à ses affaires. Et dire que c'est si vite fait de se ruiner !

CHAPITRE V — COMMENT LA DUCHESSE DE FREMY-LATOUR SE CRUT, UN BEAU MATIN, FORCÉE DE PRENDRE UN AMANT.

Ce soir-là, Albert dîna chez sa mère ainsi qu'il le faisait exactement depuis quelques jours ; seulement, à huit heures, il demanda la permission de se retirer, permission que madame de Nocé lui accorda en souriant, car le moment du départ de son fils approchait et elle comprenait qu'il avait bien des adieux à faire.

Un cheval tout sellé attendait M. de Nocé dans la cour de l'hôtel.

On se souvient qu'il avait donné un rendez-vous à Ville-d'Avray dans ce chalet dont il ne voulait se défaire à aucun prix. Il y arriva avant même que la nuit fût complètement tombée. La personne qu'il venait y voir n'était pas encore sous les grands arbres où le premier venu avait l'habitude d'attendre l'autre.

M. M. de Nocé avait de bonnes raisons pour ne pas vouloir se séparer de sa maison de campagne ; c'était d'abord un élégant pied-à-terre, et de plus un lieu plein de charmants souvenirs. C'était un de ces petits chalets si communs aux environs de Paris, d'un goût un peu maniéré peut-être, mais gracieux et coquet néanmoins. Construit en briques et en bois, il se cachait comme un nid d'oiseau au milieu d'épais massifs dont chacun des arbres avait entendu de douces paroles, et il était distribué confortablement et meublé avec la simplicité luxueuse que le propriétaire prisait avant tout. Une concierge toute dévouée au jeune homme, et discrète par exception, était l'unique gardienne de la maison, car le jardinier qui prenait soin du parterre n'y demeurait pas et n'y venait qu'en journée, sans même savoir le nom du maître du logis.

Albert se promenait depuis une demi-heure à peu près dans son parc en miniature, lorsqu'il entendit une voiture rouler sur la grève de l'avenue et s'arrêter à la petite porte par où sa maîtresse avait l'habitude d'entrer. Il s'élança et arriva à temps pour recevoir dans ses bras une jeune femme, qui toute tremblante d'inquiétude s'était jetée hors du coupé-chaise qui l'avait amenée.

— Eh bien ! quoi donc de nouveau, Albert ? dit-elle dès que la porte fut refermée derrière elle.

— Venez, ma chère Berthe, répondit le jeune homme en passant doucement le bras de sa maîtresse sous le sien et en l'attirant du côté de la maison ; venez, nous causerons au salon, les soirées sont encore fraîches.

Quelques instants après, M. de Nocé et Berthe étaient assis tous les deux, en face l'un de l'autre, dans le petit salon tout tendu de brocatelle bleue semée de grands bouquets de roses, qui était la pièce principale de la maison.

La jeune femme, désireuse et tout à la fois craignant d'apprendre ce qui avait motivé la lettre si courte que lui avait adressée son amant, s'était jetée sur un canapé ; Albert avait roulé devant elle un fauteuil dans lequel il avait pris place. Lui aussi, il hésitait à parler, car, désirant ne pas apprendre à Berthe sa ruine, il ne savait trop comment il allait pouvoir lui expliquer et lui faire comprendre la nécessité de son départ.

La maîtresse de M. de Nocé avait laissé tomber jusqu'à sa taille riche et souple le cachemire qui enveloppait ses épaules, et rejeté en arrière la dentelle dont elle n'oubliait jamais de se voiler pour ses excursions du soir.

C'était une charmante femme de vingt-trois à vingt-cinq ans, dans toute la plénitude de sa beauté. Brune avec de grands yeux bleus, elle avait une inexprimable expression de douceur et de bonté. Si ce n'avait été les narines roses et mobiles de son petit nez droit et la lèvre un peu forte de sa bouche sensuelle, on se serait demandé si c'était vraiment l'amour qui avait rapproché cette femme, au premier aspect indolente et flegmatique, de cet homme insouciant et léger.

C'était cependant bien une véritable passion que Berthe avait pour Albert ; elle n'avait peut-être pas pris naissance dans tous ces beaux et nobles sentiments desquels, seulement, selon les maîtres ès-passions, naissent les amours réelles, mais elle ne la tenait pas moins au cœur.

Nous allons dire rapidement comment cet accident conjugal s'était produit dans le ménage du duc de Fremy-Latour, l'époux en légitimes nœuds de Berthe de Fréseilles.

Lorsque, jeune fille, on avait marié Berthe au duc de Fremy-Latour, elle avait dix-huit ans, son mari cinquante. De plus M. le duc ajoutait à ce premier défaut d'être diplomate fort enthousiaste, des plus zélés, malgré l'avis de M. de Talleyrand, et par conséquent exposé à de fort longues absences. Il s'était marié pour que son hôtel à Paris ne restât pas vide et

pour pouvoir présenter sa femme à la cour. Ces deux buts du noble duc furent parfaitement atteints : l'hôtel Fremy-Latour, dès que la jeune femme y eut mis le pied, devint une élégante et animée demeure, et la duchesse fut bientôt de toutes les réceptions officielles.

Pendant près d'une année, Berthe, élevée assez légèrement, se contenta d'être appelée madame la duchesse et d'être reçue aux Tuileries ; mais un beau matin, que son mari avait été envoyé en Turquie ou en Chine, nous ne savons trop où, la jeune femme se réveilla en se demandant si ce que lui avait apporté le mariage était bien vraiment ce que ses vingt ans avaient le droit d'en attendre.

Elle se fit cette question dans un moment dangereux, après une nuit d'insomnie, les rideaux de sa chambre à coucher entr'ouverts, c'est-à-dire ne laissant passer qu'un voluptueux et poétique rayon de soleil de printemps et ses yeux fixés sur une petite glace qui lui répondit à brûle-pourpoint : *Duchesse, vous êtes aussi jolie, le matin, en vous éveillant, que se contenterait de l'être, le soir, la plus difficile des coquettes pour entrer dans le salon où l'attendent vingt rivales. »*

Le jour où une femme se fait une semblable question et où surtout elle y reçoit une semblable réponse, elle est bien près de se dire à elle-même, à son tour : « Non, vraiment, j'ai droit à tout autre chose qu'à un mari de cinquante ans qui me laisse là, seule, pendant des mois entiers. »

Nous n'affirmons rien, mais nous avons de fortes raisons pour croire que la jeune duchesse se fit une réponse dans ce genre-là.

Parmi les amis de M. de Fremy-Latour, ou plutôt au nombre des habitués de sa maison, se trouvait un vieillard charmant, qui avait pour Berthe une affection sincère. C'était le duc de Brias, gentilhomme de vieille roche, fin et spirituel comme un roué de la Régence, et ayant conservé de ces temps d'autrefois toutes les idées d'élégance et de galanterie un peu cyniques. Le premier, il s'aperçut de ce qui se passait dans le cœur de la petite duchesse, et un jeudi, qu'il se trouvait seul auprès d'elle au coin du feu, avant que l'heure de la réception habituelle fût venue, il ne se gêna pas pour faire des allusions à ce qu'il avait découvert.

— Eh bien ! c'est vrai, cher duc, je m'ennuie fort, répondit madame de Fremy-Latour à un geste de M. de Brias qui lui montrait ses beaux yeux cerclés de noir.

— Écoutez-moi, chère enfant, dit le vieux gentilhomme, je vais vous parler comme à mon âge seulement on peut se hasarder à le faire à une

femme de notre monde et de votre esprit.

Avec cette intuition étrange qui est le partage des femmes, Berthe pressentit ce dont il allait être question ; ce qui ne l'empêcha pas de répondre, ce qui fut peut-être au contraire cause qu'elle répondit en se blottissant dans son fauteuil :

— Dites, duc, je sais que vous m'aimez vraiment.

— Eh bien, ma chère duchesse, continua le vieillard sans plus long préambule, dans quinze jours vous aurez un amant.

Madame de Fremy-Latour sentit le rouge lui monter au front, mais elle baissa la tête sans oser dire ni oui ni non.

— Oui ! vous aurez un amant, reprit impitoyablement le duc de Brias. Oh ! ce n'est pas cela qui me chagrine ; avoir un amant à votre âge, c'est assez fréquent, surtout dans la situation exceptionnelle où vous vous trouvez ; mais, quel amant ? Voilà ce qui m'inquiète. Je sais bien que vous êtes femme de trop bon goût pour arrêter vos regards sur une autre personne qu'un homme de notre monde ; mais n'allez-vous pas tomber sur un fat qui, en vous aimant, n'aimera que lui vraiment ; sur un sot qui vous dégoûtera de l'amour, sur un intrigant qui ne verra en vous qu'un moyen ; sur un écervelé qui vous compromettra, sur un niais qui ne vous aimera pas assez, ou bien, ce qui serait encore pis peut-être, sur un chevalier tout feu et tout flamme qui vous aimera trop, au contraire, et qui fera votre malheur et le sien. Ah ! ma chère Berthe, le choix d'un amant est infiniment plus difficile que le choix d'un mari. Le mari, on vous le donne, la plupart du temps du moins, et s'il n'est pas tel qu'il devrait être, le monde vous le pardonne ; mais un amant, c'est vous seule qui êtes responsable. Est-il ridicule, vous le devenez ; a-t-il trop d'esprit, il vous sacrifiera pour un bon mot ; est-il bête, on haussera les épaules sur votre passage ; est-il trop beau, on vous l'enviera ; est-il trop laid, on vous rira au nez !

— Mais c'est effrayant, duc, ce que vous me dites là, s'écria la duchesse qui ne perdait pas un mot de la leçon assez singulière que lui faisait son vieil ami.

— Comme toutes les vérités, mon enfant, continua M. de Brias. Je ne sais trop pourquoi la Fable nous représente la Vérité sous la forme d'une jolie femme nue ; c'est un diable avec des cornes qui devrait au contraire en être le portrait. Ainsi je viens de vous signaler les écueils de la mer qui conduit à Cythère, le pays du Tendre comme disaient nos pères ; gouvernez votre esquif en conséquence ou gare au naufrage ! »

Et le vieux gentilhomme, sans laisser à la jeune femme le temps de lui répondre, la baisa paternellement au front et en prit congé.

Ce soir-là il n'y eut pas de réception à l'hôtel Fremy-Latour, et la duchesse se coucha fort tard.

Trois mois après cette conversation, le duc de Brias fit sauver, un beau soir, en entrant chez sa jeune amie, M. de Nocé qu'il connaissait depuis longtemps déjà et qui lui livra passage après lui avoir serré la main.

Le duc, sans dire un mot, vint s'enfoncer dans un fauteuil à l'angle du foyer changé en jardinière, car l'été était venu ; madame de Fremy-Latour prit place en face de lui, et, mordant sa lèvre rose pour ne pas sourire, elle se pencha vers son visiteur en le regardant d'un air qui était toute une phrase interrogative.

M. de Brias prit délicatement dans sa boîte d'or émaillée une prise de tabac, la savoura amoureusement, secoua les quelques grains qui s'étaient répandus sur ses manchettes, et fredonnant une phrase de *Jobin et Nannette*, se rejeta en arrière, en levant les yeux au plafond pour admirer deux amours d'après Boucher qui couraient après un papillon. Le vieillard semblait même vouloir attendre que l'un des deux amours eût atteint le papillon, car plus de cinq minutes après son entrée dans le salon, il n'avait pas encore ouvert la bouche.

— Savez-vous que vous m'impatientez, duc, dit Berthe en poussant de sa bottine le pied de son vieil ami.

— Parbleu ! fit le duc en se décidant à la regarder, impatienter une femme pour savoir ce qu'elle pense vraiment, c'est là l'enfance de l'art.

— Alors, vous savez ?

— Certainement !

— Et quoi ?

— Que madame Berthe de Fremy-Latour n'aura plus souvent les yeux rouges.

— C'est tout ?

— Que madame Berthe de Fremy-Latour s'est conduite en femme d'esprit en jetant ses regards sur le seul homme, qui autour d'elle, soit digne de l'amour d'une jolie femme qui se respecte.

— Ainsi...

— Ainsi, ma chère Berthe, pour parler sérieusement, vous avez fait là....

— Oh ! duc, fit la jeune femme avec un charmant mouvement de pudeur.

— Pardon, duchesse, vous allez faire là le choix que je vous aurais conseillé, si pareil conseil était possible. J'ai vu naître Albert, c'est un grand fou, mais c'est le plus charmant et le plus loyal des hommes. Oh ! il fera des sottises, mais il perdra la dernière goutte de son sang avant que de vous faire verser volontairement une larme. C'est un galant homme dans toute l'acception du mot.

— Ainsi, vous m'approuvez.

— Oh ! duchesse, dit le vieillard à son tour, en s'efforçant de prendre un air grave et digne, je me contente de vous dire que je vous désapprouverais d'en avoir pris un autre.

Puis, baisant galamment la main de la jeune femme qui lui présentait son front, il sortit du salon en jetant un dernier coup d'œil au plafond et en disant :

— Seulement, chère petite, à votre place je ferais effacer ces deux amours-là.

— Et pourquoi ?

— D'abord, ça distrait vos visiteurs.

— Et après ?

— Et après ? C'est d'un mauvais exemple ; ils sont deux. : Demandez conseil à Albert !

Huit jours à peine s'étaient passés que Berthe était la maîtresse de M. de Nocé. Cela, à ce qu'il paraît, avait été fort heureux pour l'un comme pour l'autre, car à l'époque où nous présentons nos personnages à nos lecteurs, c'est-à-dire trois ans plus tard, le duc de Fremy-Latour passait pour le plus fortuné des maris et la duchesse pour la plus charmante et la plus sage des femmes. Il fallait qu'on le crût beaucoup, pour ainsi le dire un peu partout. Quant au duc de Brias, il trouvait que c'était encore M. de Fremy-Latour qui était la plus heureuse des trois personnes intéressées dans la question !

Retrouvons maintenant les deux amants que nous avons laissés en face l'un de l'autre dans le salon du chalet de Ville-d'Avray.

Ce fut la duchesse qui la première prit la parole.

— Voyons, ami, quoi donc de nouveau ? lui dit-elle, votre lettre qui n'avait que deux lignes m'a effrayée.

— Ah ! c'est qu'il y a vraiment du nouveau, Berthe, je ne sais comment vous dire cela, répondit M. de Nocé en prenant dans ses deux mains celles de la jeune femme.

— Est-ce que ?... fit-elle avec un mouvement d'effroi.

Albert comprit que le souvenir de M. de Fremy-Latour venait de passer dans l'esprit de la duchesse. Ils étaient gens de trop bon goût pour jamais prononcer le nom du mari dans leurs tête-à-tête. Il la rassura du regard.

— Non, non, ma chère Berthe, dit-il, c'est de moi qu'il s'agit.

— De vous ?

— Oui, de moi seul !

Et trouvant plus simple de dire la vérité que de chercher un mensonge qu'il n'aurait pas su soutenir, il ajouta :

— Je suis ruiné.

— Fou que vous êtes ! dit la duchesse en souriant et en profitant de ce que son amant était courbé sur ses mains pour l'embrasser ; vous me faites souffrir des terreurs mortelles pendant plusieurs heures pour m'apprendre cela. C'est un petit malheur !

Albert releva la tête.

— C'est un petit malheur, dites-vous ?

— Mais certes, en comparaison de ceux dont je croyais que notre amour était menacé. Qu'est-ce que cela me fait que vous soyez riche ou pauvre ?

— Vous ne m'avez pas compris, Berthe, continua avec tristesse le jeune homme ; je suis ruiné tout à fait. Mes dettes payées, il ne me restera rien, et je ne puis mettre ordre à mes affaires et réparer mes sottises qu'en m'en allant bien loin, aux colonies.

— Partir, vous ! aux colonies ! Décidément vous êtes fou, Albert, dit la duchesse en sentant ses yeux s'emplir de larmes. Et moi ?

— Vous, Berthe, vous serez, comme moi, courageuse, lorsque vous aurez compris combien mon départ est nécessaire. Que voulez-vous que je fasse à Paris sans fortune ?

— Mais je ne sais pas, moi ; ce que je ne veux pas, c'est que vous me quittiez. Que deviendrai-je, si vous partez ?

— Et vous ne vous demandez pas ce que je deviendrai, moi, si je reste. Écoutez-moi.

La jeune femme regardait son amant à travers ses larmes et l'écoutait sans retenir ses sanglots.

Albert lui expliqua alors la situation difficile dans laquelle il se trouvait, et le moyen honorable d'en sortir que lui avait offert sa mère. Il s'efforçait de la consoler en lui persuadant que ce voyage indispensable serait un lien de plus pour leur amour, et que, de loin comme de près, il ne vivrait que pour elle.

— Ma bien-aimée, ajouta-t-il en la serrant dans ses bras, tu te souviens qu'un de nos grands plaisirs ici était de cueillir des fleurs et d'orner nos jardinières ; eh bien ! ma chère Berthe, continue de venir ici tous les mardis, et, en mon absence, prends soin de nos pauvres délaissées. De cette façon, nous serons toujours ensemble. Tu me le promets, j'ai donné des ordres pour que cette maison te soit toujours ouverte comme si j'allais venir.

— Je vous le jure, Albert, répondit la jeune femme en se pendant au cou de son amant. Qui m'aurait dit cependant qu'un jour il faudrait nous séparer ? Oh ! tout cela est de ma faute, j'aurais dû prévoir ce qui arrive, m'inquiéter davantage de vos actions et vous arrêter. Mais non, savais-je moi que vous pouviez vous ruiner ! Pourvu que vous m'aimiez toujours, je ne songeais à rien autre chose !

Deux heures se passèrent ainsi en tendres reproches, en consolations, en désespoirs et en promesses.

Au moment de quitter cette maison, ce nid d'amour où elle avait été si heureuse, madame de Fremy-Latour sentit ses forces l'abandonner.

— A mardi, dit-elle dans un sanglot et avec un charmant mouvement d'adieu, en traversant le parterre, aux fleurs qui s'y épanouissaient. A toujours, Albert ! cria-t-elle en tombant dans le fond de sa voiture où celui-ci l'avait presque portée dans ses bras.

En rentrant à son hôtel, Berthe trouva dans son salon le vieux duc de Brias qui l'attendait.

— Ah ! duc, dit-elle, en jetant loin d'elle son cachemire et son chapeau et en tendant sa main tremblante au vieillard, je suis bien malheureuse : il part.

— Il part ?

— Oui, il est ruiné et rien ne peut le retenir à Paris. Sa mère l'envoie à Bourbon.

— A Bourbon ?

— Oui, à Bourbon, je ne sais pour quel procès.

— Ah ! je sais ! cela vaut mieux que d'aller à Clichy. Allons, ne pleurez pas. Auriez-vous préféré le voir prêter son nom à quelque sale affaire industrielle, ou entrer dans un ministère avec 1500 francs d'appointements ? Je vous avais bien dit qu'il était le plus galant des hommes.

— Mais que vais-je faire, moi, pendant ce temps que je vais être seule ?

— Vous penserez à lui, duchesse, jusqu'à ce que vous l'ayez oublié.

— Jamais, murmura Berthe, en se laissant tomber sur un fauteuil et en se cachant la figure dans les deux mains.

— Ne dites pas jamais, mon enfant ! Pensez-le, c'est déjà fort beau ; mais en attendant, séchez-moi vos jolis yeux qui pourraient dire ce que vous souffrez à tous ceux qui n'ont pas besoin de le savoir. Albert vous reviendra plus aimant que jamais ; il n'y a rien de stimulant pour l'amour comme l'absence. Allons, moi je vous laisse, vous avez encore envie de pleurer. Faites fermer votre porte pendant vingt-quatre heures, puis donnez une fête, ou vous êtes une femme perdue. On n'a osé dire jusqu'à présent qu'il était votre amant ; si vous agissez autrement que je vous le conseille, on criera tout haut que vous portez son deuil.

La duchesse tout en larmes tendit son front au vieillard qui sortit en murmurant :

— Et dire que voilà une des premières liaisons que je vois bien finir. Albert s'en va amoureux parce qu'il est désolé et que rien n'ouvre le cœur aux grandes passions comme le chagrin ; la duchesse, grâce au souvenir que lui laisse son amant, est une femme sage à jamais. —Décidément ce diable de Fremy-Latour est un mari qui a tous les bonheurs à la fois !

CHAPITRE VI — DANS LE GRAND OCÉAN.

Pendant que nous, expliquions à nos lecteurs ce qu'était Albert de Nocé, et que, fort indiscrètement, nous les faisons assister aux conversations intimes du duc de Brias et de madame de Fremy-Latour, le *Sans-Souci*, lui, sortait de la Manche et faisait du chemin vers le sud.

Rejoignons le trois-mâts par le travers des côtes du Portugal dont les brises d'est lui apportent les parfums d'orangers, et retrouvons les personnages principaux de notre récit.

Albert n'avait exagéré en rien ses connaissances nautiques ; après huit jours de service, il était aussi familiarisé avec la manœuvre d'un grand bâtiment que cela était nécessaire. Aussi Werner avait pris son jeune lieutenant en amitié. Souvent, lorsque son service retenait Albert sur le pont, le vieux marin passait de longues heures près de lui. Ces deux hommes, qui s'étaient appréciés, en arrivèrent rapidement aux confidences. Werner sut bientôt comment s'était écoulée la jeunesse d'Albert et ce qui l'avait forcé de quitter Paris ; Albert à son tour ne devait pas être longtemps sans connaître la cause des chagrins du vieillard.

Le capitaine Werner commandait le *Sans-Souci* depuis plus de quinze ans, mais les voyages de France n'étaient pas ceux qu'il faisait d'ordinaire ; il n'y était venu que pour régler certains intérêts importants avant de quitter la navigation. Le *Sans-Souci* faisait le grand cabotage du Cap à Bourbon où il amenait des bœufs, disait Werner, et c'était à ce commerce qu'il avait gagné une fortune considérable, consistant surtout en sucreries et en propriétés à Saint-Pierre, établissements qui, pendant son absence, étaient sous la surveillance d'un intendant intelligent et dévoué à lui, ainsi qu'à sa fille, Mary.

Pour Bolino, il était Portugais d'origine et associé seulement depuis quelques années avec son capitaine. Mais Werner ne parlait de son second qu'avec une certaine retenue ; il était évident qu'une cause grave avait refroidi leurs rapports et que les deux associés étaient loin d'être deux amis. Le capitaine du *Sans-Souci* semblait parfois tout prêt à en dire plus au jeune homme, mais au moment où son secret allait s'échapper, comme malgré lui, de ses lèvres, il changeait brusquement de conversation.

Quant à Albert, il avait peu de relations avec Bolino, Sans laisser voir à celui-ci son antipathie naturelle, encore excitée par la demi-confiance de Werner, tout en ne l'évitant pas, il ne cherchait pas les occasions de causer avec lui, ou alors il ne parlait que de choses insignifiantes.

La plupart du temps, lorsqu'il quittait le quart et que Werner n'était pas disposé à la causerie, car le vieillard restait souvent des jours entiers absorbé dans ses pensées, Albert lisait ou travaillait pour ne pas se laisser saisir par le spleen que donne à tous ceux qui n'y sont pas faits cette vie monotone du bord, lorsqu'il s'agit surtout de la mener pendant plusieurs mois.

En effet, pour le marin, aussitôt qu'il a pris la mer, e sont chaque jour les mêmes occupations, les mêmes travaux, les mêmes joies, les mêmes ennuis. Rien ne change ! Toujours le ciel et l'eau.

Si le ciel est bleu, si la mer à peine ridée par un ouffle léger, se referme mollement sur le sillage du naire qui se penche, s'incline et se relève comme un immense berceau sous la main d'une mère attentive, on rêve et le cœur franchit l'espace pour aller battre auprès de ceux qui lui sont chers.

Si le ciel est noir, au contraire, si le damier et l'albaros vous font un lugubre cortège ; si le bâtiment chassé par l'ouragan doit lutter contre les lames qui l'environnent et le menacent, l'homme s'éveille alors, sort de sa torpeur, fait appel à son énergie, à sa puissance, et presque toujours est vainqueur de l'élément. Puis le lendemain, le ciel est bleu de nouveau, et comme fatigués de la lutte, l'homme et l'élément s'endorment de nouveau, l'un dans son insouciance, l'autre dans sa majesté.

Après avoir dépassé les îles du cap Vert et ces latitudes la mer courte et dure sous lesquelles les matelots de la *Santa-Maria* et de la *Pinta* furent tant effrayés par la rencontre d'herbes amassées en assez grand nombre pour, disent les récits du temps, arrêter les caravelles dans leur arche, le Sans-Souci fut obligé, par les vents variables, de quitter sa route directe vers le sud pour se rapprocher des côtes du Brésil.

Werner avait espéré, en faisant cette route, éviter les aimes. Son espoir fut déçu. Après un mois de traversée eut-être, une nuit la brise mollit, faiblit, puis tomba complètement. Au lever du soleil, Albert eût le cœur oppressé du spectacle que présentait l'Océan.

Le *Sans-Souci* se balançait lourdement sur une mer calme et unie comme un lac. Pas une ride sur toute la surface de l'eau, l'horizon semblait s'être éloigné à une distance inouïe, incommensurable et la mer n'avoir plus de

bornes. Une houle dont la description est presque impossible s'était élevée. A deux milles de distance au ; moins, on pouvait voir la vague se former et grandir,

Ce n'était plus la vague des tempêtes qui se brise, écume, tournoie et se cabre comme un coursier fougueux ; c'était la vague inconnue à tous les autres parages, c'était la vague des calmes de la ligne, la vague longue, sur laquelle le ciel semble peser de tout son poids, polie comme un dôme de mosquée, indolente comme une ! créole. On pouvait la voir, disions-nous, naître au loin, s'enfler et s'approcher lentement. Par un mouvement presque insensible, elle soulevait le navire sur un de ses : flancs d'abord, le gardait plusieurs secondes sur son sommet, puis comme pour se débarrasser d'un fardeau, glissait, gracieusement sous sa quille en l'inclinant sur le bord opposé, jusqu'à ce qu'une autre lame vînt le redresser et le bercer à son tour.

Dans ce mouvement d'une lenteur, d'une mollesse, mais aussi d'une tristesse inexprimables, les voiles qui n'étaient plus soutenues par la brise frappaient les cordages avec un bruit sec ; la mâture trop longtemps inclinée du même bord gémissait en se redressant, et le bâtiment, comme un corps dont les membres souffrent, répondait aux plaintes de ses mâts et de ses voiles par celles de sa membrure et par le grincement des ferrures de son gouvernail que la houle faisait tourner à son gré, De ses rayons embrasés le soleil pompait un nuage de vapeur derrière lequel il disparaissait, comme pour donner encore, on l'eût dit du moins, plus de tristesse navrante au calme, en ne l'éclairant plus que d'un jour douteux.

Et cela peut durer ainsi des jours, des semaines, des mois entiers ! Qui connaît les bornes de l'infini ! Comment calculer la fin d'un effet dont on ignore la cause !

Cependant le *Sans-Souci* fut moins malheureux qu'il aurait pu l'être ; il n'eut guère que dix jours de calme après lesquels il franchit la ligne, dont notre voyageur évita la grotesque et désagréable cérémonie du baptême, grâce à quelques pièces d'argent adroitement distribuées et à la protection de Roux, qui l'avait toujours en sincère admiration et qui était tout-puissant à l'avant.

Durant ces jours de calme, Albert avait songé plusieurs fois à étudier les dossiers que lui avait remis maître Morand, mais le courage lui avait manqué. Lorsqu'il vit le *Sans-Souci* s'incliner de nouveau sous une jolie brise de S. -O qui allait lui faire franchir rapidement ces parages que les

marins, dans leur langage si pittoresque, appellent le pot-au-noir¹ ; lorsqu'il s'aperçut qu'il se dirigeait en droite ligne vers le cap de Bonne-Espérance, il retrouva son énergie. Aussi, un soir que Bolino était de quart et que Werner assez souffrant s'était retiré chez lui, il ouvrit courageusement toutes ces paperasses qui, quelques mois auparavant, l'auraient tant effrayé.

Le plus important de tous ces titres était, si le lecteur veut bien s'en souvenir, un sous-seing privé que les héritiers de l'intendant d'Eudebert d'Albret croyaient perdu, et qui devait, selon la duchesse de Nocé, aider à terminer facilement cet interminable procès.

Dès qu'Albert eut cette pièce sous les yeux, il ne put retenir un cri d'étonnement, et il eut besoin d'en relire deux fois la signature pour être sûr de son fait. Ce sous-seing privé était signé Bolino. Or, il se souvenait fort bien que sa mère lui avait dit que cet intendant infidèle était Portugais, et le second du *Sans-Souci* qui portait ce même nom était, ainsi que le lui avait dit Werner, d'origine portugaise. Était-ce un simple hasard ou bien cet homme sous les ordres duquel il était, pour ainsi dire, était-il un de ces héritiers pour lesquels son arrivée à Bourbon allait être un coup de foudre ?

M. de Nocé voulut en avoir immédiatement le cœur net : il alla frapper à la porte de Werner, qui ne dormait ; pas encore.

— Chut ! dit le capitaine aux premières explications du ; jeune homme, en lui montrant la claire-voie ouverte devant laquelle passait et repassait Bolino qui se promenait sur le pont à l'arrière. Causons bas. J'ai entendu parler de votre procès que tout le monde connaît à Bourbon. Votre Bolino et le mien sont le même, c'est le petit-fils de l'intendant du comte d'Albret. Vous avez affaire à un adversaire qui emploiera tous les moyens, soyez-en certain. S'il devinait qui vous êtes et ce que vous allez faire à Bourbon, vous auriez à vous mettre sur vos gardes. En attendant, ne laissez traîner aucun papier.

— Mais quel homme est-ce donc ?

— Un homme dangereux, mon ami, répondit Werner avec un triste sourire et en paraissant surmonter un mouvement de dégoût. Ah ! si je l'avais mieux connu, il ne serait pas à mon bord ; mais il est trop tard, un acte d'association nous lie. Il pourrait d'un mot me ruiner, me déshonorer, et ma pauvre enfant, ma Mary bien-aimée serait sa victime, car il est fou de ma fille ! Lui ! fou d'un ange !

— Je ne vous comprends pas, capitaine, dit Albert, tout étonné de cette étrange révélation, car jusqu'ici Werner lui avait bien parlé de son enfant,

mais il ne lui avait pas dit qu'elle eût à craindre les poursuites d'un homme indigne d'elle.

— Hélas ! mon ami, reprit le capitaine du *Sans-Souci*, je ne puis mieux me faire comprendre ; ce secret, qui me fait l'esclave de cet homme, est en même temps le sien, et je ne puis le dire. C'est là le chagrin qui me tue ; c'est la terreur où je suis de ne pouvoir rompre sans éclat ce pacte fatal qui me désespère, et c'est ce désespoir qui me fait craindre de ne pas arriver à Bourbon.

— Vous ?

— Oui, moi ! Oh ! je suis plus gravement malade que vous ne le croyez, que je ne veux le paraître surtout ! J'en suis convaincu, je ne reverrai pas mon enfant, ma pauvre fille bientôt sera seule. Du reste, ce sera peut-être une grâce de Dieu pour elle que ma mort ! Alors si elle trouve un défenseur, elle pourra se jouer des menaces de ce misérable.

En prononçant ces dernières paroles Werner s'efforçait en vain de retenir ses larmes ; elles coulaient silencieusement le long de ses joues amaigries par la fièvre qui ne l'avait pas quitté depuis le départ.

— N'ayez pas ces tristes pensées, capitaine, lui dit Albert en lui prenant la main, un homme d'énergie comme vous doit être fort en face du danger.

— Oh ! la mort n'est rien pour moi, reprit Werner, je l'ai vue trop souvent face à face pour qu'elle puisse m'effrayer, mais mourir loin de ceux qu'on aime ! Tenez, mon ami, j'avais raison de vous dire au Havre que c'était peut-être vous qui me rendiez service en vous embarquant à mon bord ; j'ai réuni depuis quelques jours des papiers importants sans lesquels la fortune de mon enfant serait compromise, à la merci de cet homme ; je veux vous les confier. Si j'arrive avec vous, vous me les rendrez ; sinon vous les remettrez à leurs différentes adresses. Mais ne causons pas plus longtemps, oh nous écoute.

En effet, au lieu d'être régulière, la marche de Bolino devenait moins rapide dès qu'il approchait de la clairevoie ; il était facile de deviner que cette conversation à voix basse l'intriguait, et qu'il s'efforçait d'en saisir quelques mots. Aussi M. de Nocé, sans mot dire, prit les papiers que lui tendait le capitaine les larmes aux yeux, et rentra chez lui pour les mettre soigneusement sous clef avec les siens, en se promettant de surveiller de plus en plus le Portugais.

Les terribles pressentiments qu'avait eus Werner devaient malheureusement se réaliser. Dès ce moment, comme si, plus rassuré sur

l'avenir de son enfant, il eût cessé de lutter contre la maladie, il s'affaiblit rapidement, et comprenant qu'il était perdu, il se décida à remettre officiellement le commandement du *Sans-Souci* à son second. Puis, après avoir encore fait bien des recommandations à Albert à propos de sa fille, il attendit la mort qui vint un matin de jour d'orage l'enlever presque sans agonie à l'affection de son équipage.

Le pauvre père avait, quitté la vie avec un sourire aux lèvres, en entendant cette phrase qu'Albert lui avait dite tout bas : « Je vous jure sur mon honneur de gentilhomme de veiller comme un frère sur votre fille. Il avait trouvé la force de répondre :

« Merci pour elle et pour moi, je meurs tranquille. Prenez garde à Bolino ! »

Werner avait exprimé le désir que son corps, avant d'être jeté à la mer, fût enfermé dans une de ces longues et grandes caisses en bois de sandal que l'on trouve dans l'Inde, et qui servent ordinairement à serrer les cartes et les instruments afin de les préserver des insectes et de l'humidité.

Le charpentier du bord avait été chargé de ce triste office, et les matelots, plus émus qu'Albert ne les vit jamais dans les dangers qu'il affronta avec eux, se préparèrent à rendre les derniers devoirs à leur capitaine avec un recueillement pieux, qui était un contraste étrange avec leurs physionomies bronzées et ordinairement insouciantes. Roux était venu serrer la main à son lieutenant, comme s'il eût compris toute l'amitié que son ancien chef avait eue pour lui, et, à partir de ce jour-là, Monte-au-Ciel n'égaya plus le gaillard de ses joyeuses chansons et de ses fantastiques narrations.

Depuis deux jours, le temps était mauvais ; le soir même de cette mort le *Sans-Souci* fut assailli par un violent coup de vent de sud-est. Le bâtiment fatiguait beaucoup au plus près ; la route qu'il faisait sous cette allure avec les huniers aux bas ris était mauvaise, puisqu'elle le portait à l'ouest et au sud ; il ne lui restait d'autre ressource que la *cape*.

Quelques mots d'explication sur cette expression, pour ceux de nos lecteurs qui ne la comprennent pas.

Mettre un navire à la cape consiste à ne lui laisser sur son avant qu'une petite voile triangulaire fort solide, qu'on nomme foc ou voile de cape, et à l'amener par son gouvernail dans le lit du vent. Dans cette position, le bâtiment ne reçoit que le moins de vent possible, mais il lutte contre la mer, qui se dresse devant lui, et sur les lames de laquelle il bondit avec des secousses terribles. Le navire reste ainsi stationnaire ne perdant rien de sa

route faite en bon chemin. La cape, praticable seulement avec des bâtiments très-solides, n'est pas sans danger, même pour eux. A celui des lames qui balayent le pont, et qui peuvent enlever les hommes occupés à la manœuvre, se joint celui de voir, sous les secousses du tangage, le navire se disjoindre et une voie d'eau se déclarer. En outre, si le bâtiment est court, les lames, dans certains parages de l'Océan, étant très-longues, le navire a encore son arrière soulevé par celle qu'il franchit, que son avant se penche dans le gouffre avec une inclinaison qui est souvent de 45 degrés, et malheur à lui alors si la vague qui vient à sa rencontre se brise avant de le soulever, car le choc est si terrible qu'il peut être mortel.

Le *Sans-Souci* n'avait pas d'autre ressource ; il lui fallut donc faire la manœuvre que nous venons d'essayer de vous dépeindre et mettre à la *cape*.

L'opération réussit parfaitement.

Le bâtiment sous cette allure se comportait bien, et le matelot à la barre était un homme intelligent et bon marin qui, à chaque coup de tangage trop violent, savait à propos mollir le gouvernail pour diminuer la dureté de la secousse.

La position était donc supportable.

Le capitaine Bolino avait sagement agi en ordonnant cette manœuvre : ce n'était pas à un coup de vent qu'il allait avoir affaire, c'était un véritable ouragan, une de ces terribles tempêtes des tropiques qui tombait sur lui ; deux heures plus tard, faire prendre la cape au *Sans-Souci* eût peut-être été impossible.

Le dernier désir de Werner avait été satisfait ; son corps avait été renfermé dans sa caisse en bois de sandal, et, afin qu'elle ne surnageât pas, deux boulets avaient été attachés à une des poignées.

La nuit était venue, nuit noire, effrayante, et le temps pris par la manœuvre avait manqué jusqu'alors pour livrer aux flots le corps du mort.

Vers dix heures, le Portugais donna ordre à quatre matelots de prendre le coffre pour le placer à un des sabords de tribord. Une des caronades avait été chargée ; lorsque l'ordre serait donné de précipiter le cadavre à la mer, le canonnier devait, une dernière fois, rendre les honneurs militaires à son chef.

Ce fut un spectacle à faire pâlir les plus braves !

Au travers des gros nuages noirs qui parcouraient le ciel, la lune, d'un rayon blafard, venait parfois iriser la crête d'une lame qui semblait de feu en se brisant contre le navire ; les matelots qui tenaient le corps suspendu

au-dessus du gouffre cherchaient en vain à cacher l'émotion violente qui contractait leurs visages brutaux ; Bolino, comme un mauvais ange planant sur cette émouvante cène, était debout à l'arrière, attendant le moment favorable pour donner le fatal signal, et la grande voix du tonnerre, roulant dans l'espace, faisait trembler le bâtiment, qui s'inclinait sous le souffle de l'ouragan, comme pour saluer son passage.

Le *Sans-Souci* se pencha enfin sur tribord, et d'une voix stridente, son nouveau capitaine commanda :

« A la mer ! »

La caronade partit, le bruit se répercuta sur les vagues, mais les hommes émus ne poussèrent pas assez brusquement le cadavre, et, seulement lorsque le navire se fut relevé sur bâbord, le coffre glissa du sabord. Au lieu de tomber à la mer alors, il s'accrocha aux porte-haubans ; et par une fatalité étrange, funeste, inexplicable, la secousse qu'il ressentit fut telle que les boulets qui devaient l'entraîner au sein de l'Océan se détachèrent, et que, semblable à une épave sinistre, le corps de Werner resta flottant sur les flots. Chaque lame qui venait bondir contre le *Sans-Souci* l'apportait sur elle ; à chaque coup de tangage, avec un bruit qui glaçait le cœur, le coffre frappait la muraille.

Les éclairs qui sillonnaient les nues le faisaient voir sur les vagues qui l'entraînaient un instant pour le rejeter avec plus de force. Pendant une longue et terrible nuit, Albert put oublier l'ouragan, le danger, témoin haletant du spectacle de ce mort qui semblait, aidé des éléments en courroux, vouloir reprendre possession de son navire.

Le second jour de la tempête, au moment du coucher de la lune, une saute de vent, cap pour cap, enleva au *Sans-Souci* son mât de flèche ; mais aussitôt le temps devint clair, la brise moins violente et Bolino put faire établir les huniers au bas ris pour courir vent arrière en bonne route.

La mer prit en quelques heures la direction du vent ; le *Sans-Souci* força de toile et laissa bientôt derrière lui le théâtre du drame que nous venons de raconter.

Mais Albert ne pouvait chasser de son esprit le souvenir de cette scène de la mort de Werner, dont Bolino évitait de parler, mais dont il s'entretenait souvent avec Roux et Monte-au-Ciel lorsqu'ils étaient de son quart, pendant la nuit. Ces deux hommes avaient plusieurs fois suivi leur capitaine à son habitation de Saint-Pierre, ils connaissaient Mary et ne tarissaient pas de formules d'admis ration pour l'orpheline. Le Portugais, qui, dans

l'inspection qu'il avait passée des papiers du mort, n'avait pas trouvé ceux sur lesquels il avait espéré mettre la main, avait deviné une partie de ce qui s'était passé entre Werner et M. de Nocé, et avait pressenti que ce dernier était un ennemi. Seulement il s'efforçait de cacher ses sentiments avec soin sous des dehors de politesse ; il faisait même à son lieutenant des avances auxquelles celui-ci ne répondait que le moins possible.

Ce moment de la traversée fut le plus pénible pour Albert. N'ayant plus de compagnon de causerie, presque toujours seul, car il n'osait se rapprocher du maître d'équipage aussi souvent qu'il l'eût voulu, et, somme toute, malgré ses bonnes qualités, Roux ne pouvait satisfaire que médiocrement à son besoin d'épanchement, le gentilhomme se transportait par la pensée à Paris où était sa mère, à Ville-d'Avray pour prononcer avec un soupir le nom de Berthe, et il se surprenait par moments à regretter le parti énergique qu'il avait pris. Il jetait alors des regards vers le passé, évoquait tous ses souvenirs, ne pouvant toujours s'empêcher de verser des larmes sur tout ce qu'il avait laissé derrière lui.

Il faut avoir fait de longues traversées pour comprendre quel serrement de cœur donnent parfois à l'homme le plus énergique, cette solitude, cette monotonie, cette incertitude de la vie de bord. Ces mêmes visages que l'on a toujours sous les yeux, ces mêmes voix qui vous frappent constamment l'oreille, malgré vous, vous deviennent antipathiques, odieux même.

Albert heureusement n'était pas toujours dans ces mauvaises dispositions. Parfois au contraire il retrouvait force et courage, et, se rappelant avec orgueil la victoire qu'il avait remportée sur lui-même, fier d'être devenu utile, il contemplait alors d'un œil presque joyeux le sillage que le *Sans-Souci* laissait derrière lui.

Ce fut dans ces différentes situations d'esprit qu'il vit son bâtiment quitter Tristan d'Acunha au sud et franchir en moins de vingt-quatre jours les 1500 lieues qui séparent Rio-Janeiro du cap de Bonne-Espérance.

Nous demandons bien pardon à Barthélemy Diaz de ne pas dire le cap des Tempêtes, ainsi qu'il le nomma, mais nous ne croyons pas ce cap plus dangereux que beaucoup d'autres pointes de terre. Nous l'avons, pour notre propre compte, doublé vingt fois peut-être, et pas une nous n'avons eu à y essayer un coup de vent plus terrible que dans tout autre parage.

Les hauts monts qui forment cette extrémité sud de l'Afrique offrent, il est vrai, un obstacle, une barrière aux ouragans et aux grands courants atmosphériques qui, se réunissant alors, s'amoncelant et ne les franchissant

qu'après une certaine lutte, reprennent ensuite leur course avec plus de force et d'impétuosité ; mais ce phénomène ne se produit-il pas à tous les caps et même au-dessus des plaines dominées par des montagnes ?

Ce cap est donc nommé à plus juste titre, selon nous, cap de Bonne-Espérance que cap des Tempêtes.

Le *Sans-Souci* était sur la mer dure et clapoteuse du banc des Aiguilles et par le travers de la table du Lion, montagne d'une grande hauteur qui, vue à une certaine distance en mer, présente assez bien la figure d'un lion géant accroupi à l'extrémité de l'Afrique comme pour veiller sur elle, lorsqu'il fut pris par la mousson² du sud-ouest dont les grandes brises le poussèrent rapidement jusqu'à Bourbon.

Douze jours plus tard, pendant la nuit, la lune en se levant, esquissa droit à l'avant du trois-mâts, la silhouette du piton de Fournaise, volcan de l'île. Bolino dut faire diminuer de toile pour n'atterrir qu'au jour.

Les premiers rayons du soleil trouvèrent le *Sans-Souci* à l'ancre sur la rade de Saint-Denis, près du cap Bernard, sous le pavillon français, sous l'autorité française, mais à quatre mille lieues de la France.

Il y avait quatre-vingt-douze jours que M. de Nocé avait quitté le Havre ; ce fut avec une sensation inexprimable qu'il mit pied dans l'embarcation qui devait le conduire à terre.

Si on savait avec quelle puissance la terre attire le marin, quels désirs singuliers, bizarres, s'emparent de lui à la vue de l'île la plus aride, la plus déserte, et quelle soif il a de toutes choses après plusieurs mois de mer !

Ce n'était pas cependant sans une certaine appréhension qu'Albert avait vu arriver ce moment si désiré : il craignait quelque scène avec Bolino. Mais le Portugais était trop rusé pour ne pas être gracieux jusqu'au dernier moment. Il trouva tout naturel que le jeune homme désirât débarquer immédiatement, et il le força de prendre la meilleure place dans le canot. M. de Nocé n'emportait à terre que celle de ses malles qui renfermait les papiers dont il ne voulait pas se séparer un instant ; Bolino emmenait son domestique, un Portugais, nommé Diego, dont Roux avait recommandé à son ami de se défier tout aussi bien que du maître.

Au commandement de Bolino, Monte-au-Ciel, qui était le patron du canot, largua la filière qui le retenait le long du bord. L'embarcation, sous l'impulsion de ses six rameurs, se dirigea rapidement vers le débarcadère.

CHAPITRE VII — ALBERT COMMENCE A ÊTRE PERSUADÉ QU'IL DOIT SÉRIEUSEMENT SE DÉFIER DE BOLINO.

Les descriptions géographiques ou géologiques, les études sérieuses de l'histoire et des religions ne sont certainement guère du cadre que nous nous sommes tracé avant d'écrire les pérégrinations d'Albert de Noce ; mais nous voulons cependant, par exception, communiquer à nos lecteurs les notes que nous avons prises sur Bourbon, où vont se passer quelques-unes des scènes de notre roman, et les observations que nous avons faites durant notre séjour dans la colonie.

Cette île, aujourd'hui notre seule possession importante dans ces vastes mers où nous eûmes de si riches comptoirs, mérite bien que nous nous y arrêtions quelques instants.

Vous savez comme nous qu'elle fut découverte, en 1545, par Mascarenhas, navigateur portugais, et que les Français, la trouvant déserte, s'en emparèrent vers le milieu du XVII^e siècle et lui donnèrent le nom de Bourbon, qu'elle devait perdre sous la première République pour se nommer île de la Réunion. Sous l'Empire, elle prit le nom du dieu de l'époque : elle s'appela île Bonaparte. Les Anglais la débaptisèrent en 1810. En rentrant en notre possession en 1815, elle reprit son nom de : Bourbon que, tout naturellement, elle échangea de nouveau, en 1848, contre son ancienne dénomination d'île de la Réunion. Espérons qu'elle gardera celle-là une fois pour toutes, sous quelque régime que ce soit, et qu'elle cessera enfin de se conduire à la façon des hommes d'État.

L'île est divisée en deux parties : celle du Vent à l'est, celle Sous le Vent à l'ouest. Le chef-lieu est Saint-Denis et les villes les plus importantes sont Saint-Pierre, Saint-Paul, Sainte-Suzanne et Saint-Benoît, toutes situées sur la côte. Nous ne savons trop si la colonie est d'un grand rapport pour la France : des plaines entières, très-fertiles, sont encore aujourd'hui sans culture, et Bourbon est obligée de tirer une partie de ses aliments de l'Inde, de Madagascar et de la côte est de l'Afrique. Cependant l'exportation, pendant certaines années, s'est élevée à plus de 7, 000, 000 de kilogrammes

de sucre et à près de 2, 000, 000 de kilogrammes de café. La culture du manioc, des dattes, du cacao, de la muscade et du tabac a donné d'importants résultats, et presque tous les fruits de l'Europe y viennent avec abondance.

Bourbon est formée de deux montagnes volcaniques désignées sous les noms de Gros-Mornes et de picon des Fournaises. La première occupe la partie septentrionale ; elle est la plus vaste, la plus élevée, et on retrouve partout sur ses flancs déchirés les traces des feux souterrains qui l'agitèrent autrefois. Le picon de Fournaise, qui occupe la partie méridionale, est, ainsi que l'indique son nom, un volcan en activité. La lave, en descendant de ses cratères à la mer, a formé dans le sud-est un grand espace de terrain dépourvu de végétation, qu'on nomme *grand pays brûlé*. L'aspect intérieur de l'île présente l'image du chaos et de la désolation. On y rencontre parfois des prismes basaltiques disposés en colonnes régulières ; mais le plus souvent l'œil ne découvre que des gorges déchirées et profondes, des escarpements d'une hauteur prodigieuse, des précipices, des roches et des monticules jetés dans les vallons et dans le lit des torrents dont ils gênent les cours, des couches variées de lave, des cavernes, des fissures profondes, enfin tous les accidents d'un sol longtemps tourmenté par de violentes révolutions. Le picon des Neiges, point culminant de l'île, atteint une hauteur de 3, 313 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les autres sommités remarquables dépendent de la même base, et sont le Grand et le Petit Benard et le Morne du Salaze.

A partir du rivage, le terrain va toujours en s'élevant vers le centre ; la pente est d'autant plus brusque que la montagne s'approche davantage de la mer. Vers la partie septentrionale, la pente est plus égale et l'aspect plus riant, tandis qu'au contraire l'île est, dans le sud, sèche et avec des sources peu abondantes.

Les terrains propres à l'agriculture ne comprennent guère qu'une lisière d'une lieue et demie de largeur parallèle à la côte, qui forme autour de Bourbon une ravissante ceinture aux mille couleurs, s'élevant à quatre ou cinq cents toises au-dessus du niveau de la mer et couronnée d'une façon très-pittoresque par les sommets de l'intérieur, garnis souvent de forêts impénétrables.

Le climat de cette colonie est peut-être le plus sain de l'univers. Comme dans toutes les contrées équatoriales, l'année s'y divise en deux saisons : la sèche et la pluvieuse ; mais la température y varie en quelque sorte suivant

l'élévation des lieux. D'après la loi du décroissement des températures proportionnellement à la hauteur du sol on gagne à peu près un degré pour 200 mètres. Dès lors, quand le thermomètre de Réaumur marque 24 degrés à Saint-Denis, il ne faut en compter que 16 à 17 sur la ligne des calumets et des derniers palmistes. En continuant de gravir jusqu'aux sommets les plus élevés, on y trouverait, à midi du jour le plus chaud, une température qui ne dépasserait pas de 8 à 9 degrés.

Les rivières de Bourbon ne sont que des ruisseaux coulant au fond de ravins ou de gorges escarpées, souvent d'une profondeur effrayante ; mais dans la saison des pluies, ces ruisseaux deviennent des torrents impétueux qui, des cimes élevées de l'intérieur, se précipitent vers la mer, en détruisant tout sur leur passage et en rendant souvent les communications impossibles.

La Rivière sèche, à l'est, qui prend sa source au pied du piton des Neiges et qui traverse la plaine des Palmistes, partie de l'île fréquentée seulement par les chasseurs mulâtres et les nègres marrons, est celle dont le cours est le plus violent. Elle présente les accidents les plus variés et les plus pittoresques, ici tombant de plus de cent pieds d'élévation, là roulant doucement dans les grandes herbes, plus loin s'élançant de nouveau et bondissant entre les rochers qui la renvoient en poussière de diamant.

A l'époque de l'arrivée d'Albert, Bourbon frémissait des vains efforts des abolitionnistes ; certains planteurs pour lesquels les mots colonie et esclavage sont inséparables ne parlaient de rien moins, dans leur désespoir, que de vendre leurs propriétés et de se retirer en Europe ou dans les colonies portugaises. D'autres au contraire, mais c'était le plus petit nombre, étaient pleins de confiance dans l'avenir, et traitaient d'utopies tous les projets d'émancipation.

Les mesures prises en 1831 pour l'abolition de la traite avaient augmenté le prix des esclaves, qu'on était obligé de remplacer souvent, tant la difficulté de s'en procurer était grande, par des Indiens engagés sur les côtes de Coromandel et de Malabar. Ces émigrants arrivaient dans nos colonies trompés et lésés dans leurs intérêts, découragés et sans les premières notions de notre agriculture, de notre langage et de nos mœurs. Aussi ne remplaçaient-ils pas avantageusement les esclaves, que les maîtres pouvaient forcer au travail, qu'il était pour eux de bonne administration d'instruire puisqu'ils étaient leur propriété.

Les nègres de la côte d'Afrique et de Madagascar sont bien bâtis, robustes et propres à supporter de grandes fatigues ; les coulis³ du Bengale,

au contraire, sont d'une nature molle, indolente, paresseuse, qui peut permettre de les appeler les Italiens de l'Orient.

La colonie se trouvait donc dans une situation intéressante et critique. Un recensement annuel avait été ordonné dans le but de rendre, sinon impossible, au moins bien difficile l'introduction d'esclaves de traite, mais les propriétaires cherchaient cependant à s'en procurer à tout prix. Le bruit courait que quelques narres, malgré l'active surveillance des bâtiments de guerre, se hasardaient parfois à débarquer, dans le sud de l'île, des esclaves qu'ils allaient acheter à la côte d'Afrique, depuis que les traités avec les chefs de Madagascar interdisaient la traite dans tous le pays des Ho vas et des Madécasses. A propos des conventions faites entre le gouvernement anglais et les chefs de cette grande île, l'acte de ce genre qui nous est tombé sous les yeux est trop curieux pour que nous ne vous le communiquions pas. Il était conçu en ces termes :

« Radama, roi, représenté par Ratvalika et Rampoolé-Ramanoun, chefs, en présence du capitaine Stauffell et T. R. Pye, officiers anglais représentant leur nation, s'engage à ne pas livrer d'esclaves aux bâtiments négriers, moyennant l'indemnité annuelle de : 1, 000 dollars en or, 1, 000 en argent, 100 barils de poudre de 100 livres, 100 mousquets, 10, 000 pierres-à fusil, 400 gilets, 400 chemises, 400 pantalons, 400 paires de souliers, 400 shakos, 400 montures de fusil, 12 sabres de service avec ceinturons, 400 pièces de toile blanche, 200 de toile bleue, enfin un habit d'uniforme complet pour le roi Radama, avec *chapeau et bottes*, et 2 chevaux. »

Sa Majesté Radama tenait, sans aucun doute, aux bottes et au chapeau d'une façon toute spéciale, car ces deux articles étaient notés, désignés avec le plus grand soin, et écrits en gros caractères, comme la condition *sine qua non* de la convention.

Il va sans dire que si les Anglais, en ne livrant à Son Altesse nègre que des fusils vieux et en mauvais état, des chapeaux et des bottes de seconde qualité, n'observaient pas bien exactement le traité, Radama et ses représentants ne laissèrent guère échapper l'occasion de lui être infidèles, en livrant quelques esclaves à de hardis négriers.

Les difficultés qu'avaient les colons à remplacer leurs esclaves furent la cause de meilleurs traitements pour ces malheureux, que leurs maîtres épargnaient afin qu'ils pussent travailler plus longtemps ; mais aussi elle donna naissance à une immoralité incroyable. Ne pouvant acheter facilement des noirs, le propriétaire imagina d'accorder une prime à la

femme enceinte. La négresse vit alors dans sa prostitution un double profit : le repos de deux mois auquel a droit, d'après le Code noir toute femme en couches avant et après la délivrance, et la prime de quinze à vingt francs que donnait le maître.

Nous nous servons du mot *prostitution* pour désigner la conduite de la femme noire, parce que, sur une population de soixante-dix mille esclaves à Bourbon, pas un mariage n'avait été contracté depuis plusieurs années.

Ce qui se passait dans nos colonies à cette époque n'est-il pas le fait le plus anormal et le plus étrangement en contradiction avec nos institutions ? La France donnait le signal de la liberté ; au delà des mers, elle volait au secours des peuples opprimés ; elle couvrait ses campagnes de sang, dès que les mots *patrie* et *despotisme* étaient prononcés, et presque la dernière des nations elle conservait ses esclaves et reculait, autant qu'elle le pouvait, le moment de l'émancipation.

Comment expliquer cette inconséquence, à moins d'avouer que la générosité de notre beau pays était un peu vulgaire, qu'il fallait à cette générosité, pour l'éveiller et l'émouvoir, des plaintes et des cris, mais que les infortunes muettes et placées trop loin d'elle, ne l'inquiétant pas, elle les abandonnait trop facilement alors à leurs douleurs.

Du reste, l'esclave à Bourbon n'était pas trop maltraité ; à part le fouet, les peines disciplinaires étaient rarement employées. Il avait, un peu aléatoirement, il est vrai, le droit de pécule ; sa case et le petit champ qui l'entoure devenaient sa propriété, et il pouvait acheter sa journée à son maître, qui la lui vendait, à la vérité, fort cher, s'il savait que son esclave dût l'employer d'une façon lucrative.

Ainsi le noir qui, comme boulanger, charpentier ou maçon, gagnait deux, trois et quatre francs par jour, s'achetait un, deux ou trois francs. Il résultait de cet arrangement quelques économies pour l'esclave, qui pouvait entrevoir dans l'avenir le jour de la liberté, et un bénéfice considérable pour le maître.

Ce traité, passé entre le propriétaire et le noir, n'avait rien de honteux, mais il donna naissance à une source fort impure de revenus importants dont la classification est assez difficile.

Nous avons connu à Saint-Denis une dame X..., appartenant au meilleur monde, qui n'a jamais eu d'autre fortune que des esclaves qui achetaient ainsi leurs journées. Parmi ces noirs étaient une douzaine de mulâtresses fort belles, qui, libres de leurs soirées par une convention du même genre,

se promenaient une partie de la nuit dans les rues de la ville, couvertes de bijoux, de dentelles, de cachemires, les pieds nus en signe de servitude. C'était fort original de suivre de l'œil une de ces créatures et de voir tout à coup sortir de dessous une riche étoffe de l'Inde, un pied noir qu'elle s'efforçait de cacher sous sa robe traînante.

La grande coquetterie de ces négresses ou mulâtresses *as* Bourbon était de suivre les modes françaises et surtout de vouloir paraître blanches, mais d'un blanc de toit, et rien n'était plus curieux que la façon ingénieuse avec laquelle elles couvraient leurs visages noirs des fards les plus pâles et les plus roses.

La propriétaire de ces femmes ne comprenait pas l'impression que faisait sur un étranger la vue de sa singulière spéculation.

Elle avait des mulâtresses qui, ainsi que ses autres esclaves, lui achetaient leurs journées ; peu lui importait de savoir comment ces malheureuses payaient l'intendant. Beaucoup d'autres créoles à Saint-Denis n'agissaient pas autrement qu'elle ! Aussi la réputation de madame X... était parfaite. N'était-elle pas bonne mère de famille, femme charmante et d'un ton exquis, charitable et pieuse, tout en ne se faisant pas moins de vingt-cinq mille livres de rente de la prostitution de ses négresses !

Nous croyons, devoir placer ici, à propos de l'esclavage, une observation que nous avons faite, ainsi que bien des voyageurs, en retournant dans les colonies après l'émancipation.

C'est que la liberté est parfois pour le noir ce qu'est une arme à feu pour un enfant. L'esclave affranchi *der* vient souvent malheureux. Naturellement indolent et paresseux, il ne travaille plus alors qu'à ses heures ; il n'a plus pour l'encourager ce mobile puissant : le désir de la liberté, qui lui faisait employer tous ses instants libres à un travail dont le salaire lui appartenait, et qu'il pouvait employer plus tard à son rachat. Esclave, il était nourri, logé, vêtu, soigné ; libre, il n'est qu'un domestique payé fort peu, mis à la porte pour la moindre faute, et réduit à mourir de faim ou à voler. Ceux-là mêmes qu'on nomme à Bourbon les petits blancs, et qui, sont comme une caste intermédiaire, ne veulent pas recevoir le noir devenu libre, ni frayer avec lui, et le pauvre nègre se prend souvent à regretter l'esclavage et ses coups de fouet.

L'esclavage lui donnait du pain, une famille, et la liberté ne lui donne guère que le droit de dire à un blanc, dans un de ces moments si curieux d'orgueil nègre, et en se piquant le bras pour en faire sortir le sang : *moi*

blanc, moi libre, moi sang rouge comme vous, et cela avec un accent de fierté comique impossible à rendre. — L'ex-esclave est toujours pour son ancien maître une bête de somme, une espèce de marchandise prohibée, et l'incompatibilité des deux races est trop complète pour que le rapprochement puisse être subit ou même prochain.

A Rome, il en était tout autrement. Le maître disait à l'esclave, devant un magistrat ou même devant quelques amis : « Je veux que cet homme soit libre ! » Il lui donnait un petit soufflet, comme dernière marque d'autorité, et toute trace de servitude était effacée.

Avoir été esclave, ou être le fils d'un esclave n'était pas une honte chez les Romains. Le bonnet et les cheveux coupés au temple de Féronie faisaient seuls reconnaître, dans certaines cérémonies publiques, l'affranchi. Toutes les carrières étaient ouvertes à ses fils ; il pouvait aspirer lui-même à toutes les dignités. Le poète comique Térence, qui amusa les Romains pendant la troisième guerre punique, était l'ancien esclave du sénateur Lucanus, qui lui donna la liberté ; Horace était Mis d'un affranchi ; l'empereur Macrin avait été esclave, ainsi que Phèdre le fabuliste.

Il n'en est pas de même encore aujourd'hui, bien que les idées libérales rayonnent de la mère patrie, et il y a tout lieu de craindre que dans nos colonies, bien longtemps encore, la trace des chaînes de l'esclavage ne soit pour la race noire une marque indélébile, sinon d'infamie, au moins d'impureté.

Biais voilà une longue digression dont nous demandons bien pardon au lecteur que cela intéressait peut-être fort peu ; revenons à Albert, qui jetait un coup d'œil impatient sur la terre dont il n'approchait pas assez vite à son gré.

Nous sommes obligé, pour rendre plus claire la scène qui suit, de dire comment on débarquait alors, comment on débarque encore aujourd'hui à Bourbon.

La façon dont on met le pied à terre est du reste assez originale pour mériter une description. Comme cela tient à la nature de la rade, nous allons d'abord en dire quelques mots.

Cette rade de Saint-Denis est, comme toutes les autres rades de Bourbon, une rade foraine, c'est-à-dire exposée à tous les vents qui y sont si violents, ainsi que les ras de marée, que la construction d'une jetée y présente des difficultés insurmontables. Des travaux ont été commencés à différentes reprises à Saint-Denis et à Saint-Paul, la baie la moins mauvaise de l'île,

mais sans heureux résultats. Tout projet de digue ou de port a été longtemps abandonné.

Aussi les côtes sont-elles des plus dangereuses, surtout dans le nord-ouest, et bien peu de saisons se passent sans qu'on ait à déplorer quelque catastrophe.

Lorsqu'un coup de vent doit avoir lieu, ce que les changements de l'atmosphère et l'aspect du ciel indiquent toujours, les bâtiments à l'ancre doivent appareiller pour prendre le large. Un coup de canon, tiré d'un des forts de Saint-Denis, donne le signal, et ce que l'on nomme le déradage commence par les navires en tête de rade.

Ces ouragans arrivent avec une telle rapidité que souvent les bâtiments sont obligés de démailler leurs chaînes pour se séparer de leurs ancres, qu'ils n'ont pas le temps de lever. Les commandants des forts ont ordre de faire tirer à boulets sur les navires, qui, par incapacité ou mauvaise volonté de leurs capitaines, n'exécutent pas à leur tour la manœuvre indiquée. Cette sévérité est nécessaire, car, la sortie de la rade ne pouvant avoir lieu que dans un sens, un seul navire qui reste stationnaire compromet tous les autres mouillés en arrière de lui, en fermant la seule voie de salut qui leur soit ouverte.

Pour remplacer à Saint-Denis le port et les quais absents avec leurs escaliers si commodes, il a été construit un pont dont une des extrémités repose sur la terre, et dont l'autre, soutenue par des pilotis, s'avance en mer de vingt-cinq ou trente pieds. Seulement, pour que la plate-forme de ce débarcadère soit autant que possible à l'abri des lames, elle est à quatre ou cinq mètres au-dessus de l'eau.

Lorsque la mer est calme, un escalier s'assujettit à un des côtés du pont, et rien n'est aussi facile que de débarquer ; mais lorsque la vague est un peu forte, c'est une tout autre chose, et l'opération ne s'exécute pas sans quelque danger. Dans ce dernier cas, le pont n'a plus d'escalier mais des échelles de corde qu'il faut saisir adroitement et solidement, en profitant d'un instant favorable, car votre embarcation vous laisse bientôt, par l'effet de la houle, entre le ciel et l'eau ; le ciel bien loin de vous, mais l'eau beaucoup trop votre voisine et prête, si vous ne grimpez pas rapidement sur la plate-forme, à vous prodiguer ses caresses, à la grande satisfaction des négrillons, qui, nus comme des vers et les poings sur la hanche, vous rient au nez de bon cœur en vous montrant leurs dents d'ivoire.

Quant aux femmes, aux enfants et aux vieillards, on les hisse absolument comme des colis, à l'aide d'une grue, avec cette différence cependant qu'au croc de la grue est suspendu un fauteuil dans lequel, au préalable, on les a attachés solidement.

M. de Nocé, tout en examinant avec attention ce singulier mode de débarquement, faisait ses dispositions pour en profiter le plus adroitement possible. Cinq ou six brasses seulement séparaient encore l'embarcation du pont, lorsqu'il entendit Bolino, qui depuis quelques instants parlait en portugais avec Diego d'une façon fort animée, lui dire brusquement en français :

« Prends la valise de monsieur et grimpe là-haut. »

Le matelot avait déjà mis la main sur la malle pour exécuter l'ordre de son capitaine, lorsque Albert fut soudain pris d'un pressentiment.

— Non pas, non pas ! dit-il vivement, en remerciant Diego, cela ne pèse rien, je m'en charge moi-même.

Et prenant sa malle d'une main, au moment où le canot accosta, il saisit de l'autre un des barreaux de l'échelle de corde qu'il gravit avec l'agilité d'un gabier.

Mais si vile qu'il quittât l'embarcation, il surprit néanmoins le geste de désappointement de Bolino. À partir de ce moment, celui-ci ne douta plus qu'Albert n'eût en sa possession les papiers de Werner. Il lui avait toujours semblé impossible que le vieillard, avant de mourir, n'eût pas écrit à sa fille ; il était maintenant convaincu que M. de Noce avait cette lettre. Or, il n'ignorait pas la répugnance que Werner avait toujours eue pour son mariage avec Mary, et il n'était que trop certain des derniers conseils que le père donnait à son enfant. Il fallait donc à tout prix qu'il se procurât cet écrit avant qu'il fût parvenu à son adresse.

C'est dans cette disposition d'esprit que le Portugais, tout en s'efforçant de ne rien laisser percer de ses projets sur sa physionomie, accompagna son ex-lieutenant à l'hôtel Joinville, sur la place du Gouvernement, où il avait, lui aussi, l'habitude de descendre.

Bolino fut si empressé à lui donner des renseignements pendant le chemin du Barrachois à l'hôtel, qu'Albert se demanda plusieurs fois s'il ne s'exagérait pas d'une façon ridicule ses mauvaises intentions à son égard. Somme toute, jusque-là il n'avait pas eu positivement à se plaindre de lui, il pouvait se faire qu'il se trompât. Aussi ce fut presque amicalement qu'il s'en sépara pour prendre possession de son appartement.

M. de Nocé était seul depuis à peine quelques instants, et il songeait à s'enquérir du moyen de se rendre le plus promptement possible à Saint-Pierre, où il avait un si pénible devoir à remplir, lorsqu'on frappa à sa porte.

C'était Monte-au-Ciel, qui se glissa dans l'appartement en regardant derrière lui comme s'il eût craint d'être vu.

— Tiens, c'est toi, mon garçon, dit Albert tout étonné de cette visite à laquelle il s'attendait si peu.

— Oui, c'est moi, lieutenant, répondit le matelot à voix basse, je vous demande bien excuse de venir vous déranger, mais j'ai quelque chose à vous dire.

— Et quoi donc ? D'abord je ne suis plus ton lieutenant

— C'est égal, j'aime mieux vous appeler comme ça.

M. de Nocé fit signe qu'après tout cela lui était égal.

— Écoutez, continua Monte-au-Ciel, je n'y vais pas, moi, par quatre chemins. Eh bien ! voyez-vous, Bolino est une canaille. Je ne sais pas ce qu'il a contre vous, mais il veut vous jouer quelque tour de sa façon, je le crois bien.

— A moi ! Tu en es certain ?

— C'est-à-dire, voilà ce que c'est. J'étais là-bas dans le jardin, derrière les mimosas, attendant quelqu'un. Ah bah ! Je peux bien vous dire qui. J'attendais Nina, une jolie fille de l'hôtel à laquelle je rapporte toujours quelque chose de mes voyages, lorsque j'aperçus Bolino qui se dirigeait de mon côté avec Diego, son domestique, un propre à rien, un failli chien que nous ne pouvons pas sentir à bord et qui, lui aussi, court après Nina. Je me suis caché alors, et je les ai entendus baragouiner au moins une demi-heure dans leur parler du diable. A chaque instant le capitaine prononçait les mots : Saint-Pierre, Mary, Werner, et puis votre nom, et cela avec des regards de fureur, lorsque ses yeux se tournaient du côté de l'hôtel. Dame ! tout cela m'a semblé louche, et comme nous savons, Roux et moi, que notre brave capitaine vous aimait bien et que ce nègre de Bolino est amoureux de sa fille, j'ai voulu vous prévenir. Sans attendre Nina, j'ai louvoyé dans les massifs et je me suis glissé jusqu'ici sans être vu.

— C'est bien, Monte-au-Ciel, répondit Albert en tendant la main au matelot qui la lui prit respectueusement, tu viens de me rendre un grand service ; je me doutais bien de quelque chose, maintenant j'en suis sûr. Je vais agir en conséquence. Dis-moi, toi qui connais l'île, quel est le chemin le plus court pour se rendre à Saint-Pierre, à l'habitation du Mât ?

— A l'habitation du Mât ! chez mademoiselle Mary ?

— Oui, chez la pauvre fille de Werner.

— Il n'y en a qu'un. Il faut suivre le bord de la mer en passant par Sainte-Marie, Saint-Benoît, Saint-Joseph et le Grand-Brûlé ; c'est l'affaire de trois ou quatre heures à cheval.

— Diable ! et un cheval ?

— Oh ! je vous en trouverai un, rue de la Gendarmerie, chez Petit-Minet, un petit blanc qui loue des bêtes moins bêtes que lui. Mais j'y pense, oui, c'est ça ! Si vous voulez, moi, je vous conduirai à Saint-Pierre par la montagne. Je connais un chemin qui est un peu rude, mais plus court de deux lieues. Nous rencontrerons peut-être bien quelques nègres marrons ; ça vaudra encore mieux que de courir le long de la mer et de passer devant l'habitation de Bolino qui n'est qu'à deux lieues d'ici. On ne sait pas ce qui peut arriver. Ça vous va-t-il ?

— Parfaitement, répondit Albert après un instant de réflexion, seulement j'ai à faire d'abord une visite importante. Où te trouverai-je dans une heure ?

— Je vais dire à Nina de vous faire la conduite jusqu'à l'endroit où je vous attendrai avec des mulets, car les chevaux ne pourraient pas nous servir dans la montagne. Vous suivrez tout tranquillement Nina comme si vous alliez vous promener. Dans le cas où Bolino vous ferait espionner, il ne se doutera de rien, car il ne pourra pas supposer que, ne connaissant pas le pays, vous vouliez vous rendre à Saint-Pierre par le milieu de l'île.

— Alors tu vas m'envoyer Nina ?

— Non pas ; elle vous attendra à la porte des bains, derrière l'hôtel. Vous la reconnaîtrez bien, elle vous fera signe ; elle a un grand madras rouge et blanc sur la tête.

— Et si Bolino se doute un jour que tu m'as servi ?

— Lui ! je m'en moque comme d'une sardine. Et puis, voyez-vous, j'en ai assez du *Sans-Souci*, Maintenant que Werner n'y est plus, je ne tiens pas à laisser mon sac à bord.

— Comment, tu en as assez ?

— Oui, oui, je vous dirai peut-être pourquoi plus tard. Mais faites vos affaires. Dans une heure je serai au grand cocotier. Nina connaît bien l'endroit, allez ; elle ira la nuit, les yeux fermés.

Il est probable que la belle dont il était question avait, en effet, souvent fait cette route, non pas les yeux fermés, mais la nuit avec Monte-au-Ciel.

Après le départ du matelot, Albert tira [de sa valise les papiers qui étaient relatifs à sa propre affaire, ainsi que ceux que lui avait remis Werner, et il sortit de l'hôtel, ostensiblement, par la grande porte, pour se rendre chez maître Darimond, le notaire qui depuis qu'il était en possession de son étude, c'est-à-dire depuis plus de quarante ans, était chargé du procès entre les héritiers d'Albret et les héritiers Bolino.

L'honorable tabellion demeurait rue de l'Intendance, à deux pas de l'hôtel, dans une délicieuse habitation où régnait tout le confort de la vie créole. Lorsqu'on lui annonça M. de Nocé, il s'avança à sa rencontre avec empressement, et, l'entraînant sous une fraîche et charmante varende qui s'étendait le long du jardin, il se mit en mesure, les premières formules de politesse échangées, de le mettre au courant de ses dernières démarches.

— Monsieur, lui dit-il, madame la comtesse m'avait annoncé votre arrivée. J'ai fait immédiatement demander à mon collègue du Cap certaines pièces sans lesquelles nous ne pouvons rien terminer. Je devrais les avoir reçues ; il faut qu'il se soit encore élevé quelques nouvelles difficultés là-bas.

— En tout cas, monsieur, interrompit le comte qui ne voulait pas rester longtemps chez le notaire, je vous apporte de quoi lever toutes les difficultés pendantes ici.

— Le sous-seing privé de l'intendant de monsieur le comte d'Albret ?

— Lui-même ! le voici. Mettez-le soigneusement en place ; j'aurai l'honneur de vous revoir demain pour m'entendre plus longuement avec vous. Aujourd'hui, j'arrive à peine et je ne suis qu'à demi disposé à parler chiffres et procédure. »

Le brave notaire examinait le sous-seing privé sans rien cacher de sa joie. Il allait avoir l'honneur de mener à bonne fin cet interminable procès qui, depuis un siècle et plus, amusait les badauds de la colonie.

— Parbleu ! monsieur le comte, répondit-il gaiement à Albert, c'est moi qui vous fais toutes mes excuses ! Voyez-vous, et il frappait de la main sur la signature de Bolino, maintenant vos adversaires sont perclus. Lorsque nous aurons reçu les pièces que j'attends du Cap, nous les attaquerons de nouveau, mais permettez-moi de vous donner un conseil : tâchez que le motif qui vous amène dans la colonie ne soit connu de personne. Cela est facile, votre nom ne pouvant rien apprendre aux intéressés, puisque jusqu'ici tous les actes ont été faits au nom de madame la comtesse votre

mère. Nos ennemis pourraient dresser leurs batteries ; il faut que notre attaque tombe sur eux comme la foudre.

Et maître Darimond, vert et pétillant vieillard de soixante-cinq ans, relevait et descendait ses lunettes, écartait et croisait ses petites jambes, ouvrait et refermait sa tabatière. Or, tous ces mouvements physiques étaient chez lui les signes indubitables d'une vive satisfaction morale.

— Je suis d'autant plus de votre avis, monsieur, qu'un hasard étrange m'a fait venir jusqu'ici sur le même bâtiment que l'un de ceux contre lesquels nous allons plaider.

— Ah bah

— Oui, un capitaine Bolino commande le *Sans-Souci* sur lequel j'ai fait la traversée.

— Comment, le *Sans-Souci*, mais c'est Werner qui le commandait.

— Il est mort en mer, il y a deux mois.

— Ah ! le pauvre diable ! C'était un charmant homme, tort estimé de tous. Nous étions liés. Il laisse, vous le savez, une charmante fille.

— Oui, mademoiselle Mary.

— La pauvre enfant ! Quel coup pour elle ! Elle n'a pas un parent pour la protéger. Affreux événement en vérité ! Heureusement qu'elle doit être fort riche. Elle trouvera facilement un mari. Il faudra que je m'occupe de cela, moi. Mais j'oubliais votre Bolino ; vous êtes certain qu'il ne se doute de rien ?

— Je ne le pense pas. Nous ne sommes pas très-bons amis, mais cela a une tout autre cause. Le capitaine Werner m'a chargé de ses dernières volontés pour son enfant, en me recommandant surtout de n'en rien dire à son second. Il est probable que celui-ci s'en doute, car je sais qu'il est disposé à tout faire pour m'empêcher d'arriver à Saint-Pierre avant lui.

— Diable ! c'est un Portugais, ce Bolino ; attention, monsieur le comte !

— Oh ! mes précautions sont prises. Maintenant que vous savez pourquoi je ne puis vous tenir compagnie plus longtemps, je vous demande la permission de prendre immédiatement congé de vous.

— Vous savez, monsieur le comte, dit le notaire en se levant pour accompagner son visiteur, que, dès aujourd'hui, ma maison est la vôtre. J'espère bien que vous me ferez l'honneur d'y accepter un appartement et d'être mon hôte pendant tout votre séjour à Bourbon. Indépendamment du plaisir que j'aurai de vous avoir sous mon toit, cette cohabitation nous sera plus commode aussi pour nos relations d'affaires. »

Albert voulut s'excuser.

— Oh ! vous ne pouvez me refuser, continua le créole, ou vous me ferez croire que le ménage d'un vieillard vous effraye, vous, jeune homme ! Vous habitez un pavillon parfaitement isolé où vous serez absolument chez vous.

— Eh bien, soit, répondit M. de Nocé ; je vous suis on ne peut plus reconnaissant de votre offre, que j'accepte, mais je vous demande quelques jours de liberté. Je deviendrai ensuite complètement le vôtre.

Le notaire s'inclina en signe d'assentiment et Albert reprit le chemin de l'hôtel.

Sur le pas de la porte, il coudoya Bolino qui parut enchanté de le revoir, et qui, de son visage le moins désagréable, lui fit un salut qu'il s'efforça de rendre amical. M. de Nocé y répondit, mais sans s'arrêter et rentra chez lui.

Sans perdre un instant alors, il changea de costume, car il se doutait bien que, quoiqu'il fût midi, au milieu des montagnes, ses habits de toile ne le garantiraient pas suffisamment de l'humidité et du froid ; il glissa ensuite dans ses poches une paire de pistolets, et sortit par la porte de derrière, après s'être assuré que Bolino ne le guettait pas.

L'hôtel Joinville, dont la façade donnait sur la place du Gouvernement, était suivi d'un établissement de bains qui en faisait partie, et qui avait aussi une entrée sur une rue voisine, afin que les habitants de la ville aussi bien que les voyageurs pussent s'y rendre. C'est à la porte de cette rue qu'Albert aperçut, fièrement campée sur ses hanches, ses cheveux à demi cachés par un madras rouge et blanc, une mulâtresse qui, en le voyant, lui fit un signe de reconnaissance et prit les devants.

M. de Nocé, quoiqu'il ne l'eût jamais vue, reconnut aisément Nina. Ainsi que le lui avait recommandé Monte-au-Ciel, il se mit à la suivre, à une vingtaine de pas en arrière, comme s'il allait tout tranquillement faire une promenade aux environs.

La mulâtresse prenait exprès les rues les moins fréquentées ; de temps en temps, elle se retournait pour s'assurer qu'elle n'était pas perdue de vue.

C'était une fort belle quarteronne, presque blanche, aux grands yeux pleins de feu et avec des dents de lait que laissait voir continuellement le sourire stéréotypé sur ses lèvres rouges.

Elle était vêtue, comme toutes les mulâtresses, d'une jupe courte de couleur voyante qui dessinait sa taille ronde, souple et cambrée, et d'une chemise de coton flottante, à demi ouverte qui laissait nues ses épaules

fermes et bronzées. A ses oreilles pendaient des coraux des Maldives. Quoiqu'elle eût les pieds nus, en signe d'esclavage, elle marchait hardiment et si vite qu'Albert avait besoin de presser le pas pour ne pas trop s'éloigner d'elle.

En quittant la ville, ils prirent un petit chemin qui se faufilait en grimpant à travers des jardins, et en débusquant d'une haie d'aloès sauvages, M. de Nocé aperçut Monte-au-Ciel. Tranquillement couché au pied d'un gigantesque cocotier, il fumait sa pipe en l'attendant, pendant que deux mulets dépouillaient le pied de l'arbre.

Le matelot prit à peine le temps de remercier Nina en lui donnant un baiser ; Albert lui jeta dans sa chemise entr'ouverte une piastre qu'elle ne voulait pas accepter, et ils enfourchèrent leurs montures pour disparaître, après quelques instants, dans le ravin qui devait les conduire à Saint-Pierre par la plaine des Palmistes, le Salaze et les Mornes.

Nina suivit son amoureux des yeux tant qu'elle put. Lorsqu'elle eut perdu jusqu'au bruit de ses pas, elle entonna d'une voix franche et jeune une de ces mille chansons nègres si charmantes de poésie naïve, et reprit en courant le chemin de Saint-Denis.

Pendant ce temps-là, Bolino se promenait toujours dans le jardin de l'hôtel en ne quittant pas la porto des yeux.

Après plus d'une heure d'attente impatiente, fiévreuse, ainsi que sœur Anne, ne voyant rien venir, il supposa qu'Albert ne voulait pas se mettre en route pendant les grandes chaleurs du jour et qu'il ne se rendrait à Saint-Pierre que vers quatre heures du soir, après le dîner. Se faisant alors relever de sa faction par Diego, il monta lui-même à cheval pour gagner son habitation, entre Saint-Joseph et le Grand-Brûlé.

Selon ses présomptions, M. de Nocé ne pouvait manquer de passer devant cette habitation que traversait la seule route praticable de Saint-Denis à Saint-Pierre. Il se chargeait de l'empêcher d'aller plus loin, du moins avec les papiers de Werner.

A peine arrivé chez lui, le Portugais fit choix d'une demi-douzaine d'esclaves solides auxquels il donna ses ordres. Comme ces malheureux savaient que ne pas obéir aux ordres du maître impitoyable auquel ils appartenaient était risquer de mourir sous le fouet, il était certain d'être fidèlement obéi.

A deux portées de fusil peut-être de l'habitation de Bolino, la route contournait le volcan en s'enfonçant dans des ravins creusés par la lave.

C'était là que les esclaves devaient surprendre Albert, le terrasser, lui enlever tous les papiers qu'il porterait sur lui, et même prendre son argent et ses bijoux, afin que les soupçons à l'égard de ce guet-apens pussent tomber sur tout autre que sur son véritable auteur.

Laissons les esclaves de Bolino attendre le jeune homme au bord de la mer, pendant qu'il s'enfonce avec son guide dans les gorges des montagnes, et profitons de notre privilège de romancier pour transporter en un instant nos lecteurs à l'habitation du Mât, auprès de la fille de Werner.

CHAPITRE VIII. — LA FILLE DE WERNER.

L'habitation du Mât était située sur le bord de la mer, à dix minutes à peu près du bourg de Saint-Pierre. Ainsi que tous les établissements de ce genre, elle était divisée en trois parties distinctes. Au milieu d'un vaste jardin s'élevait la maison du maître, à un seul étage, terminée par une terrasse à l'italienne et faisant face à la route ; la sucrerie avait été établie derrière les champs de canne, à mille mètres plus loin, et tout près de l'usine s'étendait d'une façon pittoresque le camp des noirs avec ses cases groupées un peu au hasard et entourées chacune d'un petit potager.

Au milieu des pamplemousses, tout près de la maison principale, se devinait encore une jolie petite demeure, C'était celle de l'intendant, de sa femme et du régisseur.

Nous pénétrons dans le salon de l'habitation, le matin même de l'arrivée du *Sans-Souci* à Saint-Denis.

Trois personnes s'y trouvent : une toute jeune fille ; une femme de cinquante ans à peu près et un homme de quelques années plus âgé, vêtu du costume ordinaire des planteurs : paletot et pantalon blancs et large chapeau de paille.

La jeune fille est Mary, la fille bien-aimée de Werner, les deux autres personnages sont l'intendant Dony et sa femme, bonne et douce créature qui chérit l'enfant du marin comme si elle lui avait donné la vie.

L'intendant parcourt des journaux ; c'est le moment du repas du matin des esclaves ; madame Dony et la jeune fille causent entre elles.

— Allons, ma chère Mary, dit madame Dony, ne vous laissez pas ainsi abattre, le *Sans-Souci* n'est pas en retard ; il a dû partir du Havre, il y a à peine trois mois. Vous n'êtes vraiment pas sage de vous inquiéter ainsi. Dites-lui donc, Dony, qu'elle n'est pas raisonnable et qu'elle nous fait de la peine à tous deux.

L'intendant leva les yeux vers la jeune fille et il s'aperçut qu'elle avait pleuré. Il se rapprocha alors ;

— Ma femme a raison, mademoiselle, lui dit-il, vous vous rendrez malade, et votre père, qui vous a laissée si fraîche et si bien portante, s'en prendra à nous. Tout cela depuis ce que vous a raconté cette vieille Cora !

Non seulement elle n'est bonne à rien et n'est pour l'habitation qu'une bouche inutile, mais encore elle met le trouble au camp par ses grimaces et ses prédictions. Les noirs ne cessent maintenant de consulter son diable de chat. Décidément je vais la faire chasser.

— Vous ne ferez pas cela, Dony, dit doucement la fille de Werner en se décidant à sortir de son mutisme et de ses réflexions, que deviendrait-elle ?

— Ce qu'elle voudra !

— Oui, ce qu'elle voudra, répéta la femme de l'intendant. C'est elle qui vous a mis martel en tête. Mon mari aurait dû la renvoyer le jour où est mort Brutus.

— C'est ma foi vrai, continua Dony, c'est de sa faute si nous avons perdu ce Malgache qui valait 1, 000 piastres comme un sou marqué.

— Comment ! par sa faute ! interrompit Mary, le pauvre garçon s'est noyé, m'avez-vous dit.

— Eh bien, je ne vous ai pas dit vrai. La vérité est que la vieille sorcière lui avait tant tourmenté l'esprit, en lui répétant qu'il devait être broyé dans les cylindres de la sucrerie, qu'il tremblait comme un voleur lorsqu'il présentait les cannes. Un beau jour, il a si bien perdu la tête qu'il a mis le bras entre deux cylindres.

Mary, épouvantée, se cacha la figure dans les deux mains.

— Voilà à quoi servent les sorcières. Depuis ce moment-là les noirs ne jurent plus que par elle. Elle ne couchera pas au camp ce soir. Je vais donner des ordres au commandeur.

— Je vous en prie, dit la jeune fille en courant après le vieillard, qui s'était levé et avait déjà gagné la porte.

— Non ! non ! je n'écoute rien. S'il fallait vous croire, nous envelopperions tous ces gaillards-là dans du coton. Et le capitaine, croyez-vous qu'il sera content lorsqu'il verra et votre infirmerie et tous vos changements dans l'habitation ?...

— Vous savez bien que mon pauvre père est toujours content, fait toujours tout ce que je veux, et vous aussi.

— Mais non, mais non !

— Mais si ! Je vais aller avec vous gronder Cora. Vous n'oserez pas la renvoyer devant moi.

En disant ces derniers mots, la gracieuse enfant avait passé son bras sous celui de Dony qui essayait de se défendre, et de sa main libre, elle se coiffait d'un large chapeau qui devait la garantir des rayons du soleil.

Madame Dony, indulgente et bonne comme sa jeune maîtresse, avait souri à cette scène qui se renouvelait presque chaque jour lorsqu'il s'agissait des noirs ; elle se mit à suivre son mari que la jeune fille entraînait en riant du côté de la sucrerie.

À mi-chemin de l'usine, l'intendant, moitié grondant, moitié plaisantant, s'arracha à la douce étreinte qu'il subissait.

— Ma foi, mademoiselle, dit-il en s'échappant, pour une fois je m'insurge. Ne pas chasser Cora, soit ! puisque vous le voulez, mais aller moi-même lui faire grâce, non pas !

Et laissant les deux femmes seules, il tourna le dos à la sucrerie pour prendre à travers la plantation.

Il y avait à peu près un quart d'heure qu'il les avait quittées, il revenait lentement vers la maison le long des champs de cannes, en les contemplant avec l'orgueil d'un honnête intendant dont la récolte promet d'être superbe, lorsqu'un domestique vint l'avertir qu'un étranger l'attendait.

C'était Albert qui, grâce à Monte-au-Ciel, avait heureusement fait le chemin de Saint-Denis à Saint-Pierre par les montagnes.

Cinq minutes après, l'intendant était auprès de lui, dans le salon où on l'avait fait entrer.

— Vous êtes monsieur Dony, l'intendant de l'habitation du Mât ? demanda le jeune homme dès que la porte fut fermée.

— Oui, monsieur, répondit-il, étonné des précautions que son visiteur semblait prendre pour n'être entendu que de lui, lui à qui il s'adressait.

— J'ai à vous donner de mauvaises nouvelles, monsieur, reprit Albert. Le *Sans-Souci* est arrivé à Saint-Denis ce matin sans son capitaine.

— Sans son capitaine ?

— Oui, monsieur, M. Werner a succombé en mer, il y a plusieurs semaines.

L'intendant, sans pouvoir articuler un son, se laissa tomber sur un siège, terrassé par cette nouvelle inattendue. De ses yeux hagards il interrogeait Albert, ne pouvant croire à un aussi épouvantable malheur.

— Voyons, monsieur, continua M. de Nocé, en s'approchant de lui, du courage ; il y a ici une jeune fille pour laquelle vous allez en avoir besoin. J'ai accepté la triste mission de lui apporter les dernières volontés de son père, et j'ai à vous remettre des papiers importants, Les voici.

Le vieillard étendit machinalement la main, puis subitement-il pâlit et se leva brusquement en se précipitant vers la porte du salon.

On entendait une voix fraîche, presque joyeuse qui criait sous la varende.
« Des nouvelles de Saint-Denis ! venez vite, mère Dony, venez vite !

— Oh ! taisez-vous, monsieur, taisez-vous, balbutia le brave homme, fou de terreur ; c'est mademoiselle Mary, la pauvre enfant en mourrait.

Il eut à peine le temps d'achever sa phrase. La porte s'ouvrit brusquement et la fille de Werner parut.

C'était une charmante enfant de dix-sept à dix-huit ans, pâle et frêle comme presque toutes les créoles. Elle était brune avec de grands yeux bleus d'une longueur infinie et une peau diaphane, d'une blancheur mate.

Elle avait aperçu les mulets à la grille de l'avenue, et on lui avait dit que deux étrangers, dont un matelot, venaient d'arriver de Saint-Denis.

Dans son empressement, elle avait laissé là madame Dony pour courir en avant ; ses joues s'étaient couvertes des plus vives couleurs.

A la vue de ce jeune homme qui lui était inconnu et qui s'inclinait respectueusement devant elle, elle resta interdite, émue, un peu honteuse, sans oser faire un pas,

Elle jeta alors les yeux sur Dony comme pour l'appeler à son aide. En s'apercevant que son vieil ami détournait la tête, sa physionomie se fit tout à coup sérieuse ; un pressentiment sembla l'avoir saisie. D'une main elle s'appuya contre la muraille, de l'autre elle releva ses cheveux sur son front. Ses grands yeux inquiets et interrogateurs allaient de l'intendant à M. de Nocé dont elle paraissait deviner les efforts pour cacher son émotion.

— Eh bien, entrez donc, mon enfant, dit madame Dony, qui avait, pendant ce temps-là, atteint, elle aussi, la porte du salon et qui la prenait doucement par le bras.

— Laissez-moi, répondit Mary à demi-voix et par saccades, il y a ici un malheur qu'on me cache. Ah ! Cora avait raison !

— Mademoiselle ! voulut dire l'intendant en se retournant.

Le visage bouleversé du vieillard fut toute une révélation pour elle. Avec cette intuition merveilleuse des cœurs aimants, elle y lut tout ce qu'on n'osait lui dire.

— Oh ! mon père, mon père ! s'écria-t-elle en chancelant.

Et elle se laissa tomber dans les bras de madame Dony, qui ne comprenait rien à ce qui se passait.

Albert et l'intendant se précipitèrent vers la jeune fille qu'ils portèrent au grand air, sous la varende qui s'ouvrait sur le jardin.

Quelques heures après seulement Mary revint à elle, Ses forces étaient brisées, une fièvre ardente s'était emparée d'elle. On dut faire venir immédiatement un médecin de Saint-Pierre qui ne se retira qu'au jour, après avoir rassuré ceux qui l'entouraient.

La nouvelle de la mort de Werner s'était rapidement répandue dans l'habitation ; les serviteurs du capitaine étaient consternés, on lisait sur leurs visages l'affection sincère qu'ils avaient pour leur maître. A chaque instant du camp des noirs se glissait un esclave, qui Amenait s'informer de la santé de la maîtresse pour laquelle chacun de ces malheureux se serait jeté dans le feu.

M. de Nocé avait compris qu'il ne devait pas s'éloigner le jour même ; il pouvait se faire que la fille de Werner désirât l'entretenir ; il lui avait fait remettre les lettres de son père. Dony lui fit préparer un appartement, Après avoir renvoyé Monte-au-Ciel, qui jugea prudent de reprendre le chemin de la montagne afin de ne pas risquer d'être rencontré par Bolino, il s'installa à l'habitation. Il avait chargé le brave matelot d'une lettre pour son notaire, afin que le digne tabellion ne fût pas trop effrayé de son absence.

Le lendemain dans la journée Mary allait mieux ; au désespoir avait succédé une douleur plus calme. Elle avait demandé à voir Albert, mais madame Dony, craignant une émotion trop violente, le lui avait refusé, en lui promettant toutefois de le faire venir le jour suivant, Le jeune homme avait été vivement frappé de la douce et sympathique physionomie de la jeune fille, ainsi que de la sensibilité de son cœur. Il avait toujours devant les yeux ce désespoir navrant dont il avait été le témoin. Il s'en voulait d'avoir été pour cette enfant un messenger de douleur. Vers dix heures du matin, il descendit dans le jardin, Dony vint le rejoindre. Ils avaient eu à peine le temps d'échanger quelques paroles, qu'ils se trouvèrent tout à coup en face de Bolino, qui venait de jeter la bride de son cheval à un domestique.

Le Portugais reconnut avec terreur son lieutenant. Ses esclaves lui avaient assuré que personne n'avait parcouru la veille la route de Saint-Benoît à Saint-Pierre. Il avait pensé alors qu'il s'était trompé dans ses suppositions et s'était moqué de toutes ses craintes, et la première personne qu'il rencontrait à l'habitation était cet homme qu'à tout prix il avait voulu empêcher d'y venir. Ses lèvres blémirent, ses yeux fauves s'injectèrent de sang, mais souverainement maître de lui-même, il fit taire sa colère et,

presque le sourire aux lèvres, s'avança vers l'intendant et lui tendit familièrement la main.

M. de Nocé n'avait pas dit un mot du Portugais à Dony, mais il lui sembla cependant que ce dernier ne répondait qu'avec répugnance à l'étreinte du nouveau commandant du *Sans-Souci*. Quant à lui, il s'était contenté de soulever son chapeau pour rendre son salut à son ancien capitaine, décidé d'ailleurs qu'il était à lui refuser « ne explication quelle qu'elle fût.

— Je n'ai plus rien à vous apprendre, Dony, dit Bolino. Monsieur vous a évidemment raconté la mort de ce pauvre Werner, et sans doute il vous a remis des papiers, que j'ai en vain cherchés après cet affreux événement, ainsi qu'il était de mon devoir de le faire.

— Oui, capitaine, répondit l'intendant, je sais que mon vieux maître et ami a succombé en mer, et monsieur m'a en effet remis des pièces qui lui avaient été confiées par M. Werner, en même temps qu'une lettre d'adieux à sa fille.

— Je ne sais vraiment pourquoi vous m'avez fait un mystère de cela, monsieur, reprit le Portugais en s'adressant à Albert, sans pouvoir, malgré ses efforts, cachet le tremblement de sa voix.

— Je ne vous en ai pas fait mystère, dit naturellement M. de Nocé, vous ne m'avez fait aucune question à cet égard. Du reste, le dépôt que confie un mourant est doublement sacré. Je n'ai pas à entrer dans les raisons qui ont déterminé le capitaine à avoir une telle confiance en moi ; vous m'eussiez interrogé que j'aurais regardé comme un devoir de me taire. J'avais une mission à accomplir, mission pénible, que je n'ai certes pas ambitionnée ; je l'ai remplie. Vous en eussiez fait tout autant, j'en suis convaincu.

Bolino se mordit les lèvres ; il devinait que cette phrase du jeune homme exprimait une opinion diamétralement opposée à celle qu'il avait de lui. Il feignit toutefois de ne la prendre qu'à la lettre, et, faisant signe à Dony, il s'excusa d'emmener l'intendant avec lequel, disait-il, il avait des comptes à régler.

Albert ne revit le vieillard que le soir. Comme celui-ci ne prononça pas le nom du Portugais, il ne crut pas devoir le questionner.

Le lendemain, Bolino revint encore, et de nouveau il entraîna Dony du côté de la sucrerie. M. de Nocé le laissa s'éloigner, et descendit pour prendre des nouvelles de Mary. Le premier domestique qu'il rencontra lui dit que la jeune fille le demandait. À cette nouvelle, si simple, cependant, à

laquelle il devait s'attendre, il ne put se rendre compte de l'émotion qui le saisit. En gravissant lentement l'escalier qui menait au premier étage, il se persuada, se mentant peut-être à lui-même, qu'il ne devait l'attribuer qu'à l'appréhension des détails qu'il allait être obligé de donner à cette enfant au sujet de la mort de son père.

Dans un petit salon qui précédait la chambre à coucher de la fille de Werner, il trouva madame Dony. La bonne femme avait les yeux rouges, les traits tirés ; depuis quarante-huit heures elle avait vieilli de dix ans. Elle le reçut avec un triste sourire et le doigt sur les lèvres.

— La pauvre enfant veut absolument vous voir, monsieur, lui dit-elle. J'ai résisté aussi longtemps que je l'ai pu. Qu'allez-vous lui dire ?

— Je lui parlerai de son père, répondit Albert. Je pense qu'il vaut mieux ne pas chercher à éloigner de son esprit le souvenir de cette perte affreuse, mais au contraire, en pleurant avec elle, tenter de donner une direction plus calme à sa douleur.

— À la grâce de Dieu, alors. Entrez, monsieur.

Madame Dony poussa doucement la porte de la chambre de Mary.

Pâle, les yeux cerclés de noir et fixés sur la lettre de son père entr'ouverte sur ses genoux, le menton appuyé dans une de ses mains, tandis que l'autre tombait sans force auprès d'elle, la fille de Werner était à demi couchée sur une chaise longue. Ses cheveux noirs à peine noués encadraient de leur ébène brillant son visage d'un ovale parfait et d'une distinction exquise. Elle était enveloppée d'un long peignoir de mousseline blanche qui se drapait en multiples plis autour de ses épaules et de sa taille flexible.

Elle n'entendit pas ouvrir sa porte, tant elle était absorbée dans ses pensées. On eût dit une statue de marbre de la Douleur.

La femme de l'intendant, d'un geste d'une tristesse navrante, la montra à Albert qui s'avança vers elle.

Seulement alors Mary l'aperçut. A l'étonnement de madame Dony, qui craignait une nouvelle crise nerveuse, la jeune fille, par un mouvement plein de naturel, de grâce et d'abandon, tendit sa main diaphane et tremblante à M. de Noce. Il la serra respectueusement dans les siennes.

— Oh ! parlez-moi de lui, monsieur, lui dit-elle, en imprimant à chaque parole ses dents de nacre dans le corail de ses lèvres pour étouffer ses sanglots. Cela me fera du bien, allez ! Il m'aimait tant qu'à vous, son ami, il a du dire bien des choses pour moi ! Redites-moi-les toutes.

Albert resta près d'une heure auprès d'elle. Il ne chercha pas à la consoler à l'aide de tous ces lieux communs si faciles à dire ; mais, cœur plein de délicatesse, il s'efforça seulement de lui donner du courage. Il trouva, pour l'engager à la résignation de bonnes et douces paroles qui allèrent droit à son âme et qui y firent rentrer le calme. Elle pleura doucement, sans amertume, sans désespoir. Aussi, lorsqu'il la quitta, il fut suivi d'un long regard de reconnaissance qui lui causa une impression étrange et qui lui exprima, mieux que tous les remerciements, le bien qu'il venait de faire.

Elle l'avait prié de ne pas partir de suite, de lui donner encore quelques jours. Il le lui avait promis avec un empressement qu'il ne se rappela pas sans surprise lorsqu'il eut quitté cette chambre où, sans qu'il osât se l'avouer, il venait de laisser une partie de son cœur.

A peine était-il dans le jardin que Dony le rejoignit. L'intendant avait la figure bouleversée, les poings crispés. Il semblait en proie à la plus violente irritation.

— Qu'avez-vous donc ? lui demanda-t-il en le forçant à s'asseoir sous la varende.

— Oh ! le misérable, le misérable, il la tuera ! murmurait Dony.

— Comment, il la tuera ! qui, mademoiselle Mary, lui, Bolino ? demanda Albert, se souvenant qu'il avait laissé l'intendant avec le Portugais.

— Lui-même ! Tenez, il vaut mieux que vous sachiez tout ; vous nous conseillerez, car vraiment je ne sais comment nous allons faire !

Le jeune homme fit signe qu'il écoulait.

— Voyez-vous, continua le vieillard, Werner était bien le meilleur et le plus honnête des hommes, mais né dans les colonies, élevé dans d'autres principes que ceux qui dirigent les esprits en Europe, il n'avait pas sur toutes choses les idées que vous avez probablement. Cela l'a conduit à faire un métier que voire morale à vous condamne et que les lois de France punissent, quoiqu'il en soit autrement, encore aujourd'hui, sous d'autres gouvernements. Je ne sais comment vous dire cela ? Le bonheur, la vie de notre pauvre enfant sont en danger, je ne pense cependant pas être un malhonnête homme en vous révélant ce secret. Si vous alliez nous abandonner !

— Monsieur Dony, interrompit Albert, Werner m'a dit qu'il craignait tout de Bolino pour sa fille, je n'ignore pas qu'elle est l'objet de ses poursuites, et que lié à son père par je ne sais quel pacte, il se faisait fort de l'obtenir à

tout prix. Le capitaine m'en aurait peut-être dit davantage s'il en avait eu le temps. Quoi qu'il en soit, je lui ai promis d'être le protecteur de son enfant ; il est indispensable que je sache au contraire quelle sorte de danger elle court, rien ne m'empêchera d'être fidèle à ma promesse, rien ne dégagera ma parole.

— Ah ! c'est bien, cela, monsieur, reprit l'intendant, en serrant ses mains avec reconnaissance. Eh bien, voilà où est le malheur. Werner a longtemps fait la traite, non seulement pour augmenter sa fortune et laisser à sa fille qu'il aimait avec adoration de grandes richesses, mais aussi parce que sa conviction était que, sans esclaves, les colonies devaient mourir et qu'il ne voyait rien de répréhensible dans ce trafic fait avec humanité et probité.

Il était commandité par une importante maison du Havre. L'an dernier, décidé à se reposer de ses longues campagnes et comprenant peut-être aussi qu'on ne lutte pas impunément contre les lois de son pays, il résolut de faire un voyage en France pour régler ses intérêts avec ses commanditaires, et leur présenter Bolino comme successeur. Il espérait atteindre un double but en faisant accepter le Portugais : d'abord il donnait à ses armateurs un capitaine dont il était sûr, car cet homme maudit est un des meilleurs marins du pays et avait fait plusieurs voyages avec lui à la Côte d'Or et dans le canal de Mozambique ; de plus il l'éloignait de Bourbon, c'est-à-dire de sa fille qu'il lui avait déjà demandée plusieurs fois. Werner la lui avait refusée. Vous sentez qu'à la merci de sa discrétion, il avait dû prendre toutes les précautions possibles. Il lui avait dit que Mary était trop jeune ; qu'il ne voulait pas contrarier ses goûts, que l'on verrait plus tard. Eh bien ! c'est cette espèce de promesse que Bolino est venu me réclamer ce matin ; il veut faire sa demande lui-même. J'ai eu toutes les peines du monde à m'en défaire. Je sais, moi, toute l'aversion que notre chère enfant a pour lui ; je ne la lui ai pas dite, cependant j'ai refusé net d'être son intermédiaire et de lui laisser voir mademoiselle Mary. Oh ! alors, il a jeté le masque et n'a pas hésité à m'avouer que rien ne l'arrêterait dans ses projets. Plutôt que de laisser la fille de Werner épouser un autre homme que lui, il dira à tout le monde, publiquement, quand il devrait se perdre du même coup, le métier que faisait son père.

M. de Nocé ne put retenir, à ces dernières paroles, un mouvement d'indignation et de dégoût.

— Malheureusement, continua l'intendant, nous n'avons même pas la ressource de nier. Bolino a entre les mains un acte d'association qui rendrait

notre mensonge inutile. Ainsi, la pauvre fille devra épouser ce misérable, ou vivre ici dans l'isolement, car à Bourbon, voyez-vous, les idées généreuses de la France ont déjà un grand empire ; l'abolition de l'esclavage a de nombreux partisans depuis surtout qu'on a trouvé moyen de remplacer les esclaves par des coulis indiens ou des engagés madécasses. Mademoiselle Mary sera d'autant plus isolée que, comme nous, elle n'a aucun parent dans la colonie, aucun ami qui pourra prendre sa défense. Ah ! le Portugais est bien décidé à tout. Voyez, m'a-t-il dit en me quittant, si je reculerai devant aucun obstacle, j'ai à faire au cap de Bonne-Espérance un voyage important, eh bien ! comme j'ai maintenant le droit de me défier du lieutenant Albert, tant qu'il sera à Bourbon, je ne m'éloignerai pas. Ma plantation est à une heure de la vôtre, je viendrai vous voir chaque jour. Mademoiselle Mary finira bien par s'accoutumer à moi, il arrivera bien un moment où ce Français sera forcé de partir ; alors je serai maître de la place.

— Ah ! le Bolino daigne aussi s'occuper de moi, interrompit M. de Nocé ; eh bien ! il n'a pas tort, car malgré tout ce que je viens d'apprendre de Werner, je n'en suis que plus disposé à défendre sa fille puisqu'elle est plus malheureuse. Laissez passer quelques jours et nous aviserons.

Le vieil intendant s'efforça d'exprimer sa gratitude, et il quitta Albert les larmes aux yeux pour s'occuper des nombreuses affaires dont cette mort subite de son maître lui laissait toute la responsabilité.

Le soir et les jours suivants, M. de Nocé revit encore Mary.. Il passa de longues heures auprès d'elle, trouvant un charme indicible à jouer sérieusement auprès de cette enfant son rôle de protecteur. Chaque jour il découvrait dans l'orpheline une nouvelle perfection. Elle parlait de son père avec un abandon plein de douce naïveté ; elle retraçait avec de tristes sourires les joies que cette perte cruelle lui avait enlevées pour jamais. Avec un courage héroïque, puisé dans sa sainte affection, elle voulait que les moindres détails des derniers instants de Werner lui fussent racontés. Ses mains tremblantes dans celles du jeune homme, ses grands yeux limpides et purs fixés sur les siens, elle savourait ardemment ses moindres paroles en laissant couler doucement ses larmes.

Albert sortait de ces entretiens dans une situation d'esprit mélancolique et rêveuse qui naturellement l'entraînait à jeter ses regards en arrière. Le nom de Berthe lui montait alors du cœur aux lèvres, il pensait à elle pendant quelques instants, puis sans qu'il pût se rendre compte de la transition, au

lieu de la luxuriante beauté de la duchesse, c'était le délicieux visage de la créole qui flottait devant ses yeux dans le vague de ses rêves.

Après une semaine passée ainsi à l'habitation du Mât, il dut cependant se décider à la quitter, au désespoir muet de la jeune fille. Il lui semblait qu'elle allait perdre une seconde fois son père en voyant s'éloigner celui qui pouvait lui en parler chaque jour. Aussi n'obtint-ils on congé qu'après avoir promis de revenir aussitôt que cela lui serait possible.

Mary, qui allait mieux, voulut l'accompagner en voiture, avec madame Dony, jusqu'au delà du Grand-Brûlé. L'intendant avait mis à sa disposition une charmante petite jument de Java, pleine de feu, qu'Albert montait avec son élégance de sportman. La brave mère Dony, dans son admiration naïve, ne le quittait pas du regard. Ils firent de cette façon une promenade ravissante le long du rivage et ne se séparèrent qu'après avoir dépassé le volcan, à peu près à l'endroit où Bolino avait si inutilement dressé son guet-apens.

Après un dernier à bientôt ! » M. de Nocé rendit la bride à son cheval qui s'élança du côté de Saint-Denis et Mary fit prendre à sa voiture le chemin qu'elle venait de parcourir. Elle donna l'ordre au cocher d'aller au pas. Elle voulait se séparer moins vile de celui qui avait fait sur elle une impression profonde que, dans sa chaste ignorance, elle n'attribuait qu'à la reconnaissance seule. Elle se retourna plus d'une fois pour suivre Albert au milieu des sinuosités de la côte. Quand il disparut enfin derrière les palmiers de Saint-Benoît, elle se laissa retomber dans le fond de la voiture sans retenir ses larmes. La bonne madame Dony, qui avait toujours assisté aux entretiens d'Albert et de la jeune fille, se sentait impuissante à consoler ; elle ne put trouver qu'une phrase.

« Ah ! s'il vous voyait ! vous qui lui avez tant, promis d'être calme et courageuse. »

Mary tressaillit, et peut-être se rendit-elle compte tout à coup de ce qui se passait en elle, car elle se jeta en rougissant dans les bras de sa vieille amie.

Quant à Albert, cette voix douce qui lui avait crié « à bientôt, » lui tinta au cœur pendant toute la route. Le soir, lorsqu'il se trouva seul à l'hôtel, il n'osa s'avouer qu'il venait de passer plusieurs jours sans que le souvenir de Berthe se fût présenté à son esprit.

Le jour même de son retour à Saint-Denis, il était allé dîner chez maître Darimond, qui lui avait appris qu'il avait déjà dressé toutes ses batteries et qu'il était en mesure, dès l'arrivée des pièces qu'il attendait du Cap, de

lancer ses assignations. Le digne homme était alerte comme un général la veille d'une bataille. Il rappela à son client qu'il y avait chez lui un appartement à sa disposition ; mais celui-ci lui demanda encore quelques jours de liberté et ne crut pas devoir lui parler de ce qui s'était passé à Saint-Pierre. Il avait jugé qu'au milieu des nombreuses vertus du notaire la discrétion ne brillait pas, et il se souciait fort peu que, dans le procès qui allait s'ouvrir, on prononçât l'un près de l'autre son nom et celui de la fille de Werner.

Toute la semaine qui suivit, M. de Nocé chercha à tuer le temps comme il put. Il parcourut Saint-Denis et ses environs, alla chasser jusqu'à la plaine des Palmistes, fit des promenades en mer. La discrétion seule l'empêchait de se diriger vers l'habitation du Mât. Une fois il fit voile, sur une embarcation qu'il avait louée, vers la plantation, et il sentit battre son cœur en croyant reconnaître au milieu des arbres la robe blanche de la jeune fille. Lorsqu'il sortait à cheval de Saint-Denis, il prenait malgré lui la route de Saint-Benoît, et après une heure de marche il tournait bride pour s'élancer dans la montagne, où le suivait le souvenir de Mary effaçant de plus en plus celui de Berthe.

Un matin, en sortant pour faire sa promenade habituelle, il se trouva face à face avec Dony.

— J'allais chez vous, monsieur, lui dit l'intendant ; vous nous abandonnez, on s'ennuie après vous là-bas.

— Et mademoiselle Mary ? demanda-t-il avec empressement.

— Mieux, grâce à vous ; mais la pauvre enfant ne se consolera jamais.

— Et Bolino ?

— Il tient sa promesse. Depuis votre départ il assiège l'habitation pour voir mademoiselle. Vous sentez qu'un jour, malgré toutes nos précautions, il la surprendra dans le jardin. Et alors !

M. de Nocé resta un instant pensif.

— Monsieur Dony, dit-il après quelques minutes de silence, il n'y a qu'un moyen de sauver cette pauvre enfant.

— Lequel donc ?

— Quitter la colonie.

— Quitter la colonie ?

— Y voyez-vous quelque obstacle ? Vous m'avez dit que ni vous, ni mademoiselle Werner n'aviez ici de famille,

— Cela est vrai ! mademoiselle Mary n'a que des parents éloignés et qui habitent le Cap ; ma famille à moi est en France, j'ai souvent pensé à aller mourir au milieu d'elle.

— Il ne s'agit, en attendant, que d'y aller vivre. Rien n'est plus facile, il me semble. Les affaires de Werner doivent être bien liquides, il n'a laissé qu'un enfant.

— Oui, mais Bolino ? Un départ ne se cache pas aussi facilement. Il faudra vendre, réaliser.

— Bolino, je m'en charge ! Il vous a dit que ma présence ici était seule un obstacle au voyage qu'il a à faire au Cap ; eh bien ! je ferai ce voyage avec lui.

— Vous, monsieur Albert !

— Moi-même ! Ne m'en sachez pas trop grand gré : j'ai également besoin d'aller à Table-Bay. Bolino m'y conduira, ce sera même assez original, je vous dirai un jour pourquoi. Communiquez tout de suite cette proposition à mademoiselle Mary. Si elle consent à partir, faites en secret vos préparatifs, et pendant notre absence, qui durera six semaines au moins, vous prendrez passage sur le premier bâtiment venu. Si vous ne voyez en rade aucun navire en partance pour la France, vous irez à Maurice où vous trouverez facilement moyen de gagner l'Europe.

— Dame ! monsieur, répondit Dony, qui n'en revenait pas de la facilité avec laquelle son interlocuteur tranchait les difficultés qui lui avaient semblé insurmontables, c'est peut-être là en effet le meilleur parti à prendre ; seulement mademoiselle Mary, que dira-t-elle ?

— Allons, je vois que vous êtes avec elle d'une faiblesse !

— Nous l'aimons tant !

— Et moi donc ! faillit dire Albert qui rougit à la pensée qu'il avait été sur le point de pousser cette exclamation, qui eût paru tant soit peu étrange à l'intendant.

— Ce n'est pas déjà si facile à proposer, reprit Dony étonné de l'hésitation du jeune homme. Vraiment, je ne saurai jamais comment commencer. Si la pauvre enfant allait deviner la vérité ?

— Je me charge de cette négociation, reprit M. de Nocé. Vous n'étiez venu à Saint-Denis que pour me voir, n'est-ce pas ? Bien ne s'oppose alors à ce que nous partions immédiatement pour l'habitation. En route ! les décisions prises rapidement sont presque toujours les meilleures.

Deux heures après cette conversation, ils étaient auprès de mademoiselle Werner.

Accompagné qu'il était de Dony, Albert n'avait pas cru nécessaire de se faire annoncer. Ils cherchèrent la jeune fille, et la trouvèrent au bas de la mer, rêvant, ses grands yeux fixés sur l'horizon brumeux.

A la vue du jeune homme, la créole tressaillit, ne pouvant cacher sa joie de le revoir, non plus que l'émotion qui s'emparait d'elle, émotion dont M. de Nocé s'aperçut avec délices.

— Ah ! monsieur, lui dit-elle, en lui tendant gracieusement la main, et en lui désignant la mer des yeux, qu'il doit y avoir de longs jours pour ceux qui vivent des mois entiers sur cette immensité,

— Eh bien ! cependant, mademoiselle, répondit Albert en saisissant avec empressement l'occasion qui s'offrait à lui, c'est ce que nous venons vous proposer de faire.

— Comment ? Je ne vous comprends pas.

— Vous savez si vous pouvez me compter au nombre de vos amis !

Les yeux de Mary, humides de reconnaissance, se levèrent sur lui et il put y lire tout ce que le cœur pur de l'enfant lui gardait déjà de place dans ses plus profonds replis. Il s'arrêta alors, se sentant gagner lui-même par un sentiment doux et pénible tout à la fois, ne doutant plus que c'était bien l'amour qui s'était glissé, à son insu, dans cette âme chaste et naïve. Il en fut presque épouvanté.

— Oh oui, monsieur, je vous sais de mes meilleurs amis, dit-elle de sa plus harmonieuse voix et tout étonnée de l'hésitation du jeune homme à continuer sa phrase. Eh bien ?

M. de Nocé revint à lui.

— Je ne puis donc, continua-t-il, vouloir, comme ce bon Dony, que ce qui pour vous sera le mieux. Quittez Bourbon, où il n'y a plus pour vous que des souvenirs pénibles ; allez en France.

— En France ! murmura-t-elle.

Son regard d'une tristesse profonde se promena sur tout ce qui l'entourait, sur cette maison où elle avait vécu avec son père, sur ces allées sablées où elle s'était roulée tout enfant, sous ces grands arbres à l'abri desquels depuis si longtemps elle venait chercher la fraîcheur pendant les chaleurs tropicales du jour, sur le volcan qui semblait veiller sur la plantation comme un géant immense et qu'elle avait si souvent admiré dans ses colères, sur ces serviteurs qui fourmillaient autour d'elle et avec

lesquels elle faisait depuis sa jeunesse échange de protection et de dévouement.

— Oui, en France, mademoiselle, répéta Albert, avec vos bons amis et ceux de vos serviteurs que vous voudrez emmener.

— Pourquoi partir ?

— Pour des raisons qu'il vaut mieux que vous ignoriez encore ; je vous les ferai connaître plus tard. Sachez seulement aujourd'hui que votre père ne vous parlerait pas autrement que je le fais.

Du regard l'orpheline interrogea Dony, qui restait témoin muet de cette conversation. Il répondit oui de la tête.

— Je cours donc un danger ; lequel ?

— Je ne puis vous répondre. Lorsque nous nous retrouverons à Paris, je vous expliquerai ce mystère.

— Vous partez aussi, vous ? s'écria-t-elle en détournant son front qui s'était couvert de rougeur.

— Non, je vous suivrai de près. J'ai là-bas une bonne mère qui vous recevra comme si vous étiez son enfant. Ici, vous n'avez pas de famille ; en France, la mienne deviendra la vôtre.

— Qu'ai-je donc fait, monsieur, pour que vous vous intéressiez autant à moi ?

— J'ai promis à votre père, répondit simplement M. de Nocé.

— Eh bien, soit ! je me confie à vous ; faites de moi ce que vous voudrez. Quand partirons-nous, Dony ?

— Dans quinze jours, un mois, répondit l'intendant. N'est-ce pas" ? monsieur. Il me faut au moins ce temps-là pour tout terminer.

— Oui, c'est cela. D'ici là, mademoiselle, accoutumez-vous à cette idée de départ, ne soyez pas trop effrayée d'avance de la traversée. Vous trouverez, sans aucun doute, à Maurice un bateau à vapeur qui vous conduira à Suez. De là à Marseille, quinze jours de mer suffiront.

— Je ne mets qu'une condition à ce départ, reprit la jeune fille qui n'écoutait plus qu'à peine Albert et qui semblait suivre depuis quelques instants le cours d'une idée fixe. Suis-je riche, Dony ?

— Oui, mademoiselle, répondit avec orgueil l'intendant tout surpris de cette question.

— Cette habitation et les esclaves qui la cultivent sont-ils toute ma fortune ?

— Oh ! non, vous en avez encore...

— C'est bien ! Alors je vous prierai de donner la liberté à tous ces malheureux, en leur laissant leurs cases et leurs champs.

— Mais, mademoiselle...

— Je vous en prie... ou je resterai !

M. de Nocé et l'intendant échangèrent un regard, N'était-ce pas la volonté de Dieu qu'il plût à cette enfant, fille d'un négrier, de rendre la liberté à ceux que son père, lui-même peut-être, avait réduits en esclavage ?

— Laissez-moi cependant vous faire observer, mademoiselle, reprit le vieillard, que c'est une perle considérable que celle que vous ferez. Vos esclaves sont presque le tiers de votre fortune.

— Ai-je besoin de tant de richesses ?

— Et encore !

— Vous n'avez, n'est-ce pas ? de comptes à rendre qu'à moi seule, puisque mon père vous a institué mon tuteur. Est-ce que vous me désapprouvez, monsieur ? ajouta-t-elle en s'adressant à Albert.

— Vous êtes un ange, mademoiselle, répondit le jeune homme, ému de cette générosité, et entraîné malgré lui par les sentiments qui l'agitaient. M. Dony prendra les mesures nécessaires pour que vos désirs soient remplis. C'est une sainte pensée que vous venez d'avoir là.

Heureusement pour M. de Nocé et pour Mary, dont l'embarras devenait évident même pour l'intendant, qui était bien cependant l'homme le moins expérimenté en affaires de cœur, qu'un domestique vint avertir Dony à voix basse que le capitaine Bolino entraît dans l'avenue.

Albert fit signe au vieillard d'emmener la jeune fille, et il s'élança à la rencontre du Portugais.

C'était la première fois qu'il allait se trouver en face de son ennemi depuis le jour où ils s'étaient rencontrés à l'habitation et si brusquement séparés.

— Il paraît, monsieur, lui dit Bolino dès qu'il l'eut rejoint, que vous êtes ici mieux reçu que moi. Vous allez pouvoir alors me donner des nouvelles de mademoiselle Mary, que je n'ai pas encore eu le bonheur de voir depuis mon retour.

M. de Nocé ne voulut pas avoir l'air de s'apercevoir du ton de haine avec lequel ces mots avaient été prononcés.

— Mon Dieu, oui, capitaine, répondit-il naturellement, je puis vous donner des nouvelles de mademoiselle Werner, car je viens de lui faire ma visite d'adieu.

— Votre visite d'adieu ?

— A moins que je ne trouve pas une occasion pour me rendre au cap de Bonne-Espérance, c'est la dernière fois que je vais faire la route de Saint-Denis à Saint Pierre.

— Ah ! vous partez pour le Cap ?

— Il faut que j'y sois dans le plus bref délai.

Bolino examinait la physionomie de son rival pour y découvrir s'il n'était pas le jouet de quelque machination. Il avait affaire à un homme sur ses gardes, il ne put rien lire sur son visage.

— Eh mais, alors, lui dit-il en s'efforçant de n'attacher aucune importance à sa proposition, si le *Sans-Souci* ne vous effraye pas trop, il pourra vous conduire à Captown,

— Bah ! vous êtes sur votre départ ? demanda Albert jouant admirablement la surprise.

— Je compte quitter Saint-Denis dans quarante-huit heures.

— Cela me va parfaitement et j'accepte, ce sera pour moi une bonne fortune. Je retourne immédiatement en ville, — le temps de seller mon cheval ; si vous le voulez nous ferons route ensemble, car je ne pense pas que vous puissiez voir aujourd'hui encore mademoiselle Mary, elle est toujours fort souffrante, c'est à peine si j'ai pu échanger dix paroles avec elle.

Le Portugais ne pouvait cacher la joie que lui causait cette résolution de M. de Nocé. Il lui dit qu'il renonçait effectivement à voir la jeune fille, qu'il prenait lentement les devants, et ils se quittèrent, en apparence, les meilleurs amis du monde.

— Oh ! je me débarrasserai bien de lui, pensa-t-il en éperonnant sa monture qui se cabrait. Ah ! il se fourre dans la gueule du loup, c'est bien !

— Victoire ! cria Albert en retrouvant Dony qui se tenait à l'affût, impatient de savoir ce qui s'était passé entre les deux adversaires. — Lorsqu'il a su que je voulais aller au Cap, il s'est empressé de m'offrir ce sur quoi je comptais : un passage à bord du *Sans-Souci*. Vous allez être libre pendant près de deux mois. Qu'à son retour il ne vous trouve plus dans la colonie. Pressez donc votre départ, et même envoyez mademoiselle Mary et madame Dony à Port-Louis en attendant que vous ayez tout terminé ici.

— Mais vous, monsieur, ne craignez-vous rien de cet homme ?

— Et quoi donc ? Seulement à son arrivée il devinera ou ne devinera pas que je suis pour quelque chose dans la disparition de la fille de Werner ;

alors je me mettrai sur mes gardes.

— Verrez-vous mademoiselle Mary avant de vous embarquer

Le jeune homme sentit son cœur battre à cette question.

— Non, répondit-il après une courte hésitation, non ! cela vaudra mieux. Voyez-vous, monsieur Dony, il n'est pas sans danger de se faire à mon âge le protecteur d'une charmante enfant comme mademoiselle Werner. En vous envoyant une lettre d'introduction auprès de ma mère, à laquelle j'écirai aussi directement, je lui adresserai quelques lignes d'adieu. Cela sera plus prudent pour moi, pour elle aussi peut-être !

— Comment ! demanda le brave homme en souriant, est-ce que... ?

— Oh ! je ne suppose rien et surtout ne me demandez rien, je ne saurais vous répondre. Venez à Saint-Denis demain, si cela vous est possible, car je ne pense pas que, malgré son désir de m'éloigner d'ici, Bolino puisse mettre à la voile aussi promptement qu'il le veut.

En disant ces dernières paroles, Albert sauta à cheval. Après avoir serré la main de l'intendant et jeté furtivement un regard vers les fenêtres de la chambre à coucher de Mary, il piqua des deux pour rejoindre Bolino, qu'il rattrapa à quelques centaines de pas de l'habitation.

Pendant que côte à côte et comme deux bons amis, les deux jeunes hommes parcouraient la route de Saint-Denis, devisant le plus gaiement du monde, avec une indifférence qui faisait le plus grand honneur à leur force de volonté, de choses parfaitement étrangères à leur situation réciproque, une scène pénible qui ouvrait complètement les yeux au ménage Dony se passait sous la varende de l'habitation du Mât.

L'intendant s'était empressé de venir raconter à Mary ce qui s'était passé entre Albert et Bolino, et à la nouvelle du départ subit de l'ami de son père, la pauvre enfant s'était laissé tomber dans les bras de madame Dony en éclatant en sanglots et en murmurant :

« Il est parti sans me dire adieu ! »

Les deux vieillards restèrent épouvantés, sans trouver une parole de consolation.

« Elle l'aime, » pensèrent-ils sans oser se le dire à eux-mêmes.

Et ils ne purent que pleurer avec elle, effrayés, dans leur ignorance des passions, du malheur qui pouvait naître de cet amour de Mary pour un homme qui, croyaient-ils, n'avait été poussé vers elle que par le respect à la parole donnée à un mourant.

CHAPITRE IX — M. DE NOCÉ S'APERÇOIT QU'IL FAIT ROUTE VERS UN PAYS QU'IL NE TENAIT EN AUCUNE FAÇON A VISITER.

Maître Darimond s'empressa d'approuver le projet de M. de Nocé d'aller lui-même chercher les pièces qu'il attendait de Captown. On était alors dans la meilleure saison de l'année, ce voyage ne présentait aucun danger sérieux. Il donna de plus toutes ses instructions à son client en l'ajournant à quelques semaines pour terrasser les héritiers Bolino.

En arrivant à son hôtel, Albert trouva un billet pour lui. C'était presque indéchiffrable ; il parvint cependant à le lire. Roux, avec une orthographe dont nous épargnons les licences à nos lecteurs, lui écrivait :

« Mon lieutenant, il paraît que nous levons l'ancre demain et vous avec nous. Monte-au-Ciel et moi, nous aimerions mieux cependant que vous n'ayez pas votre sac à bord du *Sans-Souci*. Laissez-nous hisser le grand foc tout seuls. Par malheur, nous ne pouvons pas vous dire pourquoi nous vous donnons ce conseil là ; croyez-moi, ne quittez pas le plancher des vaches, ça vaudra mieux pour vous.

C'est l'avis de celui qui n'oubliera jamais la leçon que vous avez bien voulu lui donner dans la rue des Galions et aussi celui de Monte-au-Ciel, qui me charge de vous dire qu'il est à vous, ainsi que moi, à la vie et à la mort. »

— Oh ! qu'est-ce que cela veut dire ? se demanda-t-il, ne pouvant cependant s'empêcher de sourire à la physionomie de l'épître du maître d'équipage du *Sans-Souci*. Je n'y comprends rien. Bah ! c'est Monte-au-Ciel qui aura tourné la tête à ce brave Roux en lui racontant ce dont il a été témoin à terre. Que diable ! à nous trois, nous aurons bien raison du Bolino, si cela est nécessaire. D'ailleurs il n'y a plus à reculer maintenant, le Portugais croirait que j'ai eu peur.

Il alluma son cigare avec la missive du matelot et se mit à écrire à sa mère.

Pendant huit grandes pages il parla de la jeune fille à madame de Nocé avec les plus chaleureuses recommandations. Il ferma sa lettre persuadé que

la digne femme recevrait mademoiselle Werner avec sa bonté ordinaire, et qu'elle aurait bientôt découvert et apprécié toutes les charmantes qualités de la créole.

Mais quand il fut question d'écrire à Mary, il ne sut comment commencer sa lettre, et lorsqu'il l'eut commencée, il ne sut comment la finir. Il hésita vingt fois comme s'il se fût agi pour lui d'une première lettre d'amour, Vingt fois il prit et quitta la plume. Il se décida enfin à juger convenable une page qu'il termina en rappelant à la jeune fille qu'ils se reverraient en France dans quelques mois et que d'ici là il ne l'oublierait pas un instant. Puis il signa « son ami le plus sincère. »

Il ne pensa pas une seconde à écrire, pendant qu'il était en correspondance, à la duchesse de Fremy-Latour. La pauvre Berthe était déjà presque aussi loin de son cœur que de ses regards, et il y a quatre mille lieues de Paris à l'île Bourbon.

Dans l'après-midi Dony vint le voir, mais il ne lui raconta pas ce qui s'était passé à l'habitation après son départ. Ils échangèrent à peine deux mots au sujet de Mary, évitant tous les deux d'en parler, comme si tous deux ils avaient craint de se trahir. L'intendant lui apprit que dans quinzaine jours au plus tard ils auraient quitté la colonie.

Le soir même le brave homme voulut conduire son jeune ami jusqu'à l'embarcadère. Bolino avait fait prévenir M. de Nocé qu'il lèverait l'ancre le lendemain matin avant le jour. Là ils se séparèrent étouffant tous les deux le nom qu'ils avaient sur leurs lèvres.

En arrivant à bord, Albert trouva le capitaine qui l'attendait impatiemment et qui le reçut à bras ouverts. Il lui rendit sa poignée de main en faisant contre fortune bon cœur et reprit immédiatement possession de sa cabine, à la stupéfaction de Roux et de Monte-au-Ciel, qui l'avaient vu gravir l'échelle de commandement sans pouvoir en croire leurs yeux.

— Mille sabords, c'est tout de même un rude homme, dit le maître d'équipage avec admiration ; ma lettre ne l'a pas empêché de venir.

— C'est égal, je ne crois pas que ça ira longtemps bien avec le Portugais, ajouta Monte-au-Ciel.

— Nous ouvrirons l'œil, mon garçon ; et, ma foi ! tant pis pour le capitaine si ça ne marche pas droit. Après tout je commence à en avoir assez de son bateau !

Et, sans doute pour passer sa mauvaise humeur sur quelqu'un, Roux leva le poing et le laissa retomber sur la première épaule à sa portée.

La cause produisit immédiatement son effet. Ce fut un grognement douloureux qui sortit de la poitrine de notre vieil ami Pingouin qui, malheureusement grattait justement son nez à ce moment-là dans les eaux de son chef !

En reconnaissant l'innocente victime de sa colère, le maître d'équipage eut un remords, remords d'autant plus cuisant qu'il savait Pingouin un admirateur passionné d'Albert.

— Allons, ce n'est rien que ça, lui dit-il en lui tendant majestueusement la main, viens ça boire la goutte sur le gaillard, nous avons à causer.

Pingouin, guéri par cette agréable perspective, cessa son grognement, et suivit Roux en se maintenant toutefois à distance de son expansion.

Pendant que M. de Nocé se couchait aussi tranquillement, que s'il eût été dans le lit de son hôtel à Paris, et s'endormait en pensant à Mary, les trois matelots créaient en sa faveur une ligue défensive contre le Bolino, ligue dans laquelle Pingouin entraît avec enthousiasme.

Pendant la nuit, comme s'il eût craint que son passager lui échappât, le Portugais fit lever l'ancre. Lorsque Albert s'éveilla le lendemain matin, il était déjà à vingt-cinq milles de Bourbon.

Il monta sur le pont : il présentait un aspect inaccoutumé.

A l'arrière deux matelots fourbissaient les caronades de cuivre, le reste de l'équipage remuait à l'avant un tas énorme d'objets de fer que de la dunette il ne distinguait pas parfaitement. Il s'approcha. C'étaient des anneaux de toutes les grosseurs, des barres de fer de huit à dix pieds de longueur terminées par de solides cadenas, des menottes doubles, des crochets de toutes les formes dont il ne pouvait deviner l'usage, mais dont la vue donnait froid au cœur et faisait rêver cachot et tortures. Tout cela était usé, souillé, tordu, rongé par la rouille. Les marins en chantant frottaient et redressaient toute cette ferraille comme si elle dût servir de nouveau.

Le bâtiment avait subi lui-même une transformation complète. Albert ne reconnaissait plus pour ainsi dire le bon *Sans-Souci* dont l'apparence honnête et robuste l'avait flatté tout d'abord. Sa mâture avait été inclinée davantage sur l'arrière et était disposée de façon à pouvoir recevoir un nombre considérable de voiles supplémentaires ; la batterie qu'il avait vue peinte en blanc, ainsi que cela se fait généralement à bord de tous les bâtiments de commerce, était de bout en bout soigneusement recouverte d'une toile noire ; le pont était, de l'avant à l'arrière, encombré de pièces à eau.

Il descendit dans l'entre-pont parfaitement libre puisqu'ils naviguaient sur lest : il était dégagé de tout ce qui aurait pu l'embarrasser, les mâts et les vergues de rechange avait été mis en dromes sur le pont, les écoutilles avaient été ouvertes pour que l'air circulât librement. Les murailles, tribord et bâbord, étaient garnies de crampons en fer ; de larges anneaux étaient rivés symétriquement dans les bordages. De plus, il lui sembla que l'air qu'il respirait était chargé d'émanations fétides.

Si ce n'avait été la lettre que Roux lui avait adressée la veille, et ce qu'il savait des antécédents de Bolino, M. de Nocé se serait fort peu inquiété de tous ces objets nouveaux pour ses yeux, mais dans la disposition d'esprit où naturellement il devait être, leur examen ne laissait pas de lui causer quelque inquiétude.

Se croyant seul dans cette partie du bâtiment, il faisait à demi-voix ses réflexions et ses suppositions, lorsqu'un éclat de rire l'avertit que son imagination faisait fausse route.

Il se retourna. Bolino était derrière lui. Grâce au faux jour et aux pensées vagues qui s'étaient emparées de son ; cerveau, jamais la physionomie de cet homme ne lui avait paru si sardonique et si mauvaise. Comme il était parfaitement maître de lui, il ne présenta toutefois au Portugais, malgré son apparition subite, qu'un visage calme, sur lequel, celui-ci, si fin qu'il fût, ne put lire aucune émotion.

— Eh bien ? lui dit-il.

C'était peut-être là une question ; M. de Nocé ne voulut pas le prendre ainsi et répondit par une question à son tour.

— Eh bien ! Quoi ?

— Vous avez voulu revenir à bord du *Sans-Souci*,

— Parbleu ! Pourquoi pas ? »

Bolino s'était approché de la muraille où il examinait attentivement un des anneaux-scellés dans une courbe ; Albert le suivait du regard.

Il parut satisfait de son examen ; l'anneau était de bon fer forgé, il eût pu recevoir l'amarre d'un navire.

— Savez-vous ce que vous risquez en faisant ce voyage ?

— Je risque, répondit Albert, ce que le voyageur et le marin risquent chaque jour : un naufrage, des fièvres, le choléra !

— Mieux que tout cela !

— Ah bah ! quoi donc encore ?

Il lui semblait que l'énumération qu'il venait de faire était déjà assez complète. Il est vrai qu'il avait pensé en lui-même à quelque mauvais tour de Bolino, mais il avait jugé inutile de lui faire comprendre qu'il était sur ses gardes.

— Oui, mieux encore, répéta le Portugais. — Les galères ! si le *Sans-Souci* n'est pas coulé bas ou si vous ne vous brûlez pas la cervelle.

Le gentilhomme ne put retenir un jurement, car vraiment aucune de ces alternatives, surtout la première, ne pouvait lui sourire.

— Mon Dieu ! oui, les galères, redit l'inférieur Bolino en le regardant avec un sourire narquois. Cependant ça finit quelquefois fort bien, le plus souvent même. Ah ! vous m'avez joué à Saint-Denis ; à mon tour !

— Au moins

M. de Nocé n'acheva pas sa phrase ; il venait tout à coup de comprendre. Ces fers, ces anneaux, ces barres cadenassées, tous ces objets suant le sang et la torture étaient des instruments de traite. Il s'était laissé prendre comme un enfant. Son ennemi, au lieu de le conduire à Table-Bay, l'emmenait avec lui faire son épouvantable commerce.

— Vous êtes un misérable, s'écria-t-il en bondissant vers le capitaine.

Bolino, froidement, avait levé jusqu'à sa poitrine un pistolet armé dont il ne demandait que d'être obligé de se servir. Un pas de plus, Albert était un homme mort ; mais un pas en arrière il était presque le complice du négrier.

L'indignation allait le mener à sa perte, lorsque, tout à coup, Roux s'élança dans l'entre-pont par les écoutilles duquel il avait suivi cette scène et se mit entre eux.

— Qu'est-ce que tu veux, toi ? dit le capitaine à son maître d'équipage avec un accent de menace ; de quoi te mêles-tu ?

— Mon capitaine, répondit Roux avec indignation, je veux vous empêcher de commettre un crime. Nom de nom ! vous alliez faire là une jolie action !

— Imbécile, ne t'imagines-tu pas que j'allais tuer monsieur ; je voulais seulement lui prouver que j'étais le maître à mon bord. Qu'il ne l'oublie pas, ni toi non plus, puisque tu es de ses amis.

En se retournant Bolino aperçut Monte-au-Ciel qui s'était affalé par le panneau de l'avant et Pingouin qui faisait la faction à celui de l'arrière, prêt à prêter mainforte à son lieutenant.

Le Portugais comprit immédiatement que ce n'était pas ouvertement qu'il devait chercher à se défaire de son ennemi ; il était évident qu'il avait à

bord des amis qui veillaient sur lui. En jetant à M. de Nocé un regard chargé de haine, il détourna son arme et remonta sur le pont.

— Ah ! vous avez fait-là de la belle besogne en venant à bord malgré ma lettre, dit Roux à Albert, qui avait promptement retrouvé son sang-froid. Vous connaissez maintenant le capitaine, défiez-vous de lui et de son satané Diego.

Tout en étant fort reconnaissant au matelot de son intervention, le jeune homme ne songeait guère à écouter ses remontrances, il cherchait à se rendre compte des intentions de Bolino à son égard. A tout prix il voulait être fixé ; aussi, sans paraître avoir gardé aucun ressentiment de la scène qui venait de se passer, se dirigea-t-il tranquillement vers le capitaine du *Sans-Souci* pour l'interroger.

— Ah ! cette noble colère a donc disparu ? dit celui-ci avec son vilain sourire.

— Oui, monsieur, seulement je ne comprends pas quel intérêt vous avez à m'emmener avec vous.

— Quel intérêt ! un très-puissant, mon cher monsieur, et je vais vous prouver que je n'y mets pas de dissimulation. Il était évident pour moi que Werner vous avait dit quel métier nous faisions, lui et moi ; tout naturellement je craignais votre séjour à Bourbon pendant mon absence. Maintenant vous êtes négrier tout comme moi, c'est-à-dire que, comme moi, vous serez discret. Personne ne voudra croire que vous ne soyez pas venu abord du *Sans-Souci* de bonne volonté ; l'équipage entier attestera que vous y avez rempli pendant trois mois les fonctions de lieutenant, vos amis Roux et Monte-au-Ciel eux-mêmes. Il y avait encore une raison qui me faisait désirer ardemment de vous avoir sous la main. Vous n'ignorez pas que je suis amoureux de mademoiselle Mary, et vous m'avouerez que votre séjour à l'habitation du Mât aurait donné à penser à moins jaloux que moi. Ce voyage, que mon amour me faisait remettre, est des plus importants, les chefs avec lesquels nous traitons doivent me tenir une cargaison toute prête pour cette époque, et cela représente une somme considérable. Vous comprenez maintenant avec quel empressement j'ai dû vous offrir une place sur le *Sans-Souci*. Du même coup je vous compromets, je vous éloigne, et m'assure de votre silence.

— Vous savez fort bien, répondit avec mépris Albert qui ne voulait entamer aucune discussion avec son rival a propos de Mary, que pas un mot ne serait sorti de ma bouche.

— C'est bien possible ! cependant je préfère encore vous avoir à bord. Du reste, termina-t-il dans un éclat de rire, si ce voyage ne vous convient pas, il est encore temps d'y renoncer. »

En tournant le dos à son prisonnier, il lui indiquait le sillage du navire qui filait dix nœuds à l'heure et le Piton des Neiges qu'on ne distinguait plus que comme un nuage au-dessus de l'horizon embrumé.

M. de Nocé retint un mouvement de colère, et, trop plein d'énergie pour se laisser abattre par la situation fâcheuse où il se trouvait, faisant le geste dont César dut accompagner son fameux *alea jacta est*, il prit son parti aussi bravement que possible. Seulement, moins compromis que le vainqueur des Gaules, qui, après le passage du Rubicon, dut s'inquiéter un peu de la route qu'allait suivre son armée, car il était persuadé de pouvoir se tirer d'affaire dans le cas où le Sans-Souci serait pris par les croiseurs, il devint, lui, au contraire, fort indifférent à la direction que prenait le négrier.

Seulement il prit toutes ses précautions pour se mettre à l'abri d'une surprise. Ainsi il ne se promenait sur le pont que pendant le jour et du côté où les sabords étaient fermes. Un coup de roulis lance si rapidement à la mer, surtout si on l'aide tant soit peu, qu'il ne faisait plus un pas sans examiner attentivement où il mettait le pied et sans se rendre compte du garde-corps de l'arrière.

Du reste, le Portugais semblait satisfait de sa vengeance et avoir abandonné tout projet d'attaque. Souvent, au contraire, il accostait M. de Nocé et cherchait à entamer conversation avec lui, ce à quoi ce dernier, sur lequel pesait l'isolement, se laissait parfois entraîner.

Comme si les Pataïques⁴ et tous les génies du mal l'avaient pris sous leur puissante protection, le *Sans-Souci* ne trouva que de belles et fortes brises qui lui firent doubler le cap Sainte-Marie, et donner dans le canal de Mozambique, à près de trois cents lieues de son point de départ, en moins de huit jours. Albert comprit qu'ils allaient à la côte de Sofala ou à Madagascar.

Pendant la traversée, les matelots n'avaient cessé de nettoyer, de fourbir, de redresser toute cette ferraille qui lui avait causé une si lugubre impression. Le faux-pont, propre comme une batterie de frégate, semblait attendre impatiemment ses locataires habituels.

M. de Nocé, lui, avait cherché pendant ces huit jours à se consoler du vilain métier dont il allait être témoin. Hélas ! il avait eu beau se dire que ce ne sont pas les tommes qui conduisent les événements, que ce sont au

contraire les événements qui conduisent les hommes, rien ne l'avait complètement rassuré, pas même les paradoxes que le Portugais ne manquait jamais d'appeler à son aide, lorsque, comme s'il eût pris à tâche de convertir son prisonnier, il entraînait la conversation sur le terrain de l'esclavage et de la traite. Le gentilhomme avait affaire à forte partie ; les arguments lui manquaient plus souvent qu'au négrier, surtout lorsque celui-ci maudissait les abolitionnistes, les Anglais et leur droit de visite, honteux pour la France, disait-il.

Bolino n'était pas seulement un homme d'énergie et capable de tout, c'était aussi un homme d'esprit et qui avait dû recevoir évidemment une bonne et complète éducation ; ce qui prouve une petite lois de plus encore que lorsque nous naissons avec de mauvais instincts, l'éducation ne réussit souvent qu'à les endormir, mais non pas à les faire complètement disparaître.

Un jour, que M. de Nocé l'avait poussé dans les derniers retranchements de la discussion à propos des différents moyens proposés et employés par les Anglais pour l'abolition de la traite, il lui dit :

— Croyez-vous donc que tout capitaine négrier que je sois, c'est-à-dire pour certains individus un gredin bon à pendre...

A cette phrase le jeune homme ne put s'empêcher de baisser la tête, comme par un signe d'assentiment. Bolino ne parut pas s'être aperçu de son mouvement approbatif et continua :

— Je n'ai pas, moi aussi, suivi la marche du gouvernement anglais depuis que cette question a été soulevée et mise par lui à l'ordre du jour ? Vous pensez que, seul, l'amour de la justice le guide et que c'est pour ce tel amour qu'il a donné et qu'il donne encore peut-être, dans ses universités, comme sujet de prix, cette question saugrenue, selon moi : *Anne liceat invitos in servitium dare ?* Allons donc ! Tous leurs cris abolitionnistes ne les ont pas empêchés, il y a quelques mois à peine, de transporter à bord d'un de leurs navires de guerre douze esclaves que l'empereur du Maroc envoyait en présent à Méhémet-Ali. Et cela dans la Méditerranée, c'est-à-dire sous les yeux de toute l'Europe, qui n'a pas : dit un mot ! C'est bien là de la traite, il me semble.

« Tous vos philanthropes me feraient rire s'ils ne me faisaient pitié, lorsqu'ils viennent, avec leurs grandes phrases faites de grands mois, jeter le blâme et l'exécration sur la traite, et demander, toujours par humanité, que les négriers soient assimilés aux pirates et aux bandits. L'esclavage est

contraire à la loi naturelle, disent-ils ! Soit, j'en conviens, mais les contributions levées sur le peuple, les enrôlements forcés, la conscription, la nécessité d'accepter tel ou tel gouvernement, si despotique qu'il soit ; à bord de nos navires la servitude des matelots, sur lesquels nous avons presque le droit de vie et de mort ; les lois sur la presse, l'hérédité des titres et des fortunes, le droit que croit posséder le nain, fils d'un géant, d'être un grand homme parce que son père était un colosse ; est-ce donc d'accord avec la loi naturelle, tout cela, et n'est-ce pas bel et bien de l'esclavage ?

Ne sont-ce pas là enfin des inégalités choquantes et honteuses, qui sont cependant pour notre civilisation dépravée une question d'équilibre, de vie et de mort, et auxquelles, ainsi qu'à la hache, on ne saurait toucher sans danger ?

Il s'était animé à la fin de sa tirade, sa physionomie avait un instant abandonné son expression sardonique ; mais il se calma bientôt et reprit avec le mauvais sourire stéréotypé sur ses lèvres :

— Je mets, moi, la traite au nombre de ces maux nécessaires, et j'affirme qu'un capitaine négrier, qui fait son métier sans cruautés inutiles, est tout aussi honnête homme que l'épicier de la rue Saint-Denis qui achète et revend ses denrées coloniales ; avec cette différence, qu'à nous autres il faut force, patience, ruse et courage, et que ces messieurs, au contraire, n'ont besoin que de connaître d'une façon incomplète les poids et mesures, et d'une façon bien complète les quatre premières règles de l'arithmétique, surtout l'addition et la division.

Eh ! parbleu ! qu'est-ce que l'esclavage, après tout ?... Le travail forcé et imposé, dans les colonies françaises, presque toujours en raison des forces et de l'âge de l'esclave. Vous croyez que travailler ainsi ne vaut pas mieux pour ces gaillards-là, que nous allons chercher au péril de notre honneur et de notre vie, que de rester prisonniers de leurs vainqueurs, qui, s'ils ne nous les vendaient pas, les tueraient, les mangeraient ou les offriraient en sacrifice à leurs idoles.

En Angleterre, vous voyez les femmes du peuple et les domestiques enceintes travailler encore la veille de leur délivrance ; à Bourbon, les négresses dans cette situation ont quatre mois de repos.

— Oui ! s'écria Albert, cela est vrai, mais le principe est sauvé et les Anglais n'ont plus d'esclaves !

— Ils n'ont plus d'esclaves, soit ! mais s'ils ne tuent pas et ne font pas souffrir là où un droit inhumain le leur permettrait, ils tuent et martyrisent

les pauvres Indiens du Bengale qui ne sont pas des esclaves. Ils enlèvent leurs femmes, violent leurs filles, brûlent leurs cases, pillent leurs trésors et inventent une nouvelle traite, lit traite des blancs, en cachant toutes ces atrocités derrière un voile commode ! Ce voile, ils le nomment droit de conquête, tristes nécessités de la guerre, besoin de réprimer les révoltes ! Il n'est pas tellement épais que l'Europe ne puisse voir ce qui se passe loin d'elle, et qu'elle ne soit prête à applaudir au cri de vengeance qui bientôt s'étendra de Ceylan à Lahore ! Un peu de patience ; on dira peut-être un jour : « Les vêpres indiennes ! »

A chaque instant, c'était une nouvelle discussion combattue par de nouveaux paradoxes ; néanmoins le Portugais eut beau faire, lorsqu'il laissa tomber l'ancre au sud du cap Saint-André, sur la côte de la grande île des Malgaches, son compagnon forcé n'était pas le moins du monde convaincu de faire, sur le *Sans-Souci*, une expédition parfaitement digne du prix Montyon.

Ils étaient mouillés à l'embouchure d'un ruisseau que les naturels nomment Assa-Mati, petit bras de la rivière Hounara, qui, à six ou sept milles au sud, se jette dans le canal de Mozambique.

En montant dans les hunes, on pouvait découvrir les cases du village Abourmagh'a, éloigné de la côte à peu près de deux portées de fusil.

Bolino fut assez gracieux pour apprendre à M. de Nocé que ce pays était habité par la peuplade sakalave les Antimarahs, sous le gouvernement d'un chef célèbre par sa cruauté et nommé Mounita, qu'il n'avait jamais pu rencontrer, malgré ses fréquents voyages au Marah.

Il fallait connaître cette côte, ses sinuosités, ses dangers et ses abris, aussi bien que les connaissait le Portugais, pour se hasarder dans la petite baie où se balançait son bâtiment. Il n'y avait pas certainement dans toute son étendue l'évitage de deux frégates, et un courant très-rapide la traversait. L'appareillage, grâce à ce courant même, y était facile. Le *Sans-Souci* était si près de terre et si complètement caché derrière un petit îlot qui forme cette rade en miniature, qu'une escadre entière passant au large n'eût pu l'apercevoir. Ce mouillage au milieu des rochers n'était peut-être alors connu que de Bolino.

De même que le *Sans-Souci* était installé pour la traite, que son capitaine semblait être né pour ce rude et dangereux métier, on eût dit, à voir cette baie cachée au milieu des brisants et des sables, que la nature n'avait pas eu

d'autre but en la formant que d'offrir un sûr et commode asile au négrier et à son bâtiment.

Les mâts de perroquet avaient été dépassés pour que du large on ne pût les découvrir par-dessus les îles, et les caronades étaient chargées, afin que le navire fût à l'abri d'un coup de main, non pas des Antimarahs, mais des Mivavis, qui possédaient le pays au nord jusqu'au cap Saint-André. Cette peuplade sakalave est guerrière ; souvent des expéditions partaient de Nossi-Valavoo, sous la conduite d'Ouzanha, frère du chef Andrianah, et venaient, en suivant le littoral sur des pirogues, ravager les côtes du Marah jusqu'à l'embouchure de la rivière Manemboule, dans le pays des Antiméas.

Les précautions n'étaient donc pas inutiles ; aussi le *Sans-Souci*, ses pièces chargées, ses voiles sur les cargues, sa chaîne garnie au cabestan, était-il tout disposé à prendre le large en courant au sud, si quelque pavillon de guerre français ou anglais se montrait trop près de lui dans le nord, et à repousser une attaque des Mivavis ou une trahison des Antimarahs.

CHAPITRE X — L'ILLUSTRE FAMILLE DES NOCÉ CONTRACTE CHEZ LES ANTIMARAHS UNE ALLIANCE DES PLUS INATTENDUES.

Nous n'oserions tenter d'écrire l'histoire des peuplades de Madagascar, qui pourrait cependant fournir matière à de curieux et intéressants volumes ; il nous faudrait pour un semblable travail des documents qui malheureusement nous manquent, et qu'il est presque impossible de se procurer des Madecasses qui, ainsi que la plupart des peuples océaniens, n'ont pas d'histoire écrite. Les hauts faits de leurs guerriers, leurs superstitions et leurs coutumes religieuses traversent les âges chantés par les pères aux enfants, par les *ombias*⁵ à la foule, et dénaturés selon les intentions, l'éloquence et l'imagination des chanteurs.

Comment ces rapsodies, dont on ne peut toujours saisir exactement le sens, seraient-elles propres à servir de base à l'histoire d'un peuple partagé, comme la race sakalave, en un grand nombre de peuplades, dont les idiomes sont si différents que les Antakaras, possesseurs du pays d'Ankara au nord, ne comprennent qu'à grand' -peine les Tsivas, maîtres de la baie de Saint-Augustin au sud ?

Quelques mots donc seulement à nos lecteurs sur les Hôvas et sur les habitants de la côte où le *Sans-Souci* vient faire la traite.

La rivière Hounara, non loin de l'embouchure de laquelle il était mouillé, parcourt le pays du Marah, après avoir traversé les forêts inextricables qui séparent les Antimarahs des Hôvas et pris sa source dans les montagnes de l'intérieur.

Cette peuplade des Antimarahs a subi le sort de presque toutes les autres peuplades sakalaves, c'est-à-dire qu'elle a été repoussée du milieu de l'île sur la côte malsaine. Leurs vainqueurs sont restés les maîtres du pays intérieur, salubre autant que fertile, car aujourd'hui les peuples aborigènes n'occupent plus que le littoral de Madagascar.

Ainsi, quelques hommes, guerriers à la vérité et sous la conduite de chefs intrépides, sont venus de la Malaisie ou des Indes et se sont rendus maîtres de la partie fertile de cette île, si riche d'avenir, aux alentours de laquelle nous avons bien de la peine à maintenir quelques comptoirs insignifiants, et dont les côtes nous sont presque complètement interdites, surtout depuis l'avènement de Ranavaloo, la terrible reine des Hôvas, sur le trône sanglant de Tananarive⁶.

On peut donc partager la population de Madagascar, indépendamment des peuplades disséminées sur les côtes, en deux grandes races bien distinctes : les Sakalaves, enfants du sol, et les Hôvas, conquérants venus de l'est.

Les Sakalaves se divisent eux-mêmes en sept peuplades, chacune, disent les traditions, née d'une des sept femmes que le Créateur tira des côtes de l'homme pendant son sommeil. On reconnaît dans cette superstition le passage des Arabes à Madagascar. Toutefois il n'en faudrait pas conclure que les Madecasses aient jamais embrassé l'islamisme, quoique certains d'entre eux en aient les coutumes en ce qui concerne la pluralité des femmes et l'abstention des liqueurs fortes et de certaines viandes. Des religions ou plutôt une religion existe-t-elle même parmi ces peuples ? Comment la définir, la raconter, la nommer, après avoir vu, dans le sud, les sacrifices humains, dans l'est les pratiques juives, dans le nord les momeries mahométanes ?

Les Arabes ont laissé dans l'île de nombreuses traces de leur séjour. Dans tout le pays de Boueni et d'Ankara, à l'extrême nord, la langue arabe est la seule parlée, et depuis que les Sakalaves et les Hôvas écrivent, c'est de l'alphabet arabe qu'ils se servent, avec quelques changements cependant. Ainsi, certaines lettres portent à Madagascar le point en dessus, au lieu de le porter en dessous, et les Madecasses ont inventé deux ou trois signes pour rendre quelques sons du palais, inconnus des Arabes.

Les ruines des villes de Mouzangaï et de Tongaï, dans le nord-ouest, indiquent par les débris de leurs monuments, que non-seulement les Arabes ont occupé longtemps les côtes de l'île, mais encore que leurs possessions y étaient fort importantes et très-prospères.

Les autres peuplades de Madagascar se servent d'un langage qui vient prouver leur origine océanienne, par sa ressemblance étrange avec la langue malaise. Ainsi que celle-ci, la langue des Madecasses n'a pour ainsi dire ni genre, ni nombre, ni cas, ni conjugaisons. Nous fûmes tout étonné, lorsque

nous allâmes nous-même à PouloBali⁷, de nous faire comprendre des naturels de cette île, à l'aide de quelques mots que nous avions appris pendant un court séjour que nous fîmes dans le Marah.

A quelle époque faire remonter, et la disparition des Arabes qui avaient apporté la civilisation sur la côte ouest, et l'envahissement par les Hôvas, qui replongent aujourd'hui dans la barbarie ce pays immense ?

De ces deux faits, l'un n'est-il pas la conséquence de l'autre ? Les Sakalaves, repoussés de l'intérieur de l'île par les Hôvas, ne furent-ils pas obligés, n'ayant plus que les côtes malsaines à habiter, d'en chasser à leur tour les Arabes, qui repassèrent alors le canal de Mozambique, et dont un très-petit nombre seulement restèrent dans le royaume de Bouéni ?

Quant à l'origine des Hôvas, lorsqu'on interroge à cet égard un sujet de Ranavaloo, il répond avec orgueil :

« Nous sommes des étrangers venus de bien loin, au delà des grandes mers de l'est, sous la conduite d'un homme fort, ancêtre de notre roi Radama. »

Quoi qu'il en soit, les Hôvas furent d'abord les tributaires des rois de Bouéni et de Ménabé, auxquels ils payaient la redevance appelée *faenza*. Seulement sous leur chef Joubousalma, fils d'Andrianambeloumasina, ils commencèrent leurs excursions guerrières et leurs hauts faits.

Sous Radama, ce peuple grandit et devient le vrai maître de Madagascar. Il sort de la barbarie, l'armée y est instituée et disciplinée à l'européenne, une imprimerie est établie à Tananarive, les missionnaires prêchent en liberté la religion chrétienne dans tout le gouvernement d'Imerne, et la civilisation donne aux Hôvas de nouvelles armes pour combattre et vaincre leurs ennemis.

Malheureusement pour ses sujets, Radama meurt en 1828, presque tout jeune encore, et sa mort est pour Madagascar une véritable calamité.

Rakoutoubi, fils aîné de la sœur de Radama, était l'héritier du trône ; mais Ranavaloo, épouse du roi défunt, fait empoisonner son neveu et s'empare de la couronne, en marchant sur les cadavres de tous les proches parents de son mari qu'elle fait assassiner.

Un autre neveu de Radama, nommé Ramaneka, put seul échapper à la fureur de cette terrible usurpatrice. Il se sauva chez l'iman de Mascate, en emportant, au grand désespoir de Ranavaloo, ses femmes et ses trésors.

Avec la nouvelle reine revinrent les coutumes barbares. Sous son règne, il n'y a plus de missionnaires dans toute l'étendue du territoire des Hôvas ;

l'idolâtrie, avec ses plus cruels sacrifices, a reconquis son pouvoir ; les *ampisikidis* ou *ombias* sont tout-puissants. Ranavaloo, avec ses sept maris, ou plutôt ses sept esclaves, aveuglément dévoués à ses caprices sanguinaires, avait mis la polyandrie à la mode dans cet empire qu'elle ne dirigeait qu'à l'aide du meurtre et des superstitions.

Voilà tout ce que nous désirions dire à nos lecteurs de l'histoire de cette grande île, avant de les y introduire ; revenons maintenant aux Antimarahs et au *Sans-Souci*.

M. de Nocé, qui avait craint un instant d'être emmené par le négrier jusqu'au golfe de Guinée, lui avait encore su gré, en lui-même, du court voyage qu'il lui faisait faire. Son but, à lui, n'en était pas moins atteint : il était sûr que le Portugais ne se doutait pas qu'à son retour à Bourbon, il ne trouverait plus personne à l'habitation du Mât. Le désappointement et la fureur de son rival en perspective, il se consolait parfaitement d'avoir été sa dupe, en se promettant de prendre sa revanche dans quelques semaines. Aussi, curieusement appuyé sur le plat-bord, songeait-il fort peu à Bolino, mais beaucoup à faire une excursion à terre pour n'avoir pas au moins sous les yeux l'embarquement des malheureux que venait chercher le *Sans-Souci*.

Il était là depuis quelques instants, lorsqu'il aperçut plusieurs bateaux se détacher du rivage et se diriger vers le bord. Ils se rallièrent bientôt comme pour tenir conseil, et l'un d'eux, se séparant des autres, se décida à accoster.

C'était une fine et longue embarcation formée de deux troncs d'arbres creusés et réunis ensemble par de solides cordes végétales. Trois hommes la montaient. Deux restèrent accroupis sur leurs pagaies⁸ ; le troisième, qui était évidemment un chef, s'élança avec rapidité sur le pont, en s'aidant des porte-haubans.

Raboormoun, comme Albert l'entendit nommer, était, à ce qu'il paraît, un vieil ami de Bolino, car il se dirigea immédiatement vers l'arrière, en échangeant avec lui des signes de reconnaissance.

Le chef antimarah était presque nu ; un pagne de cotonnade bleue lui serrait les reins. Ses seules marques de distinction étaient une longue sagaie garnie de coraux et sculptée assez finement, qui ne quittait sa main droite que pour passer dans sa main gauche, et un enjolivement plus que bizarre dont il avait orné son noir visage.

Il avait l'angle facial fourni de verrues si régulièrement posées et si rapprochées, qu'on eût dit comme une chaîne de montagnes lilliputiennes

prenant naissance au haut du front et descendant jusqu'au menton. Ces verrues n'étaient pas grosses ou petites au hasard ; elles s'élevaient au contraire d'après les lois d'une progression croissante d'abord, puis décroissante, de telle sorte que les plus petites se trouvaient les plus éloignées du milieu du visage, au front et au menton, et la plus grosse juste sur le bout du nez.

Les Madecasses arrivent à se faire pousser ces excroissances dont ils sont fiers et jaloux, car elles sont une marque de distinction, en versant, dans de petites incisions faites d'après un dessin donné, le suc de certaines plantes, dont ils laissent tomber plus ou moins de gouttes, selon qu'ils veulent que les verrues soient plus ou moins considérables. Nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire de chercher à décrire la physionomie grotesque que donne à leurs visages ce raffinement de coquetterie.

Albert examinait Raboormoun en souriant, lorsqu'il vit tout à coup le capitaine faire un geste de fureur et de désappointement, en l'accompagnant de tous les jurements païens de son vocabulaire.

Le Madecasse semblait avoir la plus grande frayeur de la colère du Portugais qui frappait du pied en répétant :

« Pas d'esclaves ! pas d'esclaves ! Jolie expédition que j'ai faite là. Si je tenais Ranavaloo elle-même, elle me payerait mon voyage. Cette brute de Mounita ! Et cet imbécile de Raboormoun qui vient m'annoncer cela tout souriant, tout joyeux !

Le chef antimarah suivait d'un œil inquiet les embarcations de ses sujets qui s'étaient un peu rapprochées du bord, et paraissait avoir l'intention de les rejoindre à la nage, mais lorsque le commandant du *Sans-Souci* eut épuisé toute sa collection de jurons et d'épithètes des moins gracieuses à l'adresse de la reine des Hôvas et du roi Mounita, il finit par se calmer, à la grande joie du pauvre noir, dont la physionomie reprit un peu de tranquillité.

Raboormoun apportait en effet d'assez mauvaises nouvelles. Des traités de paix venaient d'être faits entre Ranavaloo et la peuplade de la côte. Les prisonniers avaient été échangés ; sur tout le littoral on n'eût pas trouvé dix esclaves à acheter.

Bolino n'était pas un homme à se désoler pour un échec. Sa première colère apaisée, il prit bravement son parti. Il annonça que, puisqu'il ne pouvait trouver un chargement au Marah, il allait aller tenter la fortune à Sofala.

Cependant il ne pouvait partir de suite : dans un coup de talon que le *Sans-Souci* avait donné sur les sables en mouillant, son gouvernail avait été démonté. Il voulait profiter du bon abri des îles pour réparer cette avarie, et aussi prendre certaines dernières dispositions pour l'embarquement des noirs.

M. de Nocé, enchanté de trouver l'occasion de pouvoir quitter le bord, lui demanda alors s'il y avait quelque obstacle à ce qu'il allât chasser à terre. Bolino s'empressa de lui répondre, avec un sourire dont il aurait dû se défier, qu'il était parfaitement libre de profiter comme il l'entendrait des quatre jours qu'il comptait rester sur rade.

Le chef madecasse auquel il avait traduit l'intention du jeune homme, et qui désirait faire oublier les nouvelles qu'il avait apportées, se mit aussitôt à sa disposition, en lui faisant comprendre qu'il était le cousin du roi Mounita, et qu'il ne courait nul danger à le suivre jusqu'au village d'Abourmagh'a, et même jusqu'à la ville de Mahara, à une dizaine de lieues dans l'intérieur, sur la lisière de la forêt Maniréni.

Malgré les protestations de Raboormoun et son désir, Albert hésitait encore, lorsque le négrier, qui avait semblé n'attacher aucune importance à la velléité d'excursion de son prisonnier, ajouta avec indifférence :

— Vous pouvez prendre quelqu'un avec Vous, Monte-au-Ciel, si vous voulez, ou Diego ; tous les deux, même.

— Oh ! je préfère Monte-au-Ciel ; je vous avoue que la compagnie de votre domestique ne me sourit en aucune façon, répondit franchement le gentilhomme. Donnez-moi aussi Roux, et je vous débarrasserai de ma présence pendant quelques jours.

— Roux ne peut aller avec vous, dit sèchement le capitaine ; j'en ai besoin pour les réparations à faire à bord. Prenez Pingouin, si cela vous convient.

Roux, qui avait entendu prononcer son nom, s'approcha :

— Un instant ! dit-il, de quoi s'agit-il ?

— D'aller faire un tour à terre, répondit le jeune homme.

— Ah bah ! tout seul ?

— Non pas ! avec Monte-au-Ciel et Pingouin. Le capitaine ne veut pas que vous quittiez le bord.

Le maître d'équipage regarda fixement le négrier, cherchant à deviner ses intentions. Celui-ci, impassible, se contenta d'ajouter en tournant le dos

— Eh parbleu ! monsieur, restez à bord, si vous le voulez, et avouez franchement que vous avez peur ; ce sera plus simple que de faire toutes ces grimaces.

M. de Nocé sentit le rouge lui monter au front, et au lieu de suivre le sage conseil que lui donnait Roux à voix basse de ne pas mettre le pied hors dû *Sans-Souci*, il se décida brusquement. Il fit dire à Raboormoun qu'il était prêt à l'accompagner.

Puis il rentra dans sa cabine, d'où il sortait au bout de cinq minutes, son fusil sous le bras et son revolver dans sa poche.

Monte-au-Ciel et Pingouin, que le maître d'équipage avait prévenus, l'attendaient à la coupée.

— Stop ! une minute ! dit Roux, au moment où ils mettaient tous les trois le pied sur l'échelle ; puisque vous avez le diable au corps, qu'il vous emporte ! mais prenons d'abord une petite précaution. Vous allez me faire le plaisir, Monte-au-Ciel et vous, de demander le serment du *fathidrah* à Raboormoun et de devenir ses *tayos*.

— Qu'est-ce que c'est que ça que le *fathidrah* ! demanda en riant Albert.

— Le *fathidrah* est une cérémonie qui vous fera frère de Raboormoun. Vous serez son *tayo*, son frère de sang ; il vous protégera comme si vous étiez son frère naturel. Oh ! ne riez pas, ce serment est sacré pour un Sakalave, jamais il ne le viole.

— Eh bien, alors, demandons-lui le *fathidrah* ! »

Roux se pencha par-dessus le bord, et fit comprendre au Madecasse que les étrangers étaient disposés à aller avec lui jusqu'où il voudrait, mais qu'avant tout il fallait qu'ils fussent ses *tayos*.

— Le *fathidrah* ! le *fathidrah* ! s'écria Raboormoun tout joyeux et tout fier, en élevant la voix pour s'adresser aux hommes qui l'attendaient dans les embarcations.

Il parlait avec une telle volubilité que Roux ne comprenait rien aux ordres qu'il donnait avec tant d'empressement.

Lorsqu'il eut fini son discours, il se tourna vers le bord, la main droite posée sur le cœur, et dit qu'on devait le rejoindre sur la rive droite de l'Assa-Mati. Il paraît que la cérémonie à la suite de laquelle se prononçait le serment était trop compliquée pour qu'elle pût s'accomplir abord. Puis, avec l'agilité d'un chat, il se laissa glisser dans sa pirogue qui gagna rapidement la terre.

Un quart d'heure après, Albert, Monte-au-Ciel et Pingouin, bien armés tous les trois, car le maître d'équipage avait glissé des carabines dans les mains des deux matelots par un sabord de l'entre-pont sans être vu de Bolino, débarquaient sur le rivage à deux cents mètres peut-être, du *Sans-Souci*.

— Attention à être prudents, leur avait dit Roux, en forme d'adieu, moi j'ouvre l'œil ici sur le Bolino ! Il partira quand je le voudrai bien. Quant à Diego, qu'il veille au bossoir. S'il s'asseoit sur ma veste, je lui tords le cou comme à un poulet !

Il paraît que Raboormoun voulait que les choses se Posassent dignement. Cousin de Mounita, il pensait qu'il était de la gloire de la famille régnante de donner tout l'éclat possible au serinent du *fathidrah* qu'allait prononcer un de ses membres ; aussi Albert et ses compagnons l'attendirent-ils près d'une demi-heure.

Ils commençaient à s'impatienter, et M. de Noce trouvait que, pour un cousin du roi, Raboormoun ne pratiquait guère la politesse des majestés, lorsqu'ils aperçurent une espèce de procession fort longue qui venait de leur côté.

Le cousin de Mounita marchait gravement en tête de la colonne. Albert eut bien de la peine à retenir un éclat de rire en considérant la singulière toilette qu'il avait faite pour, sans aucun doute, donner encore plus d'éclat à la cérémonie. Monte-au-Ciel, lui, qui était familiarisé avec les coutumes madecasses, gardait assez bien son sérieux. Quant à Pingouin, sa bouche et ses yeux grands ouverts, il grattait impitoyablement son nez, en grognant des monosyllabes admiratifs.

Raboormoun avait gardé son pagne bleu, mais il avait endossé un habit encore assez propre de major anglais, dont les basques rouges tombaient sur ses mollets, ou plutôt sur les bottes de mer, ornées de coraux, qui remplaçaient ses chaussures indigènes. Ajoutez à cet accoutrement une espèce de turban surmonté d'un plumet multicolore, sous lequel son visage, illustré comme nous l'avons dit, et, de plus, horriblement ravagé par la variole, avait une expression de majesté grotesque impossible à rendre.

Il s'avancait, s'appuyant gravement sur sa sagaie garnie de fleurs. On eut dit vraiment d'un singe ou d'un chien savant.

Derrière lui venaient, séparés de la foule et sous les ordres d'un sorcier, cinq ou six Madecasses, copiant parfaitement leur chef dans ses allures et portant différents objets : qui un énorme vase de terre, qui d'autres

moindres vases renfermant des pièces de monnaie, du manioc, des balles, de la poudre et des petits morceaux de bois.

Les différents acteurs de la scène qui allait se passer prirent place suivant les indications de l'*ombia* ; la foule se groupa silencieusement autour d'eux.

Albert et Monte-au-Ciel étaient séparés de Raboormoun par un grand récipient en terre qui avait été placé au centre du cercle formé par les sujets de Sa Majesté Mounita, dont ils allaient avoir l'honneur de devenir les parents, grâce au *fathidrah* et à Raboormoun.

Pingouin, sans aucun doute, n'avait pas paru digne d'être élevé à cette auguste alliance ; il n'était là que comme témoin.

Ils étaient tous immobiles depuis quelques instants, s'examinant les uns les autres, M. de Nocé se mordant les lèvres pour ne pas compromettre par un éclat de rire sa future fraternité et pensant assister à quelque fantaisie carnavalesque de la mi-carême, lorsqu'un coup de tam-tam retentit.

Cela voulait dire que les dieux, consultés, étaient favorables au *fathidrah*, La cérémonie commença.

L'*ampisikidi* s'avança jusqu'au grand vase et se mit à le remplir lui-même de l'eau que ses aides allaient puiser à la rivière. Ce singulier grand prêtre ne laissait tomber le liquide que goutte à, goutte en marmottant des phrases inintelligibles même pour Monte-au-Ciel. A un certain mot tous les assistants levaient les mains vers le ciel en poussant un grand cri. Une musique impossible à noter accompagnait ces hurlements.

Quand le vase fut plein, l'*ampisikidi* prit à Raboormoun la fameuse sagaie ornée de fleurs, et, faisant signe aux deux futurs parents du chef antimarrah d'étendre la main vers elle, il en plongea dans l'eau l'extrémité de la hampe, le fer empoisonné étant ainsi tourné vers le ! ciel. Raboormoun saisit le bout armé à pleines mains, M. de Nocé et le matelot placèrent les leurs le long de la hampe, et le sorcier, ayant fait avancer les Madecasses qui portaient des vases contenant les menus objets dont nous avons parlé, prit dans l'un des pièces de monnaie, D'une voix qui parcourait toutes les gammes imaginables, il entonna alors le chant suivant, dont nous garantissons l'authenticité :

« Andrianzanahr, sois témoin du serment des étrangers, sois témoin du serment du chef sakalave. Vous ; puissants guerriers, nos ancêtres, Andrianmenzouala, Andrianisova, Andriamissara, sagaies de notre bon esprit, que vos bras s'arment et frappent avec la rapidité de la flèche lancée par un bras fort celui qui manquera à son serment ! »

Les pièces de monnaie brillèrent au fond du vase, il les remua avec la sagaie, en ajoutant :

« L'argent des étrangers est au Sakalave, le Sakalave donne le sien aux étrangers. »

Monte-au-Ciel dissimula une grimace, en traduisant ce verset à son lieutenant, car il n'avait cessé d'appeler ainsi M. de Nocé !

Ni l'*ombia*, ni Raboormoun ne s'aperçurent de rien, heureusement.

Le manioc couvrit la surface de l'eau ; le sorcier continua :

« Les étrangers et le Sakalave n'ont qu'un même pain. »

Les petits morceaux de bois flottèrent :

« Les étrangers ont droit à la plus belle natte dans la case du Sakalave, et le Sakalave est chez son frère dans la maison de l'étranger. »

L'*ampisikidi* prit la poudre et les balles, les jeta lentement dans le vase et reprit son chant :

« Les étrangers auront maintenant pour frères et amis les frères et les amis du Sakalave, et le Sakalave sera l'ennemi des ennemis des étrangers. Que la poudre et les balles chassés par le souffle de la colère n'aillent jamais du frère au frère, et que l'Angatcha⁹ ne pousse jamais le bras des étrangers pour frapper le Sakalave, ni ne dirige non plus jamais le bras du Sakalave pour frapper ses frères, les étrangers !

L'épouse au teint de lait de l'étranger franchira le seuil du *sava sakalave*¹⁰ ; dans la famille sakalave les voiles de la *vadi-bé*¹¹, de la *vadi-massa* et des *vadis-san-granous* tomberont, en laissant voir les seins d'ébène et de safran. Le *sava* se fermera sur l'étranger et le Sakalave veillera sur le repos de son frère ! »

On voit que le serment du *fathidrah* n'oubliait rien. A cette dernière strophe qui mettait en sa possession les beautés multicolores d'un sérail madecasse, Monte-au-Ciel retrouva sa plus riante physionomie. Albert fut repris d'une plus violente envie de rire que jamais.

Quant à Raboormoun, pour lequel les Français étaient peut-être tout aussi ridicules qu'il le leur semblait, il portait au *fathidrah* un trop profond respect pour ne pas le prononcer avec tout le recueillement possible.

Le sorcier avait quitté le cercle qui s'était ouvert religieusement sur son passage ; pendant son absence, la foule répétait toujours :

« O Andrianzanahr ! bon et grand esprit, et vous Andrianmissara, Andrianmenzouala, Andrianisova, puissants guerriers et hommes forts, nos

ancêtres ! agitez vos sagaies eh signe de joie, soyez favorables aux étrangers, écoutez leur serment et celui de votre enfant chéri, le Sakalave !

Après quelques minutes de disparition, l'*ampisikidi* revint prendre sa place. Un Madecasse le suivait portant dans quatre petits vases de la terre que le sorcier avait prise aux quatre points cardinaux près de l'endroit où se passait cette scène étrange.

Il fit signe à Raboormoun, qui quitta d'une main le fer de sa sagaie et qui, puisant de la terre dans chacun des vases et la faisant voler en poussière dans toutes les directions, se mit, lui aussi, à chanter à son tour :

« Partout où le vent emporte cette terre peuvent marcher mes frères.

« Les forêts sacrées n'ont plus pour eux de mystère et les *kabars*¹² leur sent ouverts. »

L'*ampisikidi* reprit la parole :

« Que les *fanfoudi*¹³ soient funestes à celui des frères qui violera le serment sacré du *fathidrah* ; que les sampias conduisent droit à son cœur les sagaies ennemies au lieu de les en éloigner ; que la corde d'argent¹⁴ ne se déroule jamais pour faire descendre jusqu'à lui les bons esprits ; qu'elle se retire à sa mort, pour qu'il ne puisse quitter la terre, où il rampera dans le corps des animaux immondes ; que l'épreuve du *tangui*¹⁵ soit pour lui la blessure de la flèche empoisonnée des Hôvas, et qu'Andrianzanahr ne le visite jamais dans sa solitude et dans ses douleurs. »

Ces imprécations prononcées, le sorcier présenta à Raboormoun un grand couteau bien aiguisé, couteau anglais qui ne se doutait guère, en sortant jadis d'un des ateliers de Birmingham, du singulier usage auquel il devait être employé plus tard. Le chef sakalave le prit, se fit au bras une assez profonde entaille, sans paraître s'apercevoir de la douleur, et l'*ampisikidi*, présentant aux lèvres de la blessure une coquille de nacre, recueillit le sang qui s'en échappait en abondance.

Cet acte du *fathidrah* ne laissa pas que de causer quelque inquiétude aux nouveaux frères. Ce n'était pas à tort.

Lorsque le sorcier crut que le sang du cousin de Mounita avait assez coulé, il fit signe à un confrère, le docteur de l'endroit, sans aucun doute, qui très-habilement ferma la plaie ; puis se tournant vers M. de Nocé, il lui offrit le couteau rouge encore du sang de Raboormoun.

Toute explication de la part du grand prêtre était inutile. Il était par trop évident qu'il devait suivre l'exemple qui venait de lui être donné. Si peu

attrayant que fût le chemin tracé, il comprit qu'il était allé trop loin pour reculer, ce qui peut-être, d'ailleurs, eût été dangereux.

Rien, du reste, ne disait à Albert d'être aussi généreux de son sang que l'avait été le chef sakalave ; aussi n'éprouva-t-il que le moins possible, ainsi que Monte-au-Ciel, la trempe du couteau. Ils se contentèrent tous les deux d'une légère piqûre, dont quelques gouttes de sang ne s'échappèrent qu'avec peine pour se perdre dans l'océan qu'avait formé la blessure de leur frère.

Ils espéraient bien que tout était fini là. Hélas ! ils se trompaient ; le moins agréable restait à faire.

L'*ampisikidi*, toujours en accompagnant ses moindres actions de paroles cabalistiques et sacramentelles, remplit cette coupe sanglante de l'eau du grand vase, eau devenue fort sale grâce aux objets hétérogènes qui y avaient été jetés, et la présenta à Raboormoun qui, pour cette fois, abandonnant tout à fait le fer de sa sagaie, mit une main sur sa tête et, saisissant la coquille de l'autre, but d'un seul trait, avec enthousiasme, presque la moitié du liquide.

Lorsque monsieur de Nocé comprit qu'il devait, lui aussi, boire de ce hideux breuvage, il fit un pas en arrière, bien décidé à laisser Là le *fathidrah*, Raboormoun et le grand prêtre, qui tournait par trop au sacrificateur païen ; Monte-au-Ciel se hâta heureusement de lui faire comprendre qu'il fallait en passer courageusement par cette dernière épreuve, car il ne doutait pas qu'un refus ne fît, des amis qui les entouraient, des ennemis impitoyables.

L'élégant gentilhomme hésita un peu encore cependant, se demandant s'il ne fallait pas mieux s'ouvrir violemment un chemin à travers la foule ; mais, pensant qu'il serait l'objet des railleries de Bolino, il se décida. Après avoir approché la coupe de ses lèvres, il la passa rapidement au matelot, qui, bravement, fit raison à Raboormoun, aux cris de joie des sujets de Mounita, ravis des étrangers.

Puis ils reprirent tous trois la sagaie à pleines mains et le sorcier termina en criant :

« Les étrangers et les Sakalaves sont frères, que Zanahar les protège et que les bons esprits les dirigent ! »

La foule redoubla ses cris de joie. Raboormoun saisit dans ses mains celles d'Albert et de Monte-au-Ciel ; le *fathidrah* était prononcé. Ils étaient les frères de l'Antimarrah ; ils avaient le droit de cité dans tout le pays habité par le second peuple de Madagascar. Pendant peut-être qu'en France, à 3,

600 lieues, la comtesse de Nocé cherchait, les yeux humides fixés sur une carte de la mer des Indes, cette petite île de Bourbon où si courageusement elle avait envoyé son fils, celui-ci l'honorait d'une alliance avec Sa Majesté Mounita, dont la burlesque et dramatique cérémonie que nous avons essayé de dépeindre le faisait, ainsi que le matelot du Sans-Souci, le cousin.

Ce serment du *fathidrah* est si répandu dans l'île que presque tous les chefs sakalaves sont parents, et ces liens sont tellement respectés qu'il est souvent difficile de savoir si, entre tel ou tel personnage, la parenté est réelle ou seulement née du serment de sang.

Albert avait emporté du bord deux poires à poudre, il en donna une à son nouveau frère, ce qui le transporta de joie, et, en son nom aussi bien qu'en celui de son compagnon, il fit à l'*ampisikidi* et à son aide un cadeau de plusieurs piastres, ce qui lui valut de nouveau les bénédictions de la foule.

Il n'avait plus maintenant qu'à profiter de sa fraternité pour mettre à profit les quelques jours de liberté que Bolino lui avait donnés. On conçoit très-bien que M. de Nocé, d'un naturel plein de hardiesse et, de plus, porté aux aventures comme tous les hommes d'imagination, ne songeait pour le moment qu'à satisfaire sa curiosité. Il était presque sur le point de savoir gré au Portugais de l'avoir emmené avec lui ; il rêvait déjà aux récits qu'il pourrait faire à son retour de l'excursion étrange qu'il tentait. Aussi, au lieu de s'en tenir, ainsi qu'il en avait d'abord eu le projet, à une simple partie de chasse, était-il disposé à suivre Raboormoun aussi loin que possible.

Monte-au-Ciel, consulté, répondit qu'il était tout prêt à faire le tour de Madagascar, si cela pouvait convenir à son lieutenant. Pour Pingouin, c'était un brave garçon qui, trouvant par trop difficile d'avoir une opinion propre, préférait infiniment être de celle qu'on voulait bien avoir pour lui.

Après un quart d'heure de conversation avec Raboormoun, on décida qu'on gagnerait d'abord Abourmagh'a, pour s'y reposer un instant. En remontant l'Assa-Mati, on rejoindrait ensuite l'Houmara que l'on suivrait jusqu'à Mahara, séjour ordinaire de Mounita, dont il fallait l'autorisation pour pénétrer sous les ombrages sacrés de la forêt Maniréni.

Ils prirent place alors dans la pirogue du cousin de Sa Majesté madecasse. C'était une longue et plate embarcation armée de six pagaies ; son avant, finement taillé, devait admirablement fendre les courants rapides du fleuve. Les rameurs descendirent à terre pour la mettre à flot, car la mer, en se retirant, l'avait laissée sur le sable, et pleins de confiance dans le

serment de sang qui les liait au Sakalave, les trois Européens s'abandonnèrent à sa bonne foi.

En moins d'une heure la pirogue, sous la robuste impulsion des sujets de Raboormoun, remonta l'Assa-Mati et se trouva par le travers d'Abourmagh'a, dont, des hunes du *Sans-Souci*, on pouvait apercevoir les toits des cases.

Albert avait devant lui un village où certainement aucun Français jusqu'alors n'avait mis le pied.

La pirogue avait à peine doublé la petite élévation de terrain sur le versant de laquelle était construit le village, qu'il put déjà s'apercevoir de l'agitation et du trouble qu'y faisait naître son arrivée. Les hommes couraient çà et là. Il s'arrêtaient en agitant au-dessus de leurs têtes leurs sagaies et leurs longs fusils ; puis ils se groupaient et semblaient tenir conseil. Les enfants criaient, pendant que les femmes, effrayées, les entraînaient derrière les cases. A mesure que les étrangers approchaient, l'agitation augmentait. Lorsque l'embarcation, lancée par un dernier et vigoureux élan des pagaies, vint s'échouer sur le sable du rivage, au milieu des palétuviers, une décision était prise sans doute par la foule ; car, d'un commun accord, hommes, femmes et enfants, malgré les gestes de Raboormoun, se mirent à courir vers la forêt, sous les arbres de laquelle ils disparurent en poussant de grands cris. Seulement, ils crurent devoir exécuter cette retraite à la mode des Parthes : plus d'un Madecasse, avant de se perdre sous les ombrages, se retourna pour envoyer vers les nouveaux arrivants une flèche ou un coup de fusil.

Personne, heureusement, ne fut atteint.

Le début était peu encourageant. C'était là une façon au moins singulière de recevoir des frères. Cet accueil peu patriarcal que lui faisait la population d'Abour ; magh'a ôta à M. de Nocé un peu de sa confiance dans le *fathidrah*.

Monte-au-Ciel faisait la grimace et Pingouin semblait collé à son banc. Ils débarquèrent cependant, tandis que Raboormoun, furieux, s'élançait à la poursuite des sujets de son royal cousin, avec une agilité qui faisait le plus grand honneur à ses muscles locomoteurs.

Le jeune homme et ses compagnons n'eurent pas le temps de s'inquiéter de l'absence du chef antimarrah ; quelques instants à peine après son brusque départ, il sortait de la forêt suivi de toute la population.

Les hommes, le bouclier de peau au bras gauche, marchaient derrière lui ; les femmes et les enfants, allongeant curieusement le cou entre les rangs des guerriers, examinaient de leurs grands yeux noirs et étonnés les nouveaux parents de leur roi redouté. Chacun écoulait attentivement une sévère allocution que leur adressait le chef. Il paraît que le *speech* fut goûté, car, après quelques minutes d'hésitation, la foule se rapprocha du rivage, les femmes un peu craintives encore, mais poussées par la curiosité.

Raboormoun rejoignit alors ses frères. Il leur expliqua qu'ils étaient les premiers blancs visitant Abourmagh'a, et qu'à l'étonnement et à la peur seulement, ils devaient attribuer la manifestation si peu fraternelle qui les avait accueillis. Il ajouta que maintenant que les naturels les savaient ses frères, ils ne couraient plus aucun danger.

En effet, ils furent dès ce moment si pressés de tous côtés par les femmes et les enfants, que ce ne fut pas sans peine qu'ils purent traverser la foule pour se rendre à la case ou plutôt à la *douana*¹⁶ de Raboormoun.

La demeure du chef sakalave n'avait d'autre marque distinctive que sa position au milieu du village. Elle était, comme toutes les autres cases, construite en terre et en bambous, et sa toiture était de feuilles de palmier.

La natte qui en fermait l'entrée se leva sur les Européens. Les faisant passer les premiers, leur introducteur, fidèle, esclave du *fathidrah*, leur dit, toujours en employant son pittoresque langage :

« Entrez, frères de Raboormoun, les étrangers ont droit à la plus douce natte dans la case du Sakalave. »

Ils entrèrent.

La demeure de Raboormoun, comme celle de tous les chefs madecasses, était divisée en quatre parties. Ils pénétrèrent dans une grande chambre, le *tampa*, mot qu'on pourrait traduire par grand salon. L'appartement des femmes, le *sava*, y communiquait par une porte faite de feuilles si artistement préparées et si souples qu'elles avaient la douceur et l'élasticité du cuir. Des coussins et des nattes fines comme un tissu de soie furent apportés, et à la prière de leur hôte, ils s'assirent ou plutôt se couchèrent autour d'une natte plus petite, sur laquelle un esclave leur servit des gâteaux de manioc et de riz, et des rafraîchissements faits avec les sucres du *rabane* et du *tancassou*¹⁷. Des bananes, des oranges mandarines, des citrons leur furent aussi présentés très-coquettement disposés sur des feuilles de *raven*. Tout cela avait un air si appétissant, qu'Albert et ses compagnons firent fête au repas offert par l'Antimarah.

Le palmier dont nous venons de parler, et que les Madecasses nomment *raven*, mérite bien son surnom d'*arbre du bon esprit*, comme ils l'appellent. Il est incroyable à quels usages différents sert ce roi des forêts. Sa tête se mange comme le chou ; son bois filandreux et incorruptible sert à construire des cases, dont les parois sont recouvertes par les plus grandes feuilles. Avec les plus petites, les naturels font des plats et des verres sur lesquels n'aurait pas trouvé à mordre la satire de Boileau, puisqu'ils ne servent qu'une fois. Sous l'enveloppe membraneuse de la fleur, se récolte une gomme délicate qu'on prendrait pour du miel, et dans l'écorce enfin les Madecasses trouvent encore mille ressources.

Albert, Monte-au-Ciel et Pingouin, qui à sa grande joie n'était pas traité avec moins de distinction que ses compagnons, étaient à peine étendus sur les nattes, qu'une musique, qui laissait bien quelque chose à désirer, commença dans le *sava*.

Les femmes de Raboormoun cherchaient à plaire aux étrangers à l'aide d'une espèce de cymbale et de l'*azoulaé*¹⁸ ; mais il n'y avait pas à craindre que les sons qu'elles parvenaient à tirer de ces instruments eussent sur M. de Nocé l'influence funeste qu'avaient jadis sur les navigateurs les chants des filles d'Achéloüs et de Calliope. Les voix que les *vadis* de Raboormoun accompagnaient si peu harmonieusement étaient cependant douces et agréables ; mais le jeune homme, plein encore des souvenirs de l'Opéra, regrettait presque de n'avoir pas pris la prudente et ingénieuse précaution d'Ulysse, tandis que Monte-au-Ciel, et Pingouin surtout, se laissaient aller au charme que trouvaient aux chants sakalaves leurs oreilles moins délicates.

Lorsque ce fort peu mélodieux concert eut soupiré sa dernière fausse note, la natte qui séparait le *tampa* du ma se souleva, et à l'appel de Raboormoun, les deux seules femmes de son sérail qu'il eût amenées à Abourmagh'a s'avancèrent auprès du frère de leur époux et maître.

Elles étaient coquettement drapées clans des *lambès*¹⁹ de soie finement travaillés, qui, après leur avoir recouvert les reins et la poitrine remontaient autour du cou et de la tête pour retomber en pli gracieux sur le visage, dont elles ne laissent, au dehors des cases, voir que les yeux. Elles appartenaient à deux races différentes.

La première, la *vadi-massa*, était toute jeune encore, et, malgré son teint de safran, presque jolie. Sa bouche était petite, ses lèvres rouges et un peu fortes semblaient un bouton de grenade entr'ouvert, ses oreilles étaient

ornées de petits morceaux de corail rose, et ses chevilles faisaient sonner, à chacun de leurs mouvements, les anneaux d'argent qui les entouraient. Raboormoun eût mieux fait de ne pas faire comprendre, pour l'honneur de Rana (c'était le nom de la favorite du chef Antimarah) que c'était à ses petits doigts effilés et à ses ongles noirs que ses hôtes devaient le triste échantillon qu'il venait de leur procurer du progrès de l'art musical à Madagascar.

Quoi qu'il en soit, Albert fut tout étonné de trouver au milieu de ces sauvages une aussi gracieuse fille que Rana. Après un quart d'heure de conversation, par gestes, ce qui dut les faire considérablement ressembler à des élèves de l'abbé de l'Épée ou de Pereira, il ne put s'empêcher de reconnaître que le *fathidrah* était une admirable coutume, dont l'usage toutefois serait peut-être fort dangereux dans nos morales contrées.

La compagne de Rana n'était qu'une *vadi-sangranou*, moins jolie que sa jeune amie. Elle s'était glissée auprès de Monte-au-Ciel, qui, grâce à sa connaissance du madécasse, se faisait fort bien comprendre, au désespoir de Pingouin. Le pauvre garçon, resté seul, ne quittait pas des yeux, en se livrant à son tic favori, la porte du *sava*, espérant que de l'appartement des femmes allait s'élancer une houri pour se jeter à son cou.

Après s'être ainsi reposé une demi-heure, usant mais né songeant certainement guère à abuser, de l'hospitalité de son frère, M. de Nocé fit dire à Raboormoun qu'il était temps de se remettre en route.

Il dut embrasser Rana, pendant que Monte-au-Ciel et Pingouin lui-même disaient adieu de la même façon à l'autre femme ; puis tous trois ils traversèrent de nouveau la grande place du village pour rejoindre la pirogue.

Par les soins de Raboormoun, elle contenait les provisions et les objets nécessaires à l'excursion projetée.

Ils s'embarquèrent, et sous les rudes efforts des six robustes Madecasses qui pagayaient, remontèrent rapidement l'Assa-Mati. Ils gagnèrent en moins de deux heures la grande rivière Hounara.

Rien n'était plus pittoresque et plus charmant que l'aspect de ce cours d'eau à l'endroit où il déversait son trop-plein dans l'Assa-Mati.

Enclavée entre des collines boisées, la rivière roulait ses flots dorés à travers les rochers qui entravaient son cours, et qui étaient placés parfois d'une façon si régulière qu'il semblait qu'un génie les eût posés pour traverser le fleuve sans se mouiller, ainsi que fit jadis Hanouman, le général

des singes, pour construire à l'armée de Rama un pont de la presqu'île indoustane à Ceylan. Ces mille obstacles, renvoyaient les vagues en pluie fine, qui enveloppait la pirogue d'une poussière de diamant et de neige. Le *fotersbé*, ce colosse des forêts océaniques, jetait jusqu'au milieu du fleuve sa grande ombre, formant, aux endroits calmes, des dessins fantastiques. Les palétuviers et les mangliers laissaient tomber sur les eaux leurs branches feuillues pour donner asile aux crocodiles, qui, à l'approche de l'embarcation, disparaissaient sous les flots en jetant aux échos de la forêt leur cri rauque, triste et puissant comme un sanglot de géant. La brise du soir envoyait à l'Hounara les fraîches émanations des rives ; l'eau passait rapidement en clapotant, et les Madecasses s'accompagnaient, en se courbant sur leurs pagaies, d'un chant doux et monotone qui s'alliait on ne peut mieux du spectacle grandiose que donnait la nature.

Ils durent d'abord traverser l'Hounara dans toute sa largeur pour en longer la rive gauche, où le courant était moins rapide ; puis ils remontèrent ainsi le fleuve pendant plusieurs heures, en traversant les plus charmants paysages.

Soudain Albert fut tiré de la rêverie dans laquelle le plongeait le doux mouvement de la pirogue par le bond d'un énorme crocodile.

A dix pas de l'embarcation, le saurien baïllait, la tête couverte d'écaillés hors de l'eau. L'occasion était trop belle pour qu'il n'essayât pas d'en profiter ; il le mit en joue.

Il tenait le monstre au bout de sa carabine et il allait faire feu, lorsque Raboormoun, posant sa main sur son épaule avec un mouvement d'effroi, l'arrêta et lui dit avec tristesse :

« A quoi pense l'étranger, mon frère ? Veut-il donc que l'âme d'un de nos grands chefs soit désormais sans asile sur les flots ? »

Monte-au-Ciel s'était empressé de traduire à son lieutenant la phrase du Sakalave, quoiqu'il n'eût certainement pas compris quel rapport pouvait exister entre un crocodile et l'âme d'un grand chef ; aussitôt Albert, qui ne tenait pas à ce que l'âme d'un des aïeux de son frère fût sans asile, mais qui tenait au contraire à être agréable à son nouveau parent, releva son arme en demandant toutefois un petit supplément d'explication.

Il apprit alors, par l'organe de son intelligent interprète, que, selon les croyances madecasses en la métempsycose, c'était dans le corps des crocodiles que les âmes des chefs et des grands guerriers trouvaient asile après leur mort.

Le cas était grave ; aussi le gentilhomme, de trop d'intelligence pour ne pas respecter toutes les croyances, se rassit-il tranquillement auprès de son frère, en se promettant d'avoir désormais pour les sauriens les plus grands égards, durant au moins tout le temps qu'il passerait à Madagascar.

La pirogue continuait sa marche. L'Hounara roulait ici entre deux montagnes, dans un lit étroit, avec la rapidité d'un torrent ; là, il devenait un lac paisible, couvrant à perte de vue des plaines marécageuses et de vertes rizières ; plus loin, il reprenait sa course vagabonde à travers les palmiers et les hautes herbes de ses rives.

Les rameurs étaient harassés de fatigue. Raboormoun, après avoir pris l'avis de ses passagers, donna ordre de se rapprocher de la terre. La petite expédition allait passer la nuit dans la forêt, les obstacles du fleuve en rendant la navigation impossible pendant la nuit.

Le soleil avait disparu derrière les collines pour noyer son disque enflammé dans le canal de Mozambique, l'Hounara s'étendait comme un long ruban argenté, la fraîcheur odorante des orangers et des citronniers invitait au repos. Un calme étrange succédait aux bruits du jour et précédait les murmures de la nuit, ce moment du réveil et de la vie dans les pays tropicaux.

Un brouillard épais s'étendait sur les flots comme un voile mystérieux ; les habitants des forêts, sortant de la torpeur où les plongent les brûlantes chaleurs du jour, quittaient les solitudes profondes de leurs antres.

Le crocodile rampait lourdement sur le sable pour se cacher dans les massifs de bambous et de *bararatta*²⁰ et y guetter le chacal. Le perroquet bleu saluait la nuit de son cri discordant, en se jouant dans le feuillage du mander ; la panthère et le léopard bondissaient à travers les *tankilitsi*²¹ à la poursuite des chèvres, et le buffle descendait pesamment sur le sable pour venir se rafraîchir dans les eaux du fleuve.

Les plantes elles-mêmes semblaient commencer à vivre ; les fleurs des bois embaumaient l'air des parfums de leurs corolles, qui s'ouvraient pour aspirer la fraîche brise de la nuit.

Lorsque Raboormoun crut avoir trouvé un endroit convenable pour la halle, il fit un signe. La pirogue, vigoureusement lancée par les rameurs, bondit entre deux rochers et alla s'échouer sur le sable fin du rivage, à quelques pas d'un épais massif de palmiers et de cocotiers.

C'était là que le chef antimarah et ses compagnons devaient planter leur tente.

Ils étaient à peu près à vingt milles d'Abourmagh'a et à vingt-cinq de la résidence de Mounita, qu'un grand *kabar*, où étaient appelés les principaux chefs du pays, devait retenir encore pendant plusieurs jours à Mahara.

A l'aide du feu, les Madecasses et les deux matelots eurent bientôt débarrassé des hautes herbes et des lianes qui la couvraient la place choisie par Raboormoun. Les nattes de la pirogue furent étendues sur les cendres ; une voile d'embarcation, dont Monte-au-ciel avait eu soin de se pourvoir, fut accrochée à deux palmiers pour servir de tente, et, après un frugal repas composé de bananes et de riz, et arrosé de *bessa-bouana*²², tout le monde se disposa au sommeil.

Albert s'était étendu entre Raboormoun et Monte-au-Ciel flanqué de Pingouin, qui semblait prêt à faire le plus grand honneur au lit un peu primitif que lui offrait la terre. Chacun avait près de soi sa carabine chargée. Bientôt le calme le plus parfait régna dans le camp.

Son respect pour le *fathidrah* et sa pleine entière confiance en lui ne permettaient pas à M. de Nocé de rien craindre de ses noirs compagnons d'excursion ; mais ce serment de sang ne le rassurait pas complètement, ou mieux, ne le rassurait nullement, sur les intentions des habitants légitimes et tant soit peu inhospitaliers de la forêt. En voyant le Sakalave se préparer tranquillement au sommeil, il n'avait osé, par amour-propre, le questionner, mais il n'était pas sans inquiétude. Les esclaves de Raboormoun étaient bien autour de lui, allongés sur des nattes, comme un noir cordon de défense, mais un serpent pouvait malgré cela se glisser jusqu'à lui ; d'un seul bond une panthère pouvait franchir cette barrière humaine, et ces étrangers blancs pouvaient sembler à quelque tigre une proie un peu plus délicate que les Madecasses.

Il pensait tout cela du moins, et, se souvenant bien mal à propos de son bon lit de Ville-d'Avray et de mille autres choses encore, quoiqu'il tombât de fatigue et qu'il fût brave dans toute l'acception du mot, il restait éveillé.

Cependant Monte-au-Ciel et Pingouin lui donnaient le bon exemple ; il les entendait ronfler aussi tranquillement sur leurs nattes que s'ils eussent été dans leurs hamacs à bord. Il chercha à se rappeler la gravité avec laquelle Raboormoun lui avait dit en s'étendant à terre auprès de lui : « Le frère du Sakalave peut dormir en Paix dans la forêt de son frère, les esclaves veilleront sur son repos. » Hélas ! il avait beau faire, il trouvait que les esclaves veillaient fort peu, et rien ne pouvait vaincre son inquiétude.

Semblable au lièvre de la fable, malgré tous ses efforts, il ne pouvait s'endormir que d'un œil, et d'un œil encore qui s'ouvrait bien vite et bien grand au moindre murmure de la brise dans le feuillage, au moindre baiser d'un brin d'herbe à une fleur. Il était honteux de lui-même, et cette lutte entre le sommeil, la volonté et l'imagination ne réussit qu'à, le plonger dans un état d'hallucination qui lui faisait trouver à tout un aspect étrange.

Les lianes, lui semblait-il, grimpaient en grimaçant le long des cocotiers ; les longues branches pendantes des mangliers devenaient les cent bras de quelque Briarée prêts à le saisir. Les dernières étincelles du feu qui avait été allumé pour préparer le riz s'en allaient en dansant former, dans les ombres épaisses et lointaines, des clairs brusques et étincelants qu'il prenait, dans son demi-sommeil, pour les regards enflammés des féroces habitants de la forêt. Les roseaux, en pliant sous le souffle de la brise, murmuraient d'étranges légendes en langues inconnues ; et les branches des cocotiers qui soutenaient la voile lui paraissaient affecter les formes bizarres et fantastiques des mandragores. Bref ! sa pauvre tête chevauchait avec son imagination dans le monde des fantaisies ; elle battait la campagne, si bien qu'il ne put vraiment s'endormir que lorsqu'elle fut aussi brisée de ses rêves, que son corps l'était des fatigues de la journée.

La nuit cependant fut aussi paisible que possible. Quelques chacals, attirés par le feu, vinrent bien rôder autour du camp ; les hautes herbes des rives de l'Hounara frissonnèrent bien, par moments, sous une autre influence que celle de la brise, le remous du fleuve ne fut pas seul à faire courber les roseaux, et le silence de la forêt fut souvent troublé par de lugubres cris ; mais, malgré tout cela, tout le monde dormit, Albert d'un si profond sommeil dans la seconde partie de la nuit que le soleil dorait déjà la cime des palmiers lorsqu'il s'éveilla.

Il fut quelques instants avant de se rendre bien compte de ce qu'il faisait là en si étrange compagnie. Lorsque la mémoire lui revint, il ne put s'empêcher de sourire à la pensée que c'était lui, l'élégant gentilhomme, le noble comte de Nocé, qui menait depuis vingt-quatre heures une aussi fantasque existence. Il rêva alors avec orgueil la gloire des Barth, des Caillié, des Mungo-Park. Si on lui eût à ce moment offert de tenter d'aller à Tananarive, ce Tombouctou de Madagascar, il aurait certainement accepté avec enthousiasme.

Aussi, dans ces bonnes dispositions, jeta-t-il un regard joyeux autour de lui et tendit-il le premier une main fraternelle à Raboormoun, grâce auquel

tout était prêt pour le départ.

L'embarcation fut bientôt remise à flot. Ils continuèrent à remonter le fleuve dont le courant devenait plus rapide et dont le lit se resserrait entre les montagnes.

Le cours de l'Hounara était difficile ; à chaque instant de nouveaux obstacles se dressaient devant la pirogue. A une dizaine de milles de l'endroit où on avait campé, elle se trouva en face d'une barrière infranchissable. Le fleuve roulait avec fracas sur une pente de 45 à 30 degrés, en formant une chute d'eau de dix à douze mètres de hauteur. Les rochers se renvoyaient les flots, qui, après avoir bondi, retombaient en écume et en pluie, que le soleil de son tout-puissant pinceau peignait des plus vives et des plus ravissantes couleurs.

La petite troupe dut débarquer de nouveau pour gravir à pied la colline du haut de laquelle s'élançait le fleuve et marcher le long de la rive durant près de deux milles, pendant que les Madecasses, aidés de Monte-au-Ciel et de Pingouin, portaient la pirogue sur leurs épaules.

Dès que la moins grande rapidité du courant le permit, Raboormoun fit rembarquer tout son monde. Le soir, avant la nuit, on n'était plus qu'à une portée de fusil du fort de Mahara. Nos amis étaient à près de cinquante milles de l'embouchure de l'Hounara et séparés seulement des sujets de la terrible Ranavaloo par la forêt Maniréni, dont les ombrages sacrés couvraient les montagnes voisines.

Ce fort, non loin duquel venait de s'arrêter la pirogue, était de forme ronde et solidement construit en pierre et en terre. Il était de plus entouré de deux fortes palissades de bambous, et deux de ses embrasures étaient armées de caronades de douze, caronades si curieusement placées sur leurs affûts qu'elles paraissaient être plutôt un ornement qu'un moyen de défense.

Peut-être Mounita avait-il fait hisser là ces deux pièces avec cette même pensée qu'ont les Chinois en décorant l'avant de leurs jonques de deux énormes yeux.

Les sujets du Céleste-Empire croient que ces deux gros yeux ronds, verts ou rouges, qui donnent à leurs bâtiments, de formes si bizarres, l'aspect de gigantesques monstres marins, doivent mettre en fuite les habitants des mers, qui, sans cette précaution, viendraient les attaquer. Sa Majesté antimarrah devait s'imaginer, elle, que la vue seule de la gueule de ses canons suffirait pour éloigner ses ennemis, car il n'y avait pas un seul

boulet sur la plate-forme du fort. Les caronades n'avaient pas même de refouloirs.

Maintenant que les frères de Raboormoun étaient parvenus, non sans peine, au terme de leur voyage, il s'agissait de débarquer. Ils s'aperçurent alors que le chef lui-même n'était pas sans inquiétude au sujet de la réception qu'allait leur faire son royal cousin et la population guerrière de la capitale des Antimarahs.

Mounita, ainsi que nous l'avons dit plus haut, ne jouissait pas sur la côte d'une excellente réputation. Il aimait assez les supplices et les exécutions, et ne se faisait pas faute de couper çà et là quelques têtes dans ses moments de mauvaise humeur. L'intéressant était de savoir si la nie de celles des étrangers n'éveillerait pas en lui quelques-unes de ces féroces vellétés.

Monte-au-Ciel traduisit les craintes de Raboormoun à son lieutenant. Celui-ci, se moquant du mouvement de terreur du pauvre Pingouin, lui fit répondre que, malgré tout, il était prêt à tenter l'aventure.

Par prudence, le chef antimarah descendit le premier à terre dans une embarcation, qui, à son appel, se détacha du fort. La petite expédition attendit son retour au milieu du fleuve, faisant bonne garde et disposée à se défendre vaillamment contre tout burlesque ou fâcheux désir de Mounita et de ses sujets.

Il avait été convenu avec Raboormoun que, si les nouvelles étaient mauvaises, il jetterait, en revenant sur le rivage, sa sagaie dans l'Hounara. Ses amis devraient voir dans ce muet signal le conseil d'abandonner immédiatement la place, de faire force de pagaies pour descendre le fleuve et de rejoindre Abourmagh'a, dont les habitants lui étaient tout dévoués. Là ils n'auraient plus rien à craindre.

L'arrivée des trois étrangers blancs se répandit promptement à Mahara, où se trouvaient en ce moment une population nombreuse et les principaux chefs antimarahs attirés par le *kabar* que présidait le roi lui-même,

Aussi, pendant la grande heure que dura l'absence de Raboormoun, vingt pirogues peut-être vinrent louvoyer autour de la sienne. Les guerriers qui les montaient poussaient de grands cris en examinant les nouveaux venus, et ils déchargeaient, en l'air heureusement, leurs longs fusils. Aucune de ces pirogues cependant n'osa s'approcher à plus d'une portée de pistolet. M. de Nocé finit par se convaincre que tous ces gens-là avaient encore plus peur de lui et de ses compagnons, que lui n'avait peur d'eux.

Monte-au-Ciel aperçut le premier le chef sakalave qui revenait en courant vers le rivage. Son visage rayonnait ; en signe de joie, il faisait, avec sa sagaie, au-dessus de sa tête, des signaux qu'on ne pouvait interpréter que dans un sens favorable. En effet, il avait trouvé son cousin dans les meilleures dispositions ; seulement le jour étant trop avancé pour qu'il pût recevoir personne, la présentation était remise au lendemain matin.

Il fut décidé alors à l'unanimité qu'on passerait la nuit dans la pirogue. C'était une assez désagréable perspective, mais comme il n'eût pas été prudent d'agir autrement, on s'y résigna. Monte-au-Ciel et Pingouin devaient veiller, chacun à son tour, afin qu'on ne pût être surpris, pendant l'obscurité, par quelque fâcheuse visite. Grâce à cet expédient, la nuit fut des plus tranquilles. Aux premiers rayons du soleil, la pirogue, reprenant sa course et doublant le fort, vint s'arrêter sur la rive droite du fleuve, en face du palais du roi des Antimarahs.

Toute la population de Mahara était réunie sur la grande place, qui s'étendait du palais au fleuve. Nos explorateurs devaient traverser cette foule, dont les exclamations les effrayaient d'autant plus qu'ils les comprenaient moins. Lorsqu'ils mirent pied à terre, elle s'écarta cependant tranquillement, et ils purent espérer que tout allait se passer pour le mieux.

Ils se trompaient.

A peine eurent-ils fait une vingtaine de pas, qu'ils étaient complètement entourés. Tous ces hommes aux physionomies barbares et étonnées les pressaient tellement que Raboormoun fut instant séparé d'eux. Interprétant mal peut-être les gestes et les cris des Madecasses, ils eurent un instant de frayeur véritable et portèrent la main à leurs armes. Ce mouvement fâcheux faillit tout perdre. Un murmure de mauvais augure courut dans la foule, un désordre s'ensuivit. Les sagaies commencèrent au-dessus des têtes des guerriers des mouvements de rotation fort gracieux et des plus originaux certainement, mais fort peu rassurants pour ceux en l'honneur desquels ils s'exécutaient.

M de Nocé et Monte-au-Ciel gardaient assez bien leur sang-froid, mais Pingouin, qui depuis vingt-quatre heures croyait sans aucun doute faire un rêve et qui craignait le réveil, ne savait plus où donner de la tête. Il commençait avec son sabre un moulinet défensif, lorsque tout à coup le silence se fit, les cris et les gesticulations cessèrent, et la multitude s'écarta pour livrer passage à un jeune Madecasse d'une physionomie fière et intelligente, devant lequel les guerriers s'inclinaient avec respect.

Adressant quelques mots à Raboormoun et à ceux des hommes qui étaient près de lui, il se rapprocha des ; étrangers, leur fit signe de remettre leurs armes au repos, ce qu'ils s'empressèrent de faire, et prenant Albert et Monte-au-Ciel par la main, traversa la foule avec eux jusqu'au palais, le long de la façade duquel se promenaient bel et bien deux factionnaires armés jusqu'aux dents.

Il va sans dire que Pingouin avait emboîté le pas derrière son lieutenant, ne le quittant pas plus que son ombre.

Ce fut, on le comprend, avec un profond soupir de satisfaction, qu'ils entendirent tous trois se refermer sur eux les portes de la demeure de Mounita, en laissant sur la grande place toute cette foule antimarrah qui venait de leur faire passer un si désagréable moment.

Avant de franchir le seuil du palais de Sa Majesté noire, un assez vilain spectacle avait cependant frappé les yeux de Monte-au-Ciel, qui s'était gardé d'attirer sur lui l'attention de son lieutenant. Il avait eu parfaitement le temps de distinguer, sous un petit hangar adossé à la droite de la *douana*, une demi-douzaine de têtes humaines. Fraîchement coupées et se balançant en grimaçant aux extrémités de longs bambous, elles semblaient être là pour affirmer que le roi des antimarrahs n'avait pas volé sa terrible réputation.

En quittant les guerriers et leurs sagaies menaçantes pour se rapprocher de Mounita, les Européens ne venaient-ils pas d'agir comme les malheureux pilotes du vaisseau d'Énée, qui, pour éviter le gouffre de Charybde, devinrent la proie de la pauvre nymphe sicilienne si méchamment changée en monstre, par Circé ?

C'est ce que nos lecteurs apprendront dans le chapitre suivant, s'ils s'intéressent quelque peu à l'amant de la duchesse de Fremy-Latour et à ses compagnons.

Pendant ce temps-là, Bolino fumait tranquillement son cigare à l'arrière du *Sans-Souci* et se disait à lui-même, avec son vilain sourire, en pensant, à son rival auprès de Mary :

« Si je le revois jamais, c'est qu'il aura eu plus de bonheur que je ne lui en souhaite ! »

Il avait appris, lui-même, à Abourmagh'a, que M. de Nocé était allé rendre visite à Mounita, et il connaissait bien cette sanglante Majesté.

CHAPITRE XI — QUI N'EST QUE LA SUITE DU PRÉCÉDENT, ET OU IL EST QUESTION DU COMMODORE B... ET DE BEAUCOUP D'AUTRES CHOSES ENCORE.

M. de Nocé avait supposé d'abord que le personnage qui était venu si à propos à leur secours était Mounita lui-même, et il s'étonnait qu'avec cette physionomie franche et martiale qui l'avait frappé, le roi des Antimarahs eût de si cruels instincts ; mais Monte-au-Ciel, renseigné par Raboormoun, lui apprit que celui auquel ils devaient la vie n'était que Rinévoki, le fils aîné de Sa Majesté. Il avait même ajouté que l'héritier du pouvoir était aussi aimé des Antimarahs que son père en était craint et détesté.

Pendant qu'une espèce de chambellan était allé prévenir Mounita de l'arrivée des étrangers, Albert examina attentivement le jeune prince.

Il était impossible de rencontrer sur un visage d'ébène plus d'intelligence et de bonté.

Une abondante chevelure couvrait sa tête un peu forte qu'il n'ornait pas, ainsi que les autres chefs, d'aucune ridicule coiffure ; un *lambes* aux mille couleurs était élégamment drapé autour de sa taille et renfermait dans un de ses plis un long poignard qui devait être une ^{arme} terrible entre ses mains, car ses muscles saillants, ses larges épaules, la souplesse de ses mouvements indiquaient une force peu commune. Il avait sacrifié à la mode madecasse en attachant à ses oreilles des pendants de corail assez bien travaillés, et, malgré cela, il avait dans la tournure quelque chose de pittoresque et de poétique qui plaisait au premier abord, et qui, toute reconnaissance à part, devait être du goût de M. de Nocé.

Le palais ou mieux la *douana* de Mounita n'était pas autre chose qu'une assez grande maison construite dans le genre arabe, en pierre et en terre, et surmontée d'une terrasse. Ainsi que le fort, elle était entourée d'une solide enceinte de bambous, à l'intérieur de laquelle vieillait nuit et jour une garde nombreuse, prête à satisfaire les sanguinaires désirs de Sa Majesté.

L'appartement des femmes, objet d'une surveillance toute particulière, avait été relégué dans la partie la plus reculée de la *douana*.

Il paraît que Mounita n'était pas, lui, partisan de certain partage ordonné par le *fathidrah* ; cela depuis une assez comique aventure qui lui était arrivée dans une des premières années de son règne, aventure que nous désirons raconter à nos lecteurs, quand ce ne serait que pour faire excuser un peu Sa Majesté madecasse de sa haine pour les étrangers.

Seulement, l'anecdote est quelque peu difficile à conter ; aussi, avant de tenter cette narration, nous demandons grâce, car il se peut que notre plume, toute chaste qu'elle désire être, soulève un peu trop le rideau, ou que, voulant trop gazer, elle n'en dise pas assez.

Bref ! voici l'histoire.

Au commencement de son règne, c'est-à-dire six ou sept ans peut-être avant cette arrivée du *Sans-Souci* au Marah, Mounita apprit qu'un grand bâtiment anglais venait de jeter l'ancre près de l'embouchure de l'Hounara. Inquiet de celle visite inattendue, et craignant de la part des nouveaux venus quelque démonstration ou débarquement hostile, il crut de bonne politique de prévenir le commodore de Sa Majesté Britannique. Quittant alors Mahara avec une suite nombreuse, parmi laquelle étaient ses femmes, amenant des esclaves, apportant des présents, il vint pompeusement planter sa tente sur le bord de la mer, en face du bâtiment dont le brillant équipage et la batterie bien garnie lui causaient une grande frayeur.

Le commandant anglais, que la curiosité et l'amour de la chasse seulement amenaient sur la côte du Marah, demanda une entrevue que le roi s'empressa d'accorder. Tout ce qui s'y passa eût dû le rassurer complètement sur les desseins des étrangers. Malgré tout, Mounita n'était pas parfaitement tranquille ; aussi, lorsqu'il sut que le commodore avait l'intention de faire une petite expédition dans l'intérieur de l'île, il ne crut pouvoir mieux faire que de lui proposer le serment du *fathidrah* en signe d'alliance et d'affection.

Lord B..., sans même prendre de bien amples informations sur le *fathidrah*, accepta, tout heureux qu'il était de pouvoir, grâce à la protection puissante de cette fraternité, courir la côte et les forêts.

La cérémonie eut lieu, et tout marcha à la complète satisfaction des deux frères de sang.

Mounita recevait à bord le meilleur accueil ; parfaitement rassuré sur les intentions de lord B..., il avait mis à sa disposition des escortes, des esclaves

et des moyens de transport. Le commandant anglais faisait, lui, sur les rives de l'Hounara et dans les forêts de la côte des expéditions à son goût, dont les narrations devaient plus tard faire le bonheur des lecteurs du *Journal des chasseurs*. Il abattait force jaguars, allait dans les fourrés les plus impénétrables attaquer le tigre et la panthère, menait, en un mot, une véritable existence de Nemrod, ne songeant guère aux autres prérogatives que lui donnait le serment de sang qui le liait à la Majesté madecasse. Une fois en chasse, le noble lord oubliait tout, et son bâtiment et sa jeune et jolie femme qui restait seule à bord pendant que son mari courait mille dangers, et qui regrettait, dans son abandon, les fêtes et les plaisirs de l'île de France.

Un soir, que le commandant anglais avait chassé toute la journée sous un soleil brûlant, il revint harassé sur le rivage. Comme son embarcation était échouée sur le sable, il se décida à attendre sous la tente de Mounita que la marée l'eût remise à flot. Sa Majesté était elle-même en chasse ; mais ses officiers et ses serviteurs avaient reçu d'elle des ordres. Le frère de sang du roi, à peine sous la tente de son frère, se vit l'objet des soins empressés des esclaves, qui lui apportèrent les nattes les plus fines, les coussins les plus moelleux, les fruits les plus délicats.

Lord B... fit honneur à la collation du roi ; puis, n'ayant rien de mieux à faire, en attendant qu'il pût retourner à son bord, il s'étendit sur les nattes qui tapissaient le sol. Là, allumant un bon cigare, il se mit à rêver à quelque nouvelle expédition pour le lendemain. Depuis quelques instants, il reposait ainsi, lorsqu'une des favorites de Mounita, ignorant, nous voulons le croire pour son honneur, la présence de l'officier anglais, souleva de sa mignonne main la natte qui fermait l'ouverture de la tente, et entra, coquette, presque nue, toute fraîche encore du bain qu'elle venait de prendre sur le rivage.

Lord B..., surpris par cette apparition, se souleva de sa nattede, et, tout endormi, frappé de la démarche gracieuse et des yeux, noirs de la jeune femme, il la saisit par son pagne et l'attira près de lui. Oubliant alors les yeux bleus, les cheveux blonds et le teint de lait de Milady B..., qui l'attendait si impatiemment à bord, le bouillant Anglais trouva des charmes dans ces abondants cheveux noirs que la *vadi* madecasse laissait tomber en touffes soyeuses sur ses brunes épaules, dans ces yeux brillants et dans cette bouche de carmin, où les petites dents de la jeune fille semblaient des perles enchâssées dans le corail.

Il disait, ou mieux, essayait de faire comprendre à la favorite du roi tout ce qu'il ressentait pour elle. Il lui avait pris deux petites mains qui n'avaient

fait aucun effort pour se dégager, car lord B... était, à ce qu'il paraît, un fort bel homme ; il l'avait, en un mot, attirée si près de lui que le même coussin les supportait, lorsque, tout à coup la natte qui fermait la tente se souleva de nouveau, cette fois, pour donner passage à Mounita lui-même.

Lord B..., surpris en ce que dans son pays on nomme si peu gracieusement *a criminal conversation*, crut qu'une scène tragique allait être la conséquence de cette surprise, et, comme il était un brave gentilhomme, il se leva en saisissant sa carabine, prêt à défendre, et sa vie et la jeune femme qu'il croyait avoir compromise !

Quelle fut sa stupéfaction de ne lire sur le visage de Mounita qu'un sourire, de n'entendre sortir de ses lèvres que quelques mots d'amitié au lieu des paroles de colère qu'il en attendait, puis de le voir quitter la tente en lui faisant un dernier geste d'affection !

Lord B..., ne comprenant pas bien ce que cela voulait dire, se retourna vers la jeune femme devant laquelle il s'était mis pour la protéger. Il allait la questionner, lorsque l'agaçant sourire et l'humide regard brillant de désirs de la *vadi* lui rappelèrent certaine, strophe du chant madecasse, qui avait accompagné la cérémonie du *fathidrah*. Ce fut dans un éclat de rire et un baiser qu'il s'expliqua la conduite de son frère.

Ce soir là, l'embarcation du commandant anglais ne fut à flot que fort avant dans la nuit ; et milady B... soupira poétiquement de longues heures, sur la dunette, en attendant le retour de son époux.

Le lendemain, Mounita vint à bord. Il fut reçu par une salve de dix coups de canon, ce qui flattait sa vanité, tout en lui causant une grande frayeur, et les rapports des deux frères semblèrent être devenus meilleurs et plus affectueux encore depuis l'aventure de la veille.

Les Parques filaient à lord B... des jours de soie-et d'or. Il avait chargé son secrétaire de faire sur le Marah un rapport long et détaillé, afin de motiver auprès du gouvernement son long séjour sur cette côte, lorsque tout à coup il lui fallut renoncer aux dents blanches de sa brune maîtresse, ainsi qu'aux forêts giboyeuses qui s'étendent le long du rivage de l'Hounara ; cela à cause d'une visite que vint faire à bord, en son absence, Sa Majesté Mounita.

Un beau jour, l'intrépide chasseur était à terre depuis le lever du soleil, ses officiers ne l'attendaient pas avant la nuit, lorsqu'au milieu de la journée, le roi des Antimarahs se présenta à bord.

Lord B..., après avoir renfermé les objets qu'il craignait de voir passer entre les mains du Madecasse de par le droit de fraternité et de communisme qui le liait à lui, avait donné des ordres pour que la réception la plus gracieuse lui fût toujours faite ; aussi, malgré l'absence du commandant, Mounita ne fut pas plus tôt sur le pont, qu'il vit s'ouvrir devant lui les portes des appartements, Un officier anglais, qui parlait un peu la langue madecasse, s'empressa de venir lui tenir compagnie.

Après s'être reposé quelques instants et avoir pris quelques rafraîchissements, le frère de sang de lord B... se disposait à quitter la frégate, lorsqu'en traversant la salle à manger, il aperçut chez elle la blonde épouse du commandant. Mollement étendue sur une chaise longue, elle sommeillait, accablée de la chaleur tropicale du jour.

L'officier, qui, jusqu'alors, était resté près du roi, l'avait précédé sur le pont pour donner l'ordre d'armer l'embarcation ; Mounita était seul avec la jeune femme, n'ayant que deux pas à faire pour être près d'elle.

Hésita-t-il, ou fort de son droit, se souvenant de la scène dont il avait été témoin sous sa propre tente quelques jours auparavant, se dirigea-t-il immédiatement vers elle ?

Nous manquons complètement de détails sur cette circonstance fort peu importante de l'anecdote ; toujours est-il que la blonde fille d'Albion, qui s'était endormie sur un volume de Shakspeare, peut-être ouvert à Othello, put se croire, en s'éveillant sous le baiser et dans tes bras du Madecasse, l'héroïne d'un des drames émouvants du poète anglais.

Les cris de la pauvre femme furent bientôt entendus du factionnaire placé à la porte de la dunette, et l'appartement se remplit des officiers, qui, le sabre au poing, se précipitèrent vers Mounita pour venger l'insulte faite à l'honneur de leur commandant. Sa Majesté, indignée autant qu'étonnée de la résistance de cette femme, sur laquelle le *fathidrah* lui donnait tout pouvoir, et de la manifestation des *gentlemen* dont les sabres brillants lui causaient la plus grande frayeur, ne crut pas devoir essayer de se défendre. Sans souci pour la dignité de sa royale personne, avant qu'on ait pu deviner son projet, il se précipita à la mer par le sabord, et se mit à nager rapidement vers la terre, prononçant contre le bâtiment anglais et son équipage des paroles de malédiction. Il avait laissé à bord cette pauvre milady B... dans un complet évanouissement.

C'était, à ce qu'il paraît, ce qu'elle avait de mieux à faire ; car les officiers, tout disposés qu'ils étaient à venger l'honneur de leur chef, n'en

souriaient pas moins de l'aventure qui avait puni ou avait failli punir le noble lord suivant la loi de Moïse : œil pour œil, dent pour dent.

Le commandant anglais eut le bonheur d'échapper aux soldats que le vindicatif Mounita avait lancés à sa poursuite dès son arrivée à terre. Lorsqu'il revint à son bord et qu'il apprit en partie ce qui s'était passé en son absence, comme il était surtout un homme rempli de philosophie, il crut que le meilleur parti à prendre était de mettre immédiatement à la voile, pour aller rendre compte au gouverneur de l'île de France de son expédition au Marah.

On racontait plus tard, dans la colonie anglaise, que la belle milady B avait été si effrayée par l'entrée d'un domestique noir dans sa chambre à coucher, pendant qu'elle était enceinte, qu'elle avait mis au jour un enfant mulâtre, quoique son mari et elle fussent du blanc le plus parfait.

La nature a de si profonds mystères et la science se plaît à lui découvrir parfois de si grotesques bizarreries, que nous vouions nous ranger à l'opinion commune et ne pas chercher d'autre cause au singulier effet produit sur la trop sensible milady.

C'est à cette mésaventure que les frères de Raboormoun devaient de n'apercevoir aucune des femmes de Mounita. Ne la connaissant pas, ils s'étonnaient de ne voir autour d'eux que des hommes, lorsqu'un grand bruit d'armes et de voix les avertit que quelque chose de nouveau se passait dans la salle voisine de celle où ils étaient.

Rinévoki se précipita vers la tenture qui séparait les deux pièces, et, la soulevant, il donna passage à un grotesque et hideux personnage, aux cheveux hérissés, aux yeux hagards et injectés de sang, à la physionomie brutale et cruelle, devant lequel Raboormoun et tous les autres chefs s'inclinèrent avec crainte, le front contre terre et la sagaie à leurs pieds.

M. de Nocé et ses compagnons étaient en présence de Mounita, mais ils s'attendaient si peu à cette apparition subite qu'ils ne s'étaient pas inquiétés du cérémonial usité en pareil cas. Albert, qui n'était pas le moins du monde disposé à suivre l'exemple des chefs antimarahs, fut assez embarrassé de la contenance à tenir en face de cette ridicule Majesté. Grâce au souvenir des têtes coupées qu'il avait vues avant d'être dans la douana, elle ne paraissait ni aussi grotesque, ni aussi risible à Monte-au-Ciel.

On pouvait lire sur le visage de Mounita les passions brutales et féroces qui le dominaient.

C'était, à cette époque, un homme de quarante-cinq à cinquante ans, gros, court, sanguin, destiné à mourir d'une attaque d'apoplexie, puisqu'il est reconnu que ce sont les tyrans surtout qui meurent dans leur lit, paraissant d'une force athlétique, et costumé de la façon la plus hétéroclite qui se pût voir. Habits anglais, vêtements indigènes, châles indiens ; tout cela se drapait, se tordait, se chiffonnait autour de sa grosse et informe personne, en composant le plus indéchiffrable assemblage. Il portait la tête haute, en arrière, grâce à un col militaire, de *horse-guard* peut-être, qui lui serrait le cou comme un carcan et qui le forçait à lever le menton, ce qu'il trouvait, sans aucun doute, plein de dignité.

Les chefs madecasses s'étaient relevés ; leurs sagaies étaient restées à terre, aucun sujet ne pouvant être armé dans le palais de son roi. Une conversation fort animée s'était engagée entre Mounita, Rinévoki et Raboormoun.

Évidemment il s'agissait des étrangers. Lorsque le gentillomme songea tout à coup que cette espèce de bête fauve qu'on nommait le roi, dont il n'aurait pas voulu chez lui comme valet d'écurie, pouvait, d'un signe de tête, l'envoyer à quelque affreux supplice, tout son sang orgueilleux de fils de croisé lui monta au front, et il regarda tout ce qui se passait là, sous ses yeux, comme une comédie indigne d'être prise au sérieux.

Pingouin, qui se modelait en tout sur son lieutenant, examinait tout autour de lui de sa plus riante figure, se grattant imperturbablement le nez, sans s'inquiéter si le geste était irrévérencieux ou non.

Les regards de Mounita, rouges et clignotants, passaient de l'un à l'autre de ces imprudents qui s'étaient glissés dans sa tanière, en écoutant son fils et Raboormoun, qui plaidaient chaudement leur cause, mais avec une telle volubilité de langage que Monte-au-Ciel ne comprenait pas grand'chose, quoiqu'il fût tout oreilles.

Après quelques instants de discussion, le visage de Raboormoun prit un air joyeux du meilleur augure, et il fit signe à ses frères d'approcher du royal groupe.

Monte-au-Ciel fit alors des chefs-d'œuvre d'éloquence pour encenser Mounita des compliments les plus flatteurs et pour l'engager à venir à bord, où la plus admirable hospitalité l'attendait, ce qui ne parut le tenter que médiocrement. Il eut soin d'ajouter que le désir de s'approcher de son auguste personne était le seul motif qui avait décidé les frères de Raboormoun à pénétrer jusqu'à sa capitale.

Après quelques hésitations, le roi fit alors connaître sa volonté.

Respectant, malgré ses anciens griefs contre le *fathidrah*, le serment qui liait les blancs à son cousin, et désirant être agréable à son fils, Sa Majesté leur accordait d'assister à une des assemblées du *kabar*, qui devait avoir lieu le soir même, dans la forêt sacrée. C'était tout ; ils devaient quitter la ville le lendemain au point du jour. Quant à la journée, ils étaient libres de l'employer à leur guise ; il leur permettait de parcourir Mahara et ses environs.

C'était là une victoire éclatante qui couronnait le discours de Monte-au-Ciel, car depuis son aventure avec lord B..., Mounita avait pour les étrangers la plus profonde aversion. Il avait fallu toute la force des arguments de son fils, qui lui avait fait observer judicieusement qu'entre les Anglais et ceux qui étaient devant lui il y avait une grande différence, à l'avantage de ces derniers, pour qu'il se montrât aussi bienveillant.

Sa Majesté avait pris place sur un haut siège de bambous qui ressemblait assez bien à un trône ; Albert s'était assis, lui, sur un coussin. Tout en répondant, par l'organe de son intelligent interprète, aux questions qui lui étaient faites, il prenait sa part de la collation qui avait été servie.

Le jeune prince écoutait avec une émotion et une curiosité incroyables les renseignements que donnait Monte-au-Ciel. Surtout à certains détails sur la marine, l'armée, l'étendue et la puissance de la France, son regard s'enflammait d'admiration, en même temps que sur ses lèvres errait un sourire de tristesse.

Quant à Mounita, il était très-préoccupé de la résolution qui allait être prise au *kabar*, aussi écoutait-il à peine. Nous aimons à croire que c'est à cette violente tension d'esprit que sa physionomie devait l'expression stupide et repoussante qui plus que jamais y semblait stéréotypée.

Du reste, Mounita n'était pas sans quelque raison plausible d'être inquiet. Cette réunion nocturne qu'il devait présider ne s'assemblait pas pour peu de chose : il s'agissait d'aviser aux meilleurs moyens à prendre pour cesser de payer à Ranavaloo, la terrible voisine des Antimarahs, le tribut de bœufs exigé par le dernier et récent traité de paix. Or, comme, probablement, du moyen trouvé pour arriver à cette trahison naîtrait une nouvelle invasion des Hôvas, il fallait prendre aussi les dernières dispositions pour la lutte.

Le peu d'attention que Sa Majesté daignait accorder au gentilhomme français lui permettait d'abrégé sa visite. Après un quart d'heure

d'audience, M. de Nocé accueillit avec empressement la proposition de Rinévoki de parcourir Mahara.

Désirant toutefois se conserver, au moins jusqu'au lendemain, la bienveillance de Mounita, il lui fit offrir par Raboormoun un poignard et une bague qu'il ôta de son doigt. Sa Majesté fut enchantée de ces présents, et daigna descendre de sa chaise de bambous pour l'en remercier ; puis elle fit signe que l'audience était levée.

Précédés de Rinévoki et de Raboormoun, Albert, toujours flanqué de Pingouin, et Monte-au-Ciel sortirent du palais. Un tout autre accueil que celui qui leur avait été fait précédemment les attendait.

Les chefs et les guerriers madecasses savaient dans quels termes les étrangers étaient avec le roi, car à peine eurent-ils franchi l'enceinte de bambous qu'ils furent salués des cris de joie et des acclamations de la foule, qui s'ouvrit respectueusement sur leur passage.

Ils se dirigeaient sur la droite pour sortir de la ville et gagner le fort qu'ils tenaient à visiter, lorsque des cris perçants les firent changer de route. Ces gémissements partaient d'un hangar qu'une foule nombreuse entourait. Albert reconnut, en se plaçant au premier rang des curieux, grâce à Rinévoki, qu'ils étaient poussés par un malheureux dont les lèvres crispées et les yeux hagards indiquaient les atroces douleurs.

Les spectateurs étaient bien évidemment partagés en deux camps. Lorsque le patient, qui se débattait entre deux personnages de la nature de celui qui à Abourmagh'a avait fait prononcer le *fathidrah*, semblait moins souffrir, des cris de joie partaient de la droite, et les spectateurs du côté opposé semblaient consternés. Si, au contraire, le pauvre noir se tordait de douleur, les guerriers placés à gauche entonnaient le chant de victoire.

Quel affreux drame se passait donc là ? Pourquoi les souffrances de ce torturé étaient-elles des causes de joie ? Pourquoi ses courts moments de repos étaient-ils des sujets de larmes ?

Parmi les exclamations différentes que faisaient naître les diverses phases du supplice, on pouvait distinguer le mot *tanguï* répété à chaque instant.

Ce mot est le nom d'un arbre commun à Madagascar, arbre qui porte un fruit de forme ovale, de la grosseur d'une pomme, et du noyau duquel on extrait un poison violent qui a la propriété de coaguler le sang en occasionnant d'atroces convulsions.

M. de Nocé, douloureusement ému de ce spectacle, allait s'en éloigner, lorsque Rinévoki, devinant son intention, lui fit dire par Monte-au-ciel :

« Que l'étranger soit plus courageux qu'une femme ; qu'il assiste à l'épreuve du *tangui*, le jugement du Grand-Esprit ! »

Comme si Mounita eût été un Carlovingien ainsi que Charles III ou Louis IV, il s'agissait d'un jugement de Dieu.

Mounita, probablement, n'avait jamais entendu parler de Louis le Débonnaire, qui, dès 829, défendit les combats judiciaires ; il ne connaissait pas davantage les édits de Philippe de Valois ; bien moins encore, si cela était possible, la bulle d'Innocent III au concile de Latran, sur les épreuves, dites jugement de Dieu ; et, sans aucun doute, l'arrêt des parlements, en 1601, n'était pas venu jusqu'à lui ; car, dans tout le Marah, ainsi que dans d'autres parties du Madagascar, l'épreuve du *tangui*, ce jugement du Grand-Esprit, était en grande faveur et sans appel, pour la plus grande joie des sorciers, qui trouvaient de beaux bénéfices dans ce barbare et hideux supplice qu'ils infligeaient presque à leur gré.

Nous avons dit plus haut que ce breuvage, extrait du fruit du *tangui*, était un poison très-violent.

Lorsque le patient ne mourait pas immédiatement, ce qui n'arrivait guère que lorsque les *ampisikidis* étaient intéressés à ce qu'il vécût, il gardait toute sa vie des marques affreuses de cet empoisonnement, dont les ravagesse traduisaient à des intervalles, même éloignés, par des accès de tristesse ou de folie furieuse.

On employait cette épreuve chaque fois que les preuves manquaient pour soutenir une accusation. La façon dont on la faisait subir était bien simple :

En présence des amis et des ennemis de l'accusé, l'*ampisikidi* lui faisait boire une certaine quantité de breuvage empoisonné ; puis, au milieu des cris d'encouragement des uns et des malédictions des autres, les juges attendaient l'effet du poison pour prononcer leur sentence.

Si le patient supportait sans mourir, pendant un certain laps de temps déterminé, les atroces douleurs dont le torturait le *tangui*, il était déclaré innocent, des contre-poisons lui étaient aussitôt administrés, souvent trop tard, et l'accusateur qui avait provoqué l'épreuve était, au contraire, lui, déclaré coupable, condamné et exécuté sur-le-champ. De cette façon, parfois coupable et innocent, grâce à cette coutume barbare, à la honte de dame Thémis, rendaient en même temps le dernier soupir.

Le malheureux qui se mourait devant Albert était une de ces milles victimes de la superstition des Madecasses et de leur confiance dans les amulettes de leurs sorciers.

Voici son histoire telle que Monte-au-Ciel parvint à se la faire raconter.

Un chef antimarah avait acheté à un sorcier une de ces amulettes nommées *fanfoudi*, auxquelles les Madecasses accordent la puissance de faire voir en songe à ceux qui les portent ce qui se passe loin d'eux. Ce guerrier, appelé à Mahara par le *kabar*, s'était bien gardé tablier son *fanfoudi*. Il ne s'était endormi le soir qu'en le plaçant sur sa tête, ce qui est, suivant eux, le moyen de le rendre infailible. Le *fanfoudi*, en honnête amulette, ne manqua pas de produire son effet. Grâce à lui le guerrier avait découvert en songe qu'un sien cousin violait une de ses femmes, et il s'était éveillé en poussant des cris de vengeance. Convaincu du fait qui venait de lui être révélé par le divin petit morceau de bambou, il avait immédiatement quitté Mahara pour tomber à l'improviste dans sa case, où dormait, tout tranquillement encore à son arrivée, la femme qu'il croyait victime d'un crime.

Le calme qui environnait sa demeure le déconcerta bien un peu ; Othello lui-même, ce modèle des maris jaloux, n'eût pas découvert la moindre trace de crime ou de trahison. Les esclaves veillant autour du *sava* n'avaient rien vu ni rien entendu ; la *vadi* affirmait n'avoir pas quitté sa natte depuis le coucher du soleil, mais le *fanfoudi* avait parlé, et le *fanfoudi* ne pouvait pas tromper son heureux possesseur. L'*ampisikidi*, consulté, déclara que puisque les preuves manquaient et que l'accusé n'avouait pas, il devait être soumis à l'épreuve du *tangui*.

Le malheureux Madecasse, accusé de viol, reposait paisiblement, songeant à quelque noble excursion contre les Hôvas, rêvant peut-être qu'en récompense de ses hauts faits, Andrianzanahr envoyait son âme dans le corps d'un superbe crocodile, et aussi peu préparé au malheur qui allait fondre sur lui que le poète Eschyle l'était chez Hiéron à recevoir sur le crâne la tortue qu'un aigle y laissa tomber. Revenu de l'étonnement que devait nécessairement lui causer un aussi triste réveil, il nia de toutes ses forces, appelant à son aide et en témoignage ses ancêtres et le bon Esprit, et jurant que le *fanfoudi* avait trompé l'accusateur.

Hélas ! ni plaintes, ni cris, ni prières, ni menaces, ne purent quelque chose contre la conviction du Sganarelle antimarah. Sans retard, pendant la nuit même, l'accusé, arraché à ses rêves et à sa famille, fut amené à Mahara pour y subir le jugement du *tangui*.

On voit que la procédure n'avait pas été longue, puisque le matin même de cette nuit le malheureux se tordait dans les convulsions de la mortelle

épreuve. Les protégés de Rinévoki étaient arrivés sur le lieu du supplice au moment le plus intéressant.

Le patient avait été condamné à supporter, pendant deux heures à peu près, sans qu'il lui fût donné aucun secours, les effets du breuvage empoisonné ; ce laps de temps allait expirer.

L'émotion des amis et des ennemis du malheureux était à son comble.

Vivra-t-il ? mourra-t-il ?

Les sentiments divers qui dominaient cette foule s'exprimaient de cent façons différentes.

Les uns pleuraient en encourageant le supplicié ; les autres riaient en l'insultant. Ceux-là appelaient à son aide Andrianzanahr, ceux-ci le vouaient au mauvais Esprit. On eût dit enfin, sans le spectacle de cette affreuse douleur, assister à un combat d'animaux, à une course ou à une lutte. Seulement, les combattants, les coureurs ou les lutteurs, c'étaient l'homme et le poison, c'étaient lame et la torture !

Encore quelques secondes, et l'homme est victorieux !

Ses amis battent des mains et remercient le Grand-Esprit, en se disposant à lui administrer tous les secours ; ses ennemis frémissent de rage et de honte. L'*ampi-tangui*, c'est-à-dire le sorcier grand maître de cette lugubre cérémonie, prépare déjà la coupe de contre-poison. Le Madecasse se soulève, les yeux bien ouverts ; il se débarrasse des aides du supplice, comme si les forces lui revenaient ; il regarde ses amis et semble vouloir faire un pas vers eux.

Le silence le plus complet règne dans l'assemblée ; une seconde encore de courage et de force, et l'accusé est innocent.

Tous les regards sont fixés sur lui ; les bouches sont ouvertes, comme pour pousser plus promptement le cri de triomphe ou le gémissement de la défaite, lorsque, étendant la main vers le contre-poison qui doit le sauver, la victime de la superstition jette un cri de désespoir et tombe sur le sol dans les convulsions de la mort.

L' *ampi-tangui* se dresse alors au-dessus du cadavre, et, d'un geste, faisant taire les expressions de joie et de douleur des amis et des ennemis du supplicié, il dit :

« Il était coupable, car le *tangui* a été donné aux hommes par Zanahr pour témoigner de leurs actions ! Que son corps soit abandonné aux chiens et aux oiseaux de proie ! »

Albert s'empressa, aussitôt ces lugubres paroles du sorcier, de s'éloigner de ce hideux théâtre, afin de ne pas assister à la dernière scène du drame ; scène dans laquelle il eût vu les vainqueurs s'emparer du cadavre du supplicié et le mutiler pour en jeter les lambeaux à leurs chiens ; cela sous les yeux des parents et des amis de la victime, qui, par respect pour la cérémonie du *tangui*, n'osaient opposer à leurs ennemis que leurs prières et leurs larmes.

Parfois l'épreuve du *tangui* a lieu d'une façon moins cruelle, quoique tout aussi ridicule. Lorsqu'il s'agit de personnages importants ou de délits peu graves, les *ampisikidi* font représenter les parties par différents animaux aux quels est administré le poison. Selon l'effet plus ou moins prompt produit sur l'un d'eux, le propriétaire qu'il représente est déclaré coupable ou innocent, puis condamné à mort, exécuté ou acquitté... dans la personne de son représentant.

Certes, si le *tangui* ne donnait jamais lieu à de pins sanglantes exécutions, cette coutume ne serait que comique et ridicule, et puisque, accusée d'inceste, Teut-berge, belle-fille de l'empereur Lothaire, rencontra bien un champion qui subit à sa place l'épreuve de l'eau bouillante, on ne saurait trouver étonnant que les chefs madécasses fassent subir, eux, l'épreuve du *tangui* à une de leurs poules ou à un de leurs chiens.

Les vociférations des hommes, les sanglots et les cris de désespoir des parents du mort, les aboiements joyeux des chiens, fêtant l'horrible curée qui leur était offerte, accompagnèrent M. de Nocé jusqu'à la demeure de Rinévoki, qui avait donné là rendez-vous à quelques guerriers.

Ces nouveaux compagnons attendaient les étrangers, qui ne s'arrêtèrent pas dans la demeure de leur sauveur. Se mettant immédiatement en route, la petite troupe traversa le fleuve dans des pirogues pour débarquer sur la rive opposée.

Albert, Monte-au-Ciel et même Pingouin, d'après l'avis de Raboormoun, commencèrent par s'envelopper les jambes de bandelettes de peau, afin de les préserver des morsures des serpents, puis, après avoir examiné leurs armes et s'être assuré qu'elles étaient chargées à balles, ils suivirent leurs guides, précédés eux-mêmes de cinq ou six esclaves qui frayaient un chemin en coupant les lianes et les bambous à épines.

La caravane s'enfonça dans les hauts taillis de la forêt sacrée. Elle ne s'avancait que lentement au milieu des fourrés et des hautes herbes. Les lianes et les vignes sauvages liaient les arbres les uns aux autres de telle

sorte, et la terre vierge chassait avec une telle vigueur sa luxuriante végétation que la hache seule avait raison des obstacles.

Les géants de la forêt ne laissaient pas toujours entre leurs troncs le passage d'un homme ; ils étaient parfois si rapprochés que la tête altière du palmier se perdait dans les rameaux feuillus du *fotersbée*, et que le *sangasanga* ne semblait plus faire qu'un avec l'*ampali*²³

Puisque nous venons de nommer le *sanga-sanga*, nous ne pouvons nous éloigner de son frais ombrage sans dire quel parti les Madecasses tirent de son écorce.

Le *sanga-sanga* n'est pas autre chose que le papyrus des Égyptiens : les naturels de Madagascar se servent pour fabriquer le papier à peu près des mêmes moyens qu'employaient, il y a quelque mille ans, les fils de Mesraïm.

Amboula, grande ville du sud-est, possède une fabrique importante de ce papier.

Comme il se peut fort bien que nos lecteurs ne sachent pas comment on s'y prenait, il y a trente siècles, sur les bords du Nil, pour tirer le papier du papyrus, nous allons dire, en aussi peu de mots que possible, comment font aujourd'hui les Madecasses pour extraire la pâte du *sanga-sanga*. Comme les Madecasses imitent à peu près les Égyptiens, si toutefois nous apprenons quoi que ce soit à ceux qui nous lisent, nous aurons le plaisir de leur apprendre ainsi en même temps quelque chose du passé et quelque chose du présent.

Les papetiers de Madagascar détachent la seconde écorce de l'arbre et la divisent en lames très-minces qu'ils arrosent d'eau tiède, et qu'ainsi humectées, ils tiennent fortement pressées pendant plusieurs jours. Après cette première opération, ils font bouillir ces morceaux d'écorce dans une lessive de cendre, puis les pilent dans un mortier de bois pour les réduire en pâte. Cette pâte est ensuite lavée à grande eau tiède pour en chasser les impuretés, et les feuilles sont formées à l'aide d'une presse, et exposées au soleil jusqu'à ce qu'elles soient parfaitement, sèches. Lorsque ces feuilles ont atteint un degré convenable de siccité, on les colle avec une décoction d'eau de riz, nommée *ranoupan*. On obtient ainsi un papier assez fin et un peu jaunâtre.

Maintenant que nous avons raconté comme se fait le papier chez les Madecasses, nous ne pouvons nous dispenser de dire avec quoi se font les plumes et comment se fabrique l'encre.

Comme l'île ne possèdent aucun de ces inoffensifs palmipèdes qui sauvèrent le Capitole, et que même, les possédant, les Madecasses n'auraient pas cette ingénieuse pensée de leur arracher les plumes, ils se servent tout bonnement pour écrire de petits morceaux de bambou taillés *ad hoc*.

Quant à l'encre, on l'extrait de la racine de l'*arandrato* arbre commun dans les forêts madecasses.

Revenons maintenant à nos amis dont cette digression nous a un peu éloigné.

Après une heure de lutte contre les obstacles naturels de la forêt, ils trouvèrent, hors du fourré, un endroit moins touffu, une espèce de clairière, où après avoir bondi en cascades de rochers en rochers un ruisseau courait en couchant les hautes herbes. Quelques palmiers seulement se dressaient au-dessus des blocs des schorls. Le silence qui régnait dans ce retraits, d'une fraîcheur et d'un aspect charmants, le faisait ressembler à un de ces poétiques paysages de Rerghem.

L'entrée de la troupe dans la clairière fut saluée par la fuite, d'une volée de gros pigeons bleus, qui, à tire d'ailes, disparurent dans les arbres, pas si rapidement toutefois que M. de Nocé et Monte-au-Ciel n'aient eu le temps d'armer leurs fusils et d'en abattre chacun un.

L'effet que produisirent ces deux explosions est impossible à rendre.

Ce fut rapide et saisissant comme un changement à vue.

Une animation étrange remplaça tout à coup le calme et le silence des profondeurs de la forêt ; la mort fit place à la vie. On eût dit le réveil subit de cette fantasmagorique ville des *Mille et une Nuits*, secouant brusquement la torpeur où la plongeaient depuis si longtemps les génies.

De ces ombrages impénétrables, de ces touffes de bambous, de ces lits inextricables de lierres et de vignes sauvages, des sommets des *rabanes* et des racines du tanguer²⁴ lui-même, cet arbre de la mort, la vie sembla surgir, s'élancer, bondir en se traduisant par mille voix ; voix criardes et chantantes des oiseaux, qui s'envolaient effrayés, voix sifflantes des reptiles, qui levaient au-dessus des roseaux leurs têtes aplaties ; voix mugissantes des jaguars et des tigres qui demandaient de quel droit on venait troubler ainsi le silence de leur sombre et majestueux domaine ; voix plaintives et étonnées des chèvres et des gazelles qui s'enfuyaient en bondissant.

M. de Nocé était encore ému et suivait dans l'air ces bruits multiples, étranges, lorsqu'un troisième coup de feu, suivi d'un cri d'effroi, le tira de son étonnement.

Le coup de fusil était de nouveau parti de la carabine de Monte-au-Ciel, le cri avait été poussé par un malheureux esclave qui s'était aventuré dans les hautes herbes pour y ramasser les pigeons.

Seulement, le pauvre diable, au moment de saisir la pièce de gibier qu'il était allé chercher, avait rencontré les dents acérées d'une panthère, qui, s'apercevant de l'isolement où il était, s'était élancée sur lui et lui avait broyé le bras d'un coup de mâchoire. Son cri avait averti trop tard ; la balle du matelot en se perdant dans la chair de l'animal ne lui avait fait qu'une légère blessure et augmentait encore sa rage.

La patte droite sur la poitrine du malheureux, l'œil en feu, la face grimaçante, la gueule pleine de sang, la panthère regardait fixement ses ennemis, semblant les braver et les attendre.

Que faire ?

Les gémissements de la victime qui se mourait sous les baisers fétides du carnassier glaçaient le cœur.

M. de Nocé avait bien glissé deux balles dans sa carabine ; mais la position qu'avait prise instinctivement la panthère sur sa proie était telle, qu'il ne pouvait guère la tirer sans risquer de tuer l'esclave. De plus, en admettant qu'il fût assez heureux pour la frapper mortellement, son dernier mouvement, son dernier soupir n'auraient-ils pas été précédés de la mort du pauvre Madecasse, sur le corps duquel elle mourrait en y enfonçant ses dents et ses griffes ?

Rinévoki, Raboormoun et les autres chefs n'étaient armés que de courtes sagaies très-fortes et terminées par une pointe acérée et assez semblables à des épieux.

En voyant le danger que courait l'infortuné, le fils de Mounita avait promptement pris un parti. En moins de temps que nous n'en avons mis à écrire ces quelques lignes ses ordres avaient été donnés.

Les Européens furent alors témoins d'un fait inouï, incroyable d'audace, de courage et de sang-froid.

Leur faisant signe de se tenir à l'écart et de ne pas faire usage de leurs armes, le prince, Raboormoun et trois autres chefs se mirent en ligne de bataille, si nous pouvons nous exprimer ainsi, et, se pressant les uns contre

les autres, s'avancèrent vers la panthère qui les vit venir avec des grondements de colère.

Elle sentait que de terribles et impitoyables ennemis s'approchaient d'elle.

Arrivés à dix pas à peu près de l'animal, les guerriers s'arrêtèrent. Rinévoki, qui était au centre de la ligne formée par lui et ses compagnons, puisa dans les plis de son pagne des pierres et du sable qu'il y avait ramassés, et se mit à jeter ces projectiles à la reine des forêts, comme s'il eût joué avec un jeune chat.

Le jeune homme et les deux matelots regardaient sans comprendre. Tout haletants, ils attendaient le résultat de ce terrible jeu.

À la première pierre, à la première poignée de sable, la panthère secoua la tête, en se dressant sur ses deux pattes de devant, plus étonnée encore que furieuse.

Un gémissement lugubre fut l'écho de son mouvement.

En se redressant elle avait enfoncé ses griffes dans la poitrine de l'homme qu'elle tenait sous elle.

Une seconde pierre l'attrapa-à la tête ; une seconde poignée de sable lui tomba dans les yeux.

Ses oreilles se dressèrent alors, les poils de son échine se hérissèrent, ses lèvres se relevèrent comme pour laisser voir les dents blanches et redoutables qu'elles couvraient de leur voûte sanglante, et s'arc-boutant sur son train de derrière et pliant les jarrets, elle se mit à souffler de fureur et parut prête à s'élancer.

On eût dit qu'elle oubliait l'homme à demi mort sous elle pour ne plus voir que l'ennemi qui bravait sa colère.

C'est là où l'attendait Rinévoki.

Une troisième poignée de sable, lancée d'une main sûre, que ne faisait pas trembler le danger, aveugla la bête féroce.

Un rugissement de fureur se répercuta dans la profondeur du bois ; quelque chose de rapide comme un éclair dévora l'espace.

La panthère, d'un seul bond, venait de franchir la distance qui la séparait des Madecasses.

Le fils du roi et ses compagnons avaient pressenti son intention. À l'extrémité de l'arc que décrivit son élan, elle trouva, au lieu de la proie sur laquelle elle se jetait, les guerriers accroupis les uns contre les autres et à l'abri derrière leurs sagaies, sur les pointes desquelles ils la reçurent.

Seulement le choc fut terrible ; la barrière humaine fut renversée.

M. de Nocé poussa un cri d'épouvante : hommes et l'anthère avaient roulé ensemble dans les hautes herbes ; il ne distinguait plus rien.

Des soupirs, des rugissements, des bruits secs d'os brisés et une odeur de sang parvenaient seuls jusqu'à lui.

Il s'élança alors avec Monte-au-Ciel, le poignard au l'oing ; mais il n'avait pas fait trois pas qu'un hurra ! s'élevait joyeusement dans l'air et lui apprenait de quel côté était la victoire.

Il furent bientôt auprès des guerriers.

La panthère gisait au milieu d'eux, morte et le corps traversé de quatre sagaies. Une seule des cinq terribles armes avait glissé sur ses côtes et déchiré malheureusement les beaux anneaux noirs et jaunes de sa robe soyeuse. Raboormoun et un des chefs avaient été légèrement blessés.

Quant au malheureux que la hardiesse de Rinévoki avait si miraculeusement arraché des griffes qui le labouraient, il avait une cuisse et un bras dans un état déplorable. Il y avait à craindre que le secours ne fût arrivé trop tard.

Le prince donna des ordres.

On appliqua sur les blessures du pauvre diable des compresses de feuilles mâchées, et on l'installa sur un brancard de bambous, le corps velouté et encore tiède de la panthère sous sa tête pour lui servir de coussin,

Les esclaves qui emportaient le blessé reprirent à travers la forêt le chemin qu'ils venaient de parcourir, et la petite troupe se dirigea, en suivant les bords du ruisseau, vers le fleuve dont on pouvait entendre les fracas dans les rochers qui, au-dessus de Mahara surtout, entravent son cours.

Ce petit ruisseau était bien le plus gracieux et le plus poétique fleuve en miniature qu'aient jamais ombragé grands arbres et voilé nénufars. Il courait dans les hautes herbes avec des murmures harmonieux qui semblaient les douces plaintes d'une ondine. Lorsqu'il disparaissait sous les feuillages épais des mangliers, on voulait voir, aux branches pendantes, se balancer le hamac de Sarah la baigneuse, ou quelque une des reines des eaux et des forêts donnant aux flots ses pieds nus à baiser.

Plus loin, il roulait, si limpide et si étroit, sur un sable fin pailleté d'or, qu'Albert pensa aux vers d'Hégésippe Moreau :

Un géant altéré le boirait d'une haleine ;
Le nain vert Obéron, se jouant de ses flots

D'un bond le franchirait sans mouiller ses grelots.

Malgré le début tragique qui avait ouvert la chasse, Rinévoki avait espéré rencontrer, le long de ce petit cours d'eau, quelques jaguars, surtout aux alentours du fleuve sur les bords duquel ils aiment à descendre au coucher du soleil.

Son espérance fut déçue. A part quelques coups de fusil à des perroquets et à des pigeons, le calme le plus parfait ne cessa de régner dans la forêt.

La fraîcheur qui frappa nos chasseurs au visage après deux heures de marche, leur annonça l'Hounara. En effet, ils furent bientôt sur le sable de la rive, à une portée de pistolet d'un petit village où le prince avait fait préparer un repas et où ils devaient attendre l'heure de se rendre au *kabar*.

La case dans laquelle Rinévoki conduisit ses protégés ressemblait en laid à toutes les autres cases de Mahara. Quelques nattes, des coussins et des vases en terre en formaient presque tout l'ameublement. Elle appartenait au chef du village.

Sur la présentation du prince et de Raboormoun qui expliquèrent, l'un l'intérêt qu'il portait aux étrangers, l'autre le lien sacré qui les unissait à lui, le chef antimarah mit le plus gracieux empressement à les recevoir.

Le repas fut égayé par les danses des *vadis*, danses qui, comme toutes celles des peuples de l'Inde et de l'Océanie, sont plutôt des pantomimes que des exercices chorégraphiques. Après quelques heures de repos, Rinévoki donna le signal du départ.

La journée s'avancait, le soleil était déjà fort bas sur l'horizon.

En sortant du village, l'attention d'Albert fut tout à coup éveillée par des chansons, des pleurs et des cris, qui se faisaient entendre à quelques pas.

Il entraîna ses compagnons vers la case d'où tout ce bruit s'échappait. Là, il aperçut, sur un lit de bambous et dans des cendres chaudes, un cadavre desséché et étroitement serré dans des bandelettes de toile. Autour de cette espèce de momie dansaient, pleuraient et riaient une douzaine d'hommes et de femmes presque complètement nus et couverts de sang.

Le spectacle qu'il avait sous les yeux n'était pas autre chose qu'un enterrement.

Les Madecasses, par suite de leur croyance en la métempsycose, considèrent la mort comme un bien ; aussi, réunis autour du cadavre encore chaud d'un père, d'un frère ou d'un ami, jusqu'à ce que le corps soit complètement momifié, au lieu de se désoler, ils se livrent à tous les plaisirs

après s'être fait, avec le sang du défunt, des dessins bizarres sur la peau. Lorsque le cadavre est arrivé au degré voulu de momification, il est enfermé dans une bière et porté au lieu de sépulture, toujours situé sur la colline ou sur la montagne la plus élevée du pays.

Le jeune homme détourna promptement les yeux de ce hideux spectacle, et rejoignit ceux des guerriers qui l'attendaient sur le bord du fleuve.

CHAPITRE XII — UNE ASSEMBLÉE RELIGIEUSE ET MILITAIRE CHEZ LES ANTIMARAHS.

Nous avons dit plus haut que, dans aucun endroit de son parcours, l'Hounara n'avait son lit aussi encombré de rochers. M. de Nocé l'aperçut en face de lui rouler comme un torrent entre ses bords escarpés. La navigation d'une rive à l'autre n'était évidemment pas possible.

Rinévoki, dont notre héros s'était approché, lui montra de la main, sur le bord opposé, les grands arbres sous lesquels allaient se réunir les chefs antimarahs et les *ampisikidis*, sous la présidence de son père.

Albert supposa alors qu'ils allaient être obligés de descendre jusqu'à Mahara pour traverser le fleuve ; il comptait sans l'adresse, la force et le sang-froid de ses compagnons.

Ces rochers sur lesquels tourbillonnait l'Hounara s'élevaient çà et là au-dessus de ses flots, et quelquefois aussi disparaissaient à une profondeur de plusieurs pieds. Si le fleuve avait été calme et limpide comme un lac, ces rochers étant assez rapprochés les uns des autres, on aurait pu se hasarder à le franchir par bonds, le danger eût été insignifiant.

Mais l'Hounara, avec ses flots boueux, ses vagues mugissantes n'était pas un lac paisible ; aussi l'ennemi de Bolino ne put que frémir à la proposition que lui fit le prince de le suivre sur le fleuve et de l'imiter dans les bonds qu'il allait faire de rocher en rocher, ainsi que tous les guerriers.

Monte-au-Ciel, qui était lesté comme un clown ; qui, malgré le roulis et le tangage, courait le long des vergues du *Sans-Souci*, pendant la tempête, comme s'il eût été sur le pont ; qui était enfin un gabier pour lequel il n'y avait ni haubans ni enfléchures ; Monte-au-Ciel, disons-nous, avait déjà jeté son fusil sur son épaule et était tout prêt à suivre celui qui lui montrerait le chemin ; mais Albert, malgré son agilité, paraissait hésiter,

De plus, il avait très-présent à la mémoire un renseignement très-intéressant sans aucun doute, mais fort peu rassurant, que lui avait donné Raboormoun, lorsqu'il lui avait fait demander pourquoi le fleuve, dix mètres plus bas, était appelé *Marou-Vuoi*.

Cela voulait dire : beaucoup de caïmans.

Il pensait donc qu'en tentant la gymnastique sur les rochers de l'Hounara, il avait deux chances, car il ne songeait pas à celle par trop problématique de les franchir sans accident : ou tout simplement de se noyer, ou avant de se noyer de se sentir couper un bras ou une jambe par la mâchoire d'un de ces asiles sacrés des âmes des chefs madécasses.

C'est pourquoi, malgré la suprême consolation que pouvait lui donner le vers du poète Ménandre, dont il se souvenait fort bien :

Ils sont aimés des dieux ceux-là qui meurent jeunes,

il se sentait fort peu disposé à tenter l'aventure.

Quant à Pingouin, il semblait avoir pris à cœur de justifier son surnom : il barbotait sur la rive, prêt à s'élancer dans les flots de l'Hounara, tout comme aurait pu le faire un de ses homonymes palmipèdes.

Le prince avait compris le peu de sympathie que le frère de Raboormoun avait pour son moyen de locomotion, car Albert l'aperçut qui donnait, en le désignant, des ordres à ses esclaves.

Il s'agissait de porter, à bras, d'une rive à l'autre, l'étranger, et de le faire passer, comme un ballot fragile, de rocher en rocher.

Notre héros allait se confier à l'adresse des Madécasses, lorsque tout à coup il eut honte de n'en pouvoir faire autant que ses compagnons. L'amour-propre piqué, il refusa alors toute assistance, et fit signe à Rinévoki qu'il Était décidé à le suivre.

Deux des chefs étaient déjà au milieu du fleuve, où par moments ils disparaissaient dans la pluie des vagues qui se brisaient à leurs pieds. Il frémit bien un peu en les regardant, mais il n'en prit pas moins bravement place entre le fils du roi et Raboormoun.

Le prince, sans élan, d'un bond sûr, facile, léger, qui eût parfaitement rassuré Albert sur son compte, si ses inquiétudes lui avaient permis de trembler pour un autre que pour lui-même, sauta sur la roche la plus voisine. Il n'y avait plus à hésiter. Tout en regrettant un peu tard de n'avoir pas davantage approfondi le saut périlleux et le grand écart, M. de Nocé s'élança, trop fort, hélas ! car il faillit dépasser le but. Sans le fils du roi qui l'arrêta au passage, comme il l'eût fait d'un oiseau, il eût roulé dans le gouffre au delà du rocher où il devait prendre pied.

Si peu encourageant que eût ce début, il le rassura cependant. Le danger ne l'empêcha pas de faire cette réflexion que, puisque qui peut plus peut moins, il avait quelque chance d'arriver sain et sauf sur la rive opposée.

Il se remit donc à imiter Rinévoki, et il exécuta, à sa grande satisfaction, plusieurs bonds qui le menèrent sur une espèce d'îlot que formait, au milieu du fleuve, une roche plus élevée et plus large que les autres.

Du sommet de ce rocher, où il y avait à peine place pour le prince et pour lui, Albert, dominant les rapides, avait devant les yeux le plus féerique des spectacles.

De ses rayons de feu le soleil couchant irisait la crête des lames qui se brisaient autour d'eux en les enveloppant d'un nuage d'écume et de neige. Sous les secousses de l'élément, le rocher tremblait sur sa base ; il semblait qu'il allait, lui aussi, entraîné par ce mouvement rapide qui l'environnait, bondir avec les flots. Le bouillonnement des vagues, l'aspect de ce majestueux tableau, cette situation émouvante dans laquelle il se trouvait, lui, enfant de la vieille Europe, près d'un Madécasse au costume étrange et debout sur un rocher au milieu d'un fleuve d'un autre monde, tout cela lui causait une impression inexprimable qui le prenait au cœur. S'il ne se fût retenu à l'épaule du prince, il eût été peut-être se jeter lui-même dans le gouffre, attiré par cette horrible beauté du danger, par cette fascination toute-puissante que possède le vide.

Au-dessus des rapides, le fleuve roulait, calme et sombre, ses eaux déjà couvertes par les grandes ombres des *fotersbés* ; devant eux, au contraire, après avoir franchi les rochers, il semblait, tout couvert d'écume, cette fantastique mer de lait de la mythologie indienne.

Rinévoki sentit combien était dangereuse pour l'Européen une plus longue contemplation des rapides ; lui faisant signe de le suivre, il reprit sa marche, ou plutôt ses bonds sur les rochers.

Albert s'élança pour l'imiter, tout en jetant un regard d'adieu au sublime spectacle qu'il abandonnait.

Hélas ! ce dernier coup d'œil faillit être pour lui ce que fut pour la femme de Loth son dernier regard vers la ville maudite.

Prit-il mal son élan, ou glissa-t-il en arrivant sur le rocher qu'il avait espéré rejoindre d'un bond ? Nous n'en savons rien ; toujours est-il que, comme il ne prit à aucun génie la fantaisie, lorsqu'il fut au-dessus de l'abîme, de le changer en dauphin comme Opheltès, en épervier comme Nisus, ou en alouette comme Scylla, il dut obéir aux lois de la pesanteur et de l'attraction. Il roula dans le fleuve en poussant un cri d'effroi bientôt étouffé sous les vagues.

Il essaya de lutter contre les flots qui le lançaient sur les rochers et qui l'en arrachaient avant qu'il eût pu s'attacher à aucun d'eux. Avec la force du désespoir, il saisissait la moindre pierre, la moindre saillie, et, pendant quelques secondes, il se croyait sauvé ; mais le torrent impitoyable qui ne voulait pas lâcher aussi facilement sa proie, le rejetait bientôt au milieu du gouffre.

Ses doigts déchirés au roc, ensanglantés, n'eurent bientôt plus de force ; il comprit que la lutte était inutile.

Le bouillonnement des rapides l'aveuglait et l'étourdissait. Par moments, lorsque la vague capricieuse relevait au-dessus d'elle, il apercevait, comme à travers un nuage, les visages bronzés de ses compagnons se penchant avec anxiété sur le fleuve, et malgré les mugissements des flots, il entendait leurs cris de désespoir.

Bientôt il ne vit plus rien, un nuage épais s'étendit sur ses yeux, un bourdonnement confus arriva seul à son oreille, il lui sembla qu'un vide étrange se faisait en lui, qu'il oubliait. Comme pour lui laisser dire un dernier adieu aux fleurs et au soleil, la vague sur son coussin de neige, lui souleva la tête hors des flots ; puis, continuant sa course, elle se referma sur lui. Il sentit que, pour y dormir pour toujours, elle le couchait sur un lit de sable,

Le sentiment suprême de la conservation lui Attenter un dernier effort, mais un poids énorme pesait sur sa poitrine et l'étouffait. Dans les trente secondes qui s'écoulèrent avant la perte de tout sentiment, il vécut trente heures, tant furent rapides les souvenirs et les fantômes qui se présentèrent à son esprit.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, il était étendu sur le rivage, Il les ferma bien vite, prenant dans son engourdissement les noirs visages de Rinévoki et de Raboormoun qui l'avaient sauvé pour ceux de démons auxquels il était déjà livré.

Le feu ardent que les esclaves avaient allumé pour le sécher donnait encore plus d'apparence de vérité aux suppositions du cerveau de M. de Nocé, Cependant, comme en se hasardant à remuer un doigt d'abord, puis un bras, puis une jambe, il ne sentit qu'une grande courbature et pas la moindre douleur de brûlures, il se rassura et se souvint. Il rouvrit les yeux alors et trouva la physionomie de Raboormoun qui, en bon frère, était penché sur lui, pleine de grâce et d'expression. Tout étonné de revoir des

visages humains, ceux des esclaves eux-mêmes lui parurent dignes de l'Adonis.

Force frictions l'avaient fait revenir à lui ; un peu d'eau-de-vie, biscuit sans lequel Monte-au-Ciel, en vrai marin, ne s'embarquait jamais, lui rendit bientôt un peu de force.

S'appuyant alors sur Rinévoki, il essaya de se tenir debout. Le succès ne fut pas complet d'abord, mais il finit enfin par retrouver son équilibre. Après une demi-heure de repos, il était de nouveau parfaitement maître de sa tête et de ses jambes.

Durant ces courts événements dont certainement une partie s'est passée plus rapidement que nous n'avons pu le raconter, la nuit s'était faite. Les brillantes étoiles de la croix du sud disaient que l'heure du *kabar* approchait.

Les esclaves allumèrent des torches et par des chemins, sinon semés de roses, au moins plus praticables que ceux qu'elle avait parcourus jusqu'alors, la petite troupe reprit sa course dans la forêt.

Pendant cette singulière marche aux flambeaux, M. de Nocé eut besoin d'appeler à son aide toute sa volonté et de causer bien haut avec ses compagnons, pour ne pas laisser vagabonder son imagination, encore frappée du danger auquel il avait si miraculeusement échappé.

Sous le souffle de la brise, les torches crépitaient en s'enflammant, puis elles semblaient parfois s'éteindre et la vie prenait alors tout aux alentours des tons incroyables et faux.

Ces grands arbres aux troncs déchirés, aux feuilles de formes étranges, ces visages tatoués de rouge et de blanc, ces corps noirs et demi-nus, ces yeux brillants, ces dents d'ivoire des guerriers et des esclaves, tout cela ne semblait plus appartenir à des êtres humains, mais à des démons familiers des bois, larves, djins ou gnomes, êtres fantastiques que faisaient sortir des ombres épaisses les éclairs brusques et vifs des branches enflammées,

Après une heure de marche à peu près, Rinévoki s'arrêta brusquement. On n'était plus qu'à quelques pas du lieu de l'assemblée. En prêtant attentivement l'oreille, les Européens pouvaient distinguer, au milieu des frémissements du feuillage et du chant de la brise, le murmure confus d'une grande foule non loin d'eux.

Le prince s'approcha de Monte-au-Ciel, et une rapide conversation s'engagea entre eux.

Le fils du roi donnait à l'intelligent interprète ses instructions et ses conseils.

Il recommandait aux étrangers, une fois arrivés parmi les Antimarahs de ne tirer leurs poignards et de n'armer leurs carabines sous aucun prétexte, en se tenant cependant prêts à tout événement. Ils devaient rester à l'écart, ne pas bouger de l'endroit où il allait les mener et se cacher à tous les yeux, si cela était possible. Le mieux encore, disait-il, était que Mounita pût supposer qu'ils avaient renoncé à leur projet d'assister au *kabar*. Raboormoun et le prince, leur rang les appelant auprès du roi, ne resteraient pas avec eux ; cependant ils pouvaient être tranquilles, au moindre danger ils accourraient, Ils laissaient, du reste, auprès de leurs amis, leurs esclaves qui ne devaient pas les quitter d'un instant.

Tout cela bien convenu, la petite troupe continua sa route et se glissa dans les hautes herbes jusqu'à la lisière d'une clairière entourée de grands arbres et éclairée par de nombreuses torches et par des feux de feuilles sèches qui flambaient au centre et aux angles.

Derrière un massif de bambous et de bananiers s'élevaient quelques rochers d'où s'élançait un torrent. Albert et ses compagnons se hissèrent sur cette éminence, où ils étaient on ne peut mieux pour ne rien perdre de ce qui allait se passer. Le feuillage d'un manglier couché jusqu'à terre par l'orage, les cachait entièrement et le torrent les protégeait contre toute surprise.

Après avoir donné ses derniers ordres aux esclaves, renouvelé à Monte-au-Ciel ses instructions, serré la main du gentilhomme, Rinévoki quitta ses amis, en emmenant Raboormoun.

A la lueur des feux de la clairière, les Européens purent les voir rejoindre le sentier qu'ils avaient quitté quelques instants auparavant, puis traverser la foule pour aller prendre leurs places, le prince auprès de Sa Majesté Mounita, Raboormoun parmi les chefs des grands villages.

Cette clairière, au milieu de laquelle se tenait l'assemblée, était un grand parallélogramme irrégulier, dégarni d'arbres et de broussailles et pouvant avoir cinq ou six cents mètres de longueur sur une largeur de moitié. Nos héros n'étaient donc pas assez éloignés du centre où se tenait Mounita pour ne pas parfaitement suivre le *kabar* dans ses moindres détails.

La physionomie de Sa Majesté, debout sur un tertre de verdure, ne gagnait rien à être examinée à la lueur des torches. Au grand jour, elle n'était que laide et brutale ; dans cette nouvelle situation, elle était tout

simplement horrible. Le luxe avec lequel s'était habillé Mounita rendait son aspect encore plus repoussant.

Rinévoki était auprès de son père et le contraste entre leurs deux visages était si frappant, si incroyable, que malgré tout le respect que M. de Nocé devait avoir Pour la mémoire de la mère de ce jeune prince auquel il devait la vie, il ne put s'empêcher en lui-même de soupçonner sa vertu, et de craindre pour Mounita qu'il ne fût le père de son fils qu'à l'aide de l'axiome légal ; *Pater est* En effet, autant Mounita, entouré de ses guerriers, au milieu de cette forêt aux ombres épaisses, lui semblait effrayant et hideux, autant, au contraire, Rinévoki empruntait de poésie et de beauté à la situation romanesque dans laquelle le plaçait son imagination. On eût dit Apollon ou Mercure au milieu des esclaves et des troupeaux du roi de Phères.

Au pied de l'éminence réservée au groupe royal, étaient les *ampisikidis* ; derrière eux, accroupis, se tenaient les guerriers, la sagaie et le fusil à terre, à cause de la présence du roi.

Des questions d'une grande importance pour le peuple antimarah devaient, à ce qu'il paraît, être discutées au *kabar*, car il était tenu secrètement. Des sentinelles armées avaient été placées autour de l'enceinte, afin de défendre l'approche de l'assemblée aux femmes et aux habitants des villages voisins. Au pied même des étrangers, sous les arbres qui les cachaient, était une de ces sentinelles. Sans le murmure du torrent qui couvrait leurs voix et le bruit de leurs mouvements, ils eussent pu craindre à chaque instant d'être découverts.

A l'une des extrémités de la clairière étaient couchés deux bœufs et quatre chèvres sous la garde de quelques esclaves et sous la surveillance de plusieurs sorciers ; à dix pas d'un groupe de soldats antimarahs étaient attachés à des troncs d'arbres deux guerriers, qu'à leur teint plus clair, à leur coiffure ornée de coraux et de coquillages, et surtout à leurs longues oreilles pendantes et percées, on pouvait reconnaître pour des Hôvas. Ces deux malheureux avaient été arrêtés quinze jours auparavant aux alentours de Mahara. Quoique la lumière des torches ne permît de ne lire sur leurs visages impassibles ni crainte ni regrets, il était bien évident que l'on devait voir en eux des victimes qu'allaient immoler les *ampisikidis* de Mounita aux superstitions madécasses.

Le ciel s'était couvert de gros nuages noirs qui couraient de l'ouest à l'est !, poussés par des vents violents ; l'atmosphère était tiède et pesante,

chargée des parfums acres et pénétrants de ces luxuriantes végétations des tropiques ; le calme de la forêt n'était troublé, à de longs intervalles, que par les cris rauques des vautours et des corbeaux planant sur l'assemblée, et par les rugissements des panthères étonnées et effrayées des feux du *kabar*.

Pendant près d'une heure, ni Mounita, ni Rinévoki, ni les *ampisikidis*, ni les guerriers ne donnèrent signe d'existence. Le *kabar* semblait être la réunion fantastique d'êtres muets ou inanimés dans un de ces endroits silencieux et déserts comme aimaient à en trouver les druides dans les vieilles forêts gauloises, pour leurs sacrifices humains à Teutatès.

La mystérieuse et chaste maîtresse d'Endymion, pour parler comme le poète classique, balançait son disque d'argent à la cime, des palmiers, et on pouvait croire que les Madécasses n'attendaient que son départ pour commencer la cérémonie, lorsqu'un des *ampisikidis* se dressa tout à coup en jetant un grand cri qui dut effrayer tous les hôtes des bois. Puis il commença à parler avec une grande volubilité, en gesticulant et en levant les mains vers le ciel.

Il annonçait que les dieux étaient propices aux Antimarahs, que le moment était favorable pour l'ouverture du *kabar*.

Toutes ces physionomies, un instant auparavant si calmes et si impassibles, s'animèrent immédiatement. A la déclaration de l'augure antimarah, un murmure joyeux courut dans la foule pour ne s'apaiser qu'à un geste de Mounita, qui, à son tour, prenait la parole.

Nous ne savons trop si Sa Majesté possédait vraiment le don de l'éloquence ; entre nous, nous n'en croyons rien ; mais, ce que nous affirmons, c'est que jamais discours ne fut écouté avec autant d'attention et de respect, même dans les assemblées des peuples les plus civilisés, Monte-au-Ciel, autant du moins que cela lui était possible, le traduisait. Voici ce dont il était question.

Les deux guerriers hôvas, qui attendaient si courageusement leur sort, liés à un tronc de palmier, avaient éveillé, par leur présence auprès de Mahara, les soupçons de Mounita et de ses conseillers. Quoiqu'ils n'eussent rien avoué, il avait paru évident qu'ils n'étaient que des espions précédant de très-près quelque nouvelle excursion des incommodes voisins des Antimarahs.

Aussitôt après leur arrestation, appel avait été fait à tous les chefs des villages du Marah et de ceux des pays amis. Il s'agissait dans cette réunion secrète de trouver, pour repousser l'attaque, les moyens les plus prompts et

les plus énergiques. On devait aussi, par la même occasion, juger et exécuter les deux espions, pour la plus grande joie des sorciers et des dieux madécasses.

On voit que le *kabar* avait de bonnes raisons pour être tenu pendant la nuit et au milieu de la forêt. Il est probable que la terrible Ranavaloo n'aurait pas appris avec plaisir le sort réservé à ses émissaires, et n'aurait pas approuvé les dispositions guerrières que voulait prendre à son égard son voisin Mounita.

Dans le discours plein de figures et d'images que tenait le roi à ses sujets revenait à chaque instant le mot *amboulambo* ; Monte-au-Ciel le traduisait par porc. Si peu distingué qu'il pût supposer l'orateur, et si peu difficile qu'il le pensât dans le choix de ses expressions, M. de Nocé ne pouvait croire que cette épithète s'appliquât, avec toute sa crudité, à ses ennemis les Hôvas. Il ne se trompait pas ; voici l'explication de ce mot, telle du moins que la lui firent trouver plus tard ses recherches à ce sujet, dans certains écrits sur Madagascar.

Amboulambo est le nom d'une espèce de chien qui chasse les cochons sauvages, si communs et si dangereux parfois dans l'île. Ces chiens, qui ont les oreilles fort longues, ne reviennent de la chasse qu'avec ces parties déchirées et pendantes. — Ils ressemblent alors aux Hôvas, dont les oreilles sont d'une longueur démesurée et même souvent en lambeaux, par l'abus d'un usage fort à la mode chez eux.

Ainsi que la plus grande partie des insulaires de l'Océanie, les Hôvas, dès leur enfance, ont le lobule de l'oreille percé. Pour entretenir et agrandir l'ouverture faite, ils y mettent de petits morceaux de bois cylindriques de plus en plus volumineux. Plus tard, des anneaux de sept ou huit centimètres de diamètre remplacent ces morceaux de bois, et pèsent tant sur l'oreille qu'ils finissent par la déchirer parfois et la séparer en deux parties qui pendent alors jusqu'à l'épaule. Ces deux lambeaux ressemblent assez aux oreilles déchirées des chiens à cochons. Jusqu'à un certain point, cette explication peut être admise.

Nous espérons même, pour l'honneur de Mounita, qu'elle est l'expression de la vérité.

Le discours de Sa Majesté noire eut du moins le mérite de la concision.

Que de discours modernes n'ont pas même celui-là !

Quand il fut terminé, c'est-à-dire au bout de cinq minutes à peine, fut-ce par respect, ou bien le tyran madécasse, au contraire de Néron, se souciait-il

fort peu des applaudissements de la foule et des triomphes de la tribune, ou bien encore n'avait-il fait passer aucune conviction dans l'esprit de ses auditeurs, nous ne savons ! toujours est-il que pas un des guerriers ne donna un signe d'approbation ou d'improbation. Après le *speech* royal, l'assemblée retomba dans le calme et dans l'immobilité qui l'avaient précédé.

Mounita seul avait l'air de vivre. Il écoutait avec une grande attention ce que lui disait son fils.

Après quelques instants d'un silence troublé seulement par les murmures de la brise dans le feuillage et par les feux qui éclairaient cette scène bizarre, Rinévoki fit signe que, lui aussi, allait s'adresser aux guerriers.

On put juger encore une fois du contraste qui existait entre le père et le fils. Les gestes seuls de ce dernier traduisaient ce que disaient ses paroles.

Il rappelait aux Antimarahs les dernières excursions des Hôvas dans le Marah, leurs femmes enlevées, leurs cases brûlées, leurs champs dévastés, leurs bestiaux massacrés ou volés, leurs fils vendus aux étrangers ou sacrifiés aux idoles, leur roi, Mounita en personne, menacé si sérieusement, qu'au danger qu'il avait couru il devait les moments de folie sanguinaire qui s'emparaient parfois de lui. Il leur disait qu'il se mettrait à leur tête pour repousser les *amboulambo*, et qu'avec l'aide d'Andrianzanahr il les poursuivrait jusqu'au delà de la forêt sacrée. Au nom de son père, il leur demandait si leurs longs fusils étaient armés, et si leurs sagaies de guerre étaient fraîchement aiguisées et empoisonnées.

En prononçant les dernières paroles de son allocution, il saisit sa carabine, l'arma, et, la déchargeant dans l'air, termina en disant :

— Que nos ennemis soient dispersés, avec l'aide des bons esprits, comme les grains de la poudre de feu qui portera la mort dans leurs rangs !

Un immense *hée*²⁵s'éleva aussitôt en signe de joie, et les guerriers, pleins d'enthousiasme, manifestèrent leur amour pour Rinévoki par toutes sortes de cris et de gestes, et leur haine pour les Hôvas par des regards furieux vers les malheureux prisonniers.

Les *ampisikidis* se levèrent alors, et, se dirigeant vers cette extrémité de la clairière où étaient les animaux couchés, ils choisirent parmi eux un bœuf et l'amènèrent au milieu de la foule, qui semblait suivre avec la plus grande dévotion tous leurs mouvements.

Quant à Mounita et à son fils, ils s'étaient accroupis pour assister plus commodément au sacrifice.

Lorsque la victime fut au centre du cercle formé par les guerriers, un des sorciers se saisit d'une espèce de sabre à deux tranchants, et se mit à la frapper sur la tête entre les deux cornes, non pas de façon à la tuer, mais à petits coups ne formant que de faibles blessures, en accompagnant cette exécution d'un chant intraduisible, dans lequel, sans aucun doute, il demandait à tous les dieux leur puissante protection pour les Antimarahs.

A chacun de ces coups, le bœuf, blessé légèrement, se débattait furieux ; mais, contenu par de solides liens, il pouvait à peine bouger. Pendant que l'*ampisikidi* continuait à le frapper de coups plus fréquemment répétés, un autre sorcier, remplissant le rôle de l'*hypostatria* antique, recueillait dans un vase le sang qui coulait goutte à goutte de ces blessures. L'animal tomba bientôt épuisé. Alors un troisième personnage, se joignant aux deux premiers sacrificateurs, ouvrit le ventre de la victime d'un seul coup d'un instrument tranchant, et en tira le foie et les entrailles qu'il déposa sur un tronc d'arbre.

Nos amis suivaient toute cette scène avec intérêt ; les guerriers, eux, étaient haletants. Le sort de la nation n'était-il pas, suivant eux, dans le foie de cet animal si singulièrement mis à mort ; la destinée de tous n'allait-elle pas se lire dans l'interprétation *hépatoscopique*, qu'on nous permette ce néologisme, qu'allait faire l'*ampisikidi* ?

Ces hommes que la mort, sous n'importe quelle forme, n'aurait pu faire trembler n'osaient faire un mouvement, hasarder un geste, pousser un soupir, de peur de troubler l'augure. On n'entendait sortir de cette foule nombreuse que le chant monotone du sorcier qui allait prononcer sur le résultat de l'expédition projetée contre les Hôvas.

Les dieux étaient, à ce qu'il paraît, pour les Antimarahs, car le sacrificateur releva promptement la tête pour pousser deux ou trois exclamations qui causèrent joie et animation dans les rangs des guerriers. Andrianzanahr protégeait ses enfants : ceux des descendants de Radama qui lanceraient la sagaie sur les champs du Marah ne devaient jamais revoir l'intérieur de l'île.

Forts de cette conviction et pleins de confiance sur les conséquences de leur décision, les chefs antimarahs, malgré la présence du roi, avaient saisi leurs armes, et les brandissaient au-dessus de leurs têtes en oubliant les prisonniers au milieu de leur joie.

Malheureusement pour ceux-ci la cérémonie du *kabar* n'était pas terminée. Les *ampisikidis* étaient des personnages nécessairement plus

calmes que les guerriers ; aussi, après avoir accordé un laps de temps, convenable suivant eux, à l'expression de la joie, ils firent faire silence et annoncèrent qu'il restait maintenant à juger les prisonniers, et, s'ils étaient coupables, à les sacrifier pour apaiser la colère des mauvais esprits.

Albert redoubla d'attention ; cette partie du *kabar* ne devait pas être la moins intéressante ni probablement la moins dramatique.

Vous allez voir, chers lecteurs, que ce n'est pas nous, si forts cependant en inventions de toutes sortes en matière politique, qui avons inventé seuls le scrutin secret. Il fallait aller à 4, 000 lieues de la civilisation européenne pour voir une aussi vraie application de la liberté du vote.

Les deux prisonniers hôvas devaient-ils, oui ou non, mourir, et mourir sacrifiés aux dieux et à la vengeance ?

La question ainsi posée à la foule, chacun des guerriers, avec ordre, sans bruit, sans hésitation, quitta sa place à son tour, et, la main fermée, vint la plonger dans un grand vase à l'abri des regards.

Que renfermait cette main fermée ?

Un simple petit morceau de bois, d'une certaine longueur, qu'elle laissait tomber dans le vase, en entier si le vote de son propriétaire était pour la mort, brisé, au contraire, s'il ne voulait pas du supplice. Puis ces petits morceaux de bois étaient comptés et les plus nombreux faisaient loi.

Lorsque chacun des guerriers eut plongé la main dans le vase, un des *ampisikidis* sépara devant la foule ceux des morceaux de bois rompus de ceux qui étaient entiers, dépouilla le scrutin, pour nous servir de l'expression consacrée.

La mort des Hôvas était décidée : à peine si deux ou trois oppositions secrètes s'étaient manifestées.

On avait amené l'un d'eux à une courte distance de Mounita. Là, les sorciers l'avaient attaché à un pieu fixé entre deux feux animés par des feuilles sèches. La lumière l'éclairait complètement. On pouvait voir que sa physionomie n'avait rien perdu de sa fierté. Son œil blanc et vif semblait défier ses ennemis. Malgré la douleur que devaient lui faire éprouver les liens qui l'attachaient, on n'entendait pas une plainte sortir de ses lèvres. Les principaux chefs s'étaient groupés à deux cents mètres environ du prisonnier. En leur voyant préparer des flèches apportées par les esclaves, M. de Nocé devina ce qui allait se passer.

Il avait assisté avec une vive curiosité et avec calme au sacrifice du bœuf et à la première partie du *kabar* ; mais il fut obligé de ne pas oublier que de

son silence dépendait sa vie, pour ne pas se laisser entraîner par l'indignation qui le saisit, lorsqu'il devina quel barbare supplice allaient subir les deux prisonniers. Ils allaient mourir percés de flèches. Suivant les lois d'une ancienne coutume sauvage fort en vigueur à Madagascar, c'est celui des guerriers qui le premier frapperait l'ennemi au cœur, qui prendrait place parmi les chefs et à la tête de l'expédition contre les Hôvas.

Aussi gravement qu'eût pu le faire un héraut d'armes du moyen âge, un *ampisikidi* donna le signal. Un des guerriers, que son âge ou son rang autorisait à lancer la première flèche, banda son arc.

Un sifflement traversa l'espace, un bruit sec parvint jusqu'aux frères de Raboormoun.

La flèche de l'Antimarrah s'était brisée au-dessus de la tête de l'Hôva dans le pieu auquel il était lié.

Le prisonnier répondit à la maladresse de son ennemi par un hurra de triomphe, et, d'une voix calme et assurée, lui et son compagnon entonnèrent le *Mirare* ou chant de guerre des descendants de Radama.

Ce fut alors une lutte hideuse entre le courage, l'adresse et la cruauté !

Un second guerrier remplaça le premier, une seconde flèche traversa la clairière, et le sang coula de l'épaule de l'Hôva. Le fer s'y était enfoncé de deux pouces peut-être un peu au-dessus du bras.

Le chant de guerre continuait. De ces deux voix qui l'envoyaient aux échos de la forêt, on ne pouvait reconnaître, tant chacune d'elles était également fière et calme, celle qui appartenait au supplicié.

Les flèches succédèrent rapidement aux flèches, les blessures aux blessures. Le sang coulait à flots de ces plaies que le voisinage du feu rendait encore plus douloureuses, et le *mirare* ne perdait cependant rien de son rythme saccadé et monotone. Le courage était le vainqueur dans la lutte. Peu à peu cependant une des deux voix domina l'autre. Bientôt, dans ce duo héroïque, celle du torturé ne fut plus qu'un soupir se mêlant au refrain du chant de guerre.

A la vingtième flèche peut-être, le guerrier hôva laissa tomber sa tête sur sa poitrine. Les armes de ses ennemis ne frappaient plus qu'un cadavre. Pas un cri, pas une plainte n'avait annoncé sa mort.

M. de Nocé passa la main sur ses yeux en se demandant s'il n'était pas le jouet de quelque sanglante hallucination.

Le corps de l'Hôva livré aux chiens et aux oiseaux de proie, le second prisonnier fut amené et lié au fatal poteau. Les guerriers préparaient de

nouveau leurs armes et leurs flèches, lorsque Rinévoki s'élança tout à coup de sa place et saisit l'arc d'un des chefs. Il y coucha une flèche acérée, puis, sans viser, pour ainsi dire, d'un œil et d'un bras sûrs, il l'envoya au malheureux, qui ne poussa pas même un soupir, tant l'arme lui traversa rapidement le cœur.

Un cri de triomphe s'éleva dans la foule, mais Albert put deviner par l'expression du visage du prince, expression que l'éclat des feux lui permettait de saisir malgré la distance, et par l'empressement avec lequel il s'éloignait des chefs, que, dans ce qui venait de s'accomplir sous ses yeux, il ne devait pas, ainsi que les guerriers, voir seulement un acte d'adresse incroyable, mais bien plutôt un acte de véritable humanité. La flèche du prince, en tuant aussi rapidement l'espion hôva, ne l'arrachait-elle pas aux tortures que venait de subir l'autre victime ?

Il lui sembla que le fils du roi jetait de son côté un regard chagrin qui lui demandait d'expliquer ainsi son action et de la lui pardonner. Il était allé reprendre sa place auprès de son père, qui donnait toute son attention aux momeries que faisaient les sorciers pour décider quel jour serait favorable à l'expédition. Certains des *ampisikidis* distribuaient aux guerriers ces fameuses amulettes qui devaient les préserver de tout danger ; d'autres ornaient les visages des chefs de dessins bizarres et multicolores dont l'aspect seul, suivant eux, ne pourrait manquer d'effrayer et de faire fuir les ennemis.

Quant aux corps des deux suppliciés, ainsi que nous l'avons dit plus haut, ils avaient été livrés aux chiens et aux oiseaux de proie. Les milans et les vautours passaient au-dessus de la clairière en emportant leur part du hideux festin.

M. de Nocé et ses compagnons avaient hâte de s'éloigner du *kabar* dont les scènes les plus intéressantes étaient terminées ; il était écrit qu'il ne devait pas quitter Mahara sans courir un réel danger.

Le gentilhomme et les matelots eux-mêmes avaient été obligés de comprimer leur indignation, à la vue du hideux spectacle que leur avaient offert les guerriers antimarahs ; ils avaient fait taire leurs cœurs, mais ils n'avaient pu s'empêcher de se communiquer leurs pensées, et avaient éveillé, par leurs mouvements et leurs voix, l'attention de la sentinelle qui se promenait sous l'arbre même dont le feuillage les abritait.

En tournant la tête vers Monte-au-Ciel, qui s'était commodément installé sur une des grosses branches du manglier, Albert aperçut tout à coup les

doux grands yeux blancs du guerrier qui s'efforçaient de percer les ombres épaisses. Sans s'être bien rendu compte du bruit qui l'inquiétait et sans avoir quitté son poste, le Madécasse avait armé son long fusil. Il semblait n'attendre qu'un indice pour faire feu et donner l'alarme.

Craignait-il l'approche de quelque bête féroce, ou avait-il reconnu des voix humaines ? La question était grave pour les frères de Raboormoun, car indépendamment du danger qu'ils couraient de recevoir les balles que contenait le fusil de la sentinelle, ils en avaient à craindre un autre plus grand encore : celui d'être reconnus et conduits devant Mounita.

Ils ne pouvaient avoir déjà oublié les recommandations du prince à l'égard de son père, et le rôle que M. de Nocé avait vu jouer à cette sanglante Majesté dans le drame auquel il venait d'assister lui ôtait tout désir de se retrouver de nouveau face à face avec elle.

En cherchant du regard Rinévoki et Raboormoun dans l'assemblée, ses yeux tombèrent sur les têtes des espions hôvas qui, séparées des corps, avaient été placées à l'extrémité de longs bambous. La flamme vacillante des feux et les pâles reflets de la lune jetaient sur elles de lugubres lueurs. Il lui sembla voir ces têtes du sérail :

Livides, l'œil éteint, de noirs cheveux chargées.

Et il ne put s'empêcher de songer combien la sienne était en danger.

Pendant qu'il faisait ces réflexions, Monte-au-Ciel avait pris un parti. Fuir était impossible ! Non plus que lui, le matelot ni Pingouin ne connaissaient les sentiers de la forêt. Ce départ, du reste, aurait confirmé les soupçons de la sentinelle. A tout prix donc, mais sans bruit, sans qu'elle pût pousser un cri ni donner l'éveil, il fallait la faire disparaître.

De l'adresse et de la force du gabier qui s'était chargé de l'exécution de ce hardi projet dépendait leur vie à tous les trois.

CHAPITRE XIII — QUI PERMET DE COMPRENDRE POURQUOI BOLINO NE S ÉTAIT PAS OPPOSÉ A L'EXCURSION DE SON PRISONNIER CHEZ LES ANTIMARAHS.

On se rappelle dans quelle position étaient nos aventureux touristes.

Derrière eux et à gauche s'élevaient des rochers escarpés du haut desquels bondissait le torrent, qui d'un côté les défendait et les préservait de toute surprise. Malheureusement, là où les eaux ne les couvraient pas, ces rochers étaient garnis de bambous à épines, et on ne pouvait songer à les franchir. Devant eux, les couvrant à peu près, s'étendaient et des palmiers-nains reliés par des lianes et le manglier sur l'une des branches duquel s'étaient installés commodément Monte-au-Ciel et Pingouin. Ce dernier ne s'était pas éloigné de son lieutenant ; Monte-au-Ciel, lui, avait parcouru en vrai gabier les deux tiers de la branche, si bien que parfois il se trouvait juste au-dessus de la sentinelle madécasse.

En même temps que M. de Nocé, il avait aperçu ce qui se passait ; aussi prenait-il ses dispositions pour exécuter son projet.

A droite, côté par lequel ils étaient venus, le terrain était parfaitement libre, il est vrai, mais justement cet espace était éclairé par les feux du kabar ; ils ne pouvaient espérer pouvoir le traverser sans être vus du guerrier, qui n'eût pas alors hésité à se servir de son fusil et à donner l'alarme.

Quant aux esclaves auxquels le fils du roi avait confié ses amis, attirés par la cérémonie, ils s'étaient éloignés peu à peu. Albert pensa donc que le mieux était de se tenir tranquille jusqu'au retour de Rinévoki, dans le cas où l'occasion ne s'offrirait pas de se défaire du maudit surveillant.

La sentinelle antimarah, tout en faisant quelques pas à gauche et à droite, ne quittait pas du regard le feuillage du manglier dont elle s'efforçait de sonder l'obscurité. Le temps s'était couvert, de grosses gouttes de pluie tiède commençaient à tomber ; sauf les éclats de lumière qu'envoyaient par moments les feux de la clairière, les plus épaisses ténèbres régnaient dans cette partie du bois.

Monte-au-Ciel, profilant d'un moment où la brise agitait plus fortement le feuillage, s'était glissé comme un chat jusqu'au-dessus de la tête du guerrier, dont l'extrémité du fusil était presque à la portée de sa main ; Albert et Pingouin avaient armé sans bruit leurs carabines.

Dans cette situation critique, les trois transfuges du *Sans-Souci* attendaient un moment favorable.

Comme s'il se fût douté que quelque chose de fâcheux se tramait à son sujet, le Madécasse semblait inquiet et indécis. Il allait d'un arbre à l'autre, se baissait pour mieux y voir, puis se haussait sur les troncs de bambous. Tout à coup il prit un parti. Désarmant son long fusil et le posant à ses pieds, il saisit son arc et y coucha une flèche, se préparant ainsi à se défendre, sans donner, inutilement peut-être, le signal d'alarme, ce qu'eût fait la détonation de son arme à feu.

C'est ce qui pouvait arriver de plus heureux ; c'était là ce qu'attendait Monte-au-Ciel.

Le guerrier antimarah, décidé par un léger mouvement de feuilles du manglier, ramenait déjà sa main vers l'épaule pour lancer sa flèche empoisonnée, lorsque Monte-au-Ciel, qui s'était couché sur la branche ainsi qu'il l'eût fait sur une vergue de hune, étendit les bras comme s'il eût voulu soulever les ralingues d'un hunier, et de ses poignets de fer, saisit le Madécasse par le cou sans qu'il eût eu le temps de pousser un cri ni de faire un geste.

Le guerrier quitta le sol comme par enchantement. Lui et son ravisseur disparurent dans le feuillage des branches qui pliaient sous le poids nouveau qu'elles avaient à supporter. La strangulation avait été si prompte que, lorsque Monte-au-Ciel rejoignit ses compagnons, ce fut presque un cadavre qu'il coucha sur les rochers.

Malgré tout ce que sa situation avait de dangereux, M. de Nocé ne put s'empêcher de se demander à quoi avait dû songer le pauvre diable en se sentant enlever du sol aussi brusquement. Il est probable qu'en bon et vrai Madécasse, il avait attribué son malheur à quelque mauvais génie. Il est vrai que ce que venait d'exécuter le matelot était un véritable tour d'adresse et de force.

Sans attendre que le guerrier fût complètement mort, Monte-au-Ciel voulut bien desserrer les doigts. Il n'était que temps, car le malheureux râlait. Le mouchoir d'Albert servit de bâillon, celui de Monte-au-Ciel de lien pour les mains du prisonnier, et comme un troisième était nécessaire

pour lui attacher les pieds et que Pingouin, par habitude ou par oubli, n'en possédait pas, des lianes en firent l'office.

L'Antimarah, dans l'impossibilité de faire quelque mouvement que ce fût, venait d'être placé, le moins mat possible, contre une grosse pierre, lorsqu'une double détonation se fit entendre et qu'autour des Européens les branches et les rochers volèrent en éclats, sans les blesser cependant.

Ils étaient découverts. Ainsi qu'une nuée d'oiseaux de proie les guerriers se précipitaient, de tous les coins du *kabar*, vers l'endroit où les appelait ce signal d'alarme, que venait de donner un guerrier que ni Monte-au-Ciel ni Albert n'avaient découvert, caché qu'il était à quelques pas, et qui avait été témoin de la scène qui venait de se passer,

A la disparition de la sentinelle, ayant simplement remonté de l'effet à la cause, il avait deviné des ennemis dans le feuillage. Grâce à lui, nos héros allaient avoir à soutenir un siège jusqu'à l'arrivée de leurs protecteurs.

Bientôt ils eurent en face d'eux la plus grande partie des guerriers du *kabar*, deux cents à deux cent cinquante hommes à peu près, armés de fusils et de flèches empoisonnées.

Ils avaient, eux, pour armes défensives, l'obscurité, le feuillage et leur position élevée et à l'abri d'une surprise, et pour armes offensives chacun une bonne carabine rayée à double canon. De plus, M. de Nocé avait un revolver à six coups. Avec un peu d'adresse et de sang-froid, ils pouvaient donc se défaire immédiatement d'une douzaine d'ennemis, ce qui en circonstance ordinaire eût été quelque chose, mais ce qui, dans le cas présent, ne leur eût pas été fort utile.

Ne sachant trop à qui ils avaient affaire, les guerriers hésitaient à se servir de leurs armes, préférant, sans aucun doute, s'il s'était glissé auprès d'eux de nouveaux espions hôvas, leur faire subir le même supplice qu'à leurs frères. Ils se concertaient, et les avis les plus différents étaient en présence.

Pour la quatrième et cinquième fois, l'Antimarah qui avait donné le signal d'alarme racontait l'enlèvement de la sentinelle ; on ne saurait s'imaginer l'étonnement dans lequel ce récit plongeait l'auditoire.

Le silence se fit tout à coup : c'était Sa Majesté en personne qui ne dédaignait pas de donner des ordres. Monte-au-Ciel comprit que Mounita ordonnait avant tout de s'emparer vivants de ceux qui avaient surpris les secrets du *kabar*. Albert tint pendant quelques instants le hideux personnage au bout de sa carabine ; sans Monteau-Ciel, qui le détourna de son projet, il aurait immédiatement commencé le feu.

D'après les ordres du roi, quelques guerriers se détachèrent de la foule, et, se glissant dans les lianes, se mirent en devoir d'escalader la position ; d'autres prirent à droite pour gagner le sentier.

Ces derniers étaient les plus à craindre : dans cinq minutes, M. de Nocé et les deux matelots allaient les avoir en face. Quant à ceux qui grimpaient comme des chats le long des branches pendantes du manglier, Monte-au-Ciels en était chargé. Il les attendait caché sur la bifurcation de deux grosses branches et armé d'une hache qui avait servi aux esclaves à frayer un chemin dans la forêt, hache qui, par un hasard heureux, était restée entre ses mains.

A la honte des lois de l'hospitalité et du serment du *fathidrah*, Rinévoki ni Raboormoun n'apparaissaient ; M. de Nocé ne comptait plus sur eux. Pingouin et lui, cachés derrière des quartiers de rocher et la carabine à l'épaule, ils étaient prêts à la défense, comme leur brave compagnon sur sa branche et la hache au poing. Tout en ne se dissimulant pas que tout cela pouvait finir mal, l'amant de la duchesse de Fremy-Latour n'était que mieux disposé à vendre chèrement sa vie et à ne se laisser attacher que le plus tard possible au fatal poteau pour servir de point de mire aux chefs antimarahs,

Les feux délaissés pendant la scène que nous venons de raconter ne jetaient plus que de faibles lueurs ; on était dans l'obscurité la plus complète. De temps en temps, un éclair rapide traversait l'espace, et ses vifs et subits reflets promenés sur la foule noire et sauvage, permettaient d'y reconnaître le visage féroce de Mounita, se réjouissant d'avance de la prise de nouvelles victimes qu'il allait pouvoir sacrifier à ses dieux.

Le silence le plus profond régnait.

Avant de prendre un parti définitif, les guerriers attendaient le résultat de l'exploration de leurs frères.

Au moment où ceux qui étaient allés rejoindre le sentier se montraient à son extrémité, une tête noire, se devinant plutôt que se distinguant dans le feuillage apparut auprès de Monte-au-Ciel : c'était l'un de ceux qui, pour pénétrer au milieu du fourré, avaient pris le chemin des branches du manglier.

Le guerrier, cherchant à percer l'obscurité, n'avancait qu'avec prudence. Sa tête fut bientôt à la portée de la hache. L'instrument de mort retomba ; pas un cri ne fut poussé, un bruit mat comme celui du bois contre le bois se fit seul entendre, et, le crâne ouvert, l'Antimarah roula de l'arbre dans les

hautes herbes qui se refermèrent sur lui, sans que ses compagnons pussent même savoir à quoi attribuer sa chute.

La hache remonta sur l'épaule de Monte-au-Ciel, prête à frapper de nouveau.

Les guerriers du chemin n'étaient plus qu'à une cinquantaine de pas ; n'ayant pas pris de torches pour ne pas offrir de point de mire à ceux qu'ils venaient attaquer, ils ne marchaient que lentement et à tâlons.

Une seconde tête parut près de Monte-au-Ciel : le même bruit sourd se fit entendre ; un second cadavre s'ensevelit auprès du premier.

Quelques rochers seulement séparaient encore Albert et Pingouin de leurs assaillants.

M. de Nocé, le doigt sur la détente de sa carabine visait celui des Madécasses qui était le plus près de lui, lorsqu'il disparut tout à coup ainsi que celui que Pingouin couchait en joue intrépidement, abattus tous deux par les sagaies de leurs compagnons.

Quelques mots rapidement prononcés à demi-voix expliquèrent aux Européens ce qui se passait.

Parmi les quatre guerriers qui s'étaient engagés dans le sentier étaient Rinévoki et Raboormoun, qui n'avaient pas trouvé de meilleur moyen de venir en aide à leurs amis que de se mêler à ceux qui allaient les attaquer.

Monte-au-Ciel, à la voix du prince, avait quitté son poste et s'était approché.

Le temps était précieux : d'autres guerriers pouvaient se détacher de la foule et suivre Rinévoki, dont l'opinion était que la fuite était pour les étrangers le seul moyen de salut. Ce que son père lui avait dit d'eux pendant le *kabar*, auquel il ne savait pas cependant qu'ils assistassent secrètement, l'inquiétait beaucoup. Ils ne pouvaient pas espérer rentrer sains et saufs à bord s'il les reconnaissait, surtout maintenant qu'ils avaient tué pour se défendre plusieurs de ses guerriers.

Raboormoun allait diriger les pas de ses frères à travers la forêt ; Rinévoki, lui, ferait pendant ce temps-là tous ses efforts pour qu'on ne les poursuivît pas. Le chef antimarah était certain de trouver, à quelques portées de fusil de cette fatale clairière, sur les bords du fleuve, une pirogue avec laquelle on le descendrait à force de pagaies.

Tout ainsi convenu, Albert et les deux matelots, franchissant les cadavres des deux hommes tués par leurs sauveurs, se laissèrent glisser le long du rocher en suivant Raboormoun.

Le prince restait sur la plate-forme pour surveiller les mouvements des guerriers.

Tout cela s'était passé plus rapidement que nous n'avons pu l'écrire.

M. de Nocé et Raboormoun avaient déjà gagné les hautes herbes du sentier lorsqu'un cri étouffé les fit se retourner. Rinévoki tenait sous ses genoux un nouvel assaillant parvenu jusqu'à lui par les branches du manglier.

Monte-au-Ciel, croyant que le prince était en danger, s'élança à son secours, mais il rencontra sur son chemin deux hommes qui l'assaillirent. Sans Pingouin, qui fit feu de ses deux coups à la fois, le brave matelot serait tombé sous un coup de sagaie.

Rinévoki leur cria de se sauver, ils étaient reconnus. En un instant la plate-forme s'était couverte de guerriers. Les uns battaient les fourrés, les autres se lançaient à la poursuite des deux marins qui avaient rejoint en une seconde leur lieutenant et Raboormoun.

Ce fut alors une course sans nom à travers les lianes et les taillis.

Raboormoun guidait ses frères qui se déchiraient aux bambous à épines et aux branches des palmiers-nains. Derrière eux, ils entendaient les cris des Madécasses qui les serraient de près et qui, à chaque instant, déchargeaient leurs fusils dans la direction où ils les supposaient.

Les balles sifflaient aux oreilles des fugitifs et brisaient les branches autour d'eux ; ils ne prononçaient pas une parole ; les oiseaux et les hôtes des bois éveillés s'enfuyaient en jetant des cris effrayés. L'ennemi n'était pas seulement derrière eux, Albert croyait l'entendre de tous les côtés et ne pensait plus qu'il fût possible de lui échapper.

Cela dura près de deux heures, après lequel laps de temps, les étrangers, malgré les ruses et les détours de leur guide, n'avaient pas gagné cinq cents pas sur ceux qui les poursuivaient.

Les taillis devenant tout à coup moins épais, ils se trouvèrent sur le bord d'une vaste clairière éclairée en plein par la lune. La pluie avait cessé, un vent assez noient avait chassé les nuages.

M. de Nocé comprit qu'ils étaient perdus. Avant que lui et ses hommes eussent pu traverser cette clairière et disparaître dans les arbres qui la bordaient du côté opposé, les Madécasses seraient là où ils étaient en ce moment, et pourraient faire feu et les chasser à coup sûr.

Raboormoun s'aperçut du découragement de son frère de sang. Le prenant alors par la main, il l'entraîna en triant à Monte-au-Ciel de le suivre

et en lui donnant certaines instructions.

Lorsque le chef madécasse fut avec ses compagnons à peu près au milieu de la clairière, qui était tapissée d'herbes traînantes et desséchées, il fit dire à son jeune ami de continuer en ligne droite avec Pingouin et de l'attendre, lui et Monte-au-Ciel, sur la lisière. Ces avertissements donnés, il prit à gauche et le matelot à droite.

M. de Nocé les perdit bientôt tous deux de vue. Seul avec Pingouin qui s'attachait à ses pas, il se dirigea alors vers les grands arbres.

Arrivé là, il se retourna pour chercher des yeux Raboormoun et Monte-au-Ciel. Il vit distinctement les guerriers qui l'avaient aperçu et qui s'élançaient sur ses pas, saluant la victoire qu'ils croyaient tenir par de nombreux coups de fusil. Tout à coup la forêt s'illumina comme si la foudre l'eût traversée.

Le chef antimarrah et le matelot avaient mis le feu aux lianes et aux herbes de la clairière. Quelques minutes après, une barrière infranchissable, un rideau de feu allait s'élever entre les fugitifs et les Madécasses.

L'étrangeté du spectacle qu'il avait sous les yeux rendit | en un instant au jeune homme force et courage. Épuisé, il s'était laissé tomber sur l'herbe ; il se souleva pour mieux voir.

Entre les deux foyers allumés par Raboormoun et Monte-au-Ciel, on pouvait distinguer les Antimarrahs poussant des cris de fureur et agitant leurs sagaies. Bientôt les deux feux se réunirent comme dans un baiser, et tout dans la clairière ne fut plus que flamme et fumée.

Il faut avoir vu sous les tropiques ces incendies de forêts entières pour savoir avec quelle rapidité le feu vole et dévore sur son passage.

Le vent qui soufflait du côté d'Albert et de ses compagnon excitait encore la flamme et les mettait à l'abri. Leurs ennemis, au contraire, aveuglés par la fumée, liaient obligés de retourner sur leurs pas, car le feu allait peut-être s'étendre jusqu'aux grands arbres et les envelopper entièrement.

Monte-au-Ciel et Raboormoun avaient immédiatement rejoint leurs amis.

Plus calme alors et s'orientant de façon à gagner le fleuve, dont on sentait déjà la fraîcheur et dont on entendit les murmures, la petite troupe reprit sa marche, poursuivie par les cris de rage des guerriers et éclairée par le gigantesque incendie qui la sauvait, pour le moment du moins.

Après peut-être vingt minutes, ils arrivèrent sur la rive de l'Hounara où ils trouvèrent, sans de trop longues recherches, échouée sur le sable, la

pirogue dont avait parlé Rinévoki :

C'était une svelte embarcation du pays, taillée dans deux troncs d'arbres réunis, longue, étroite, armée de quatre pagaies courtes et larges, et ce qui valait mieux encore de deux bons avirons de baleinière, épaves probablement de quelque bâtiment européen, perdu sur la côte de Marah.

Malheureusement la pirogue était en gravée au milieu de palétuviers. Il fallut près d'une demi-heure de travail pour la mettre à l'eau, temps pendant lequel les échos de la forêt apportèrent aux fugitifs les rumeurs éloignées de leurs ennemis et le crépitement de l'incendie qui dorait, comme l'eût fait une aurore australe, les sommets *des fotersbés*.

De temps en temps, un sifflement aigu, un mugissement profond ou un cri perçant traversaient l'espace : c'était un serpent, une copra s'éveillant au milieu de la clairière incendiée, un jaguar effrayé bondissant hors de la flamme, un perroquet ou un oiseau moqueur fuyant à tire d'aile.

Ils purent enfin s'embarquer. Ce fut avec un soupir de soulagement que M. de Nocé s'empara d'un aviron pour lancer la pirogue au milieu du fleuve dont le courant l'entraîna rapidement. Pingouin avait saisi le second aviron ; Monte-au-Ciel et Raboormoun se servaient des pagaies. Ils pouvaient tous commencer à croire qu'ils échapperaient à Sa Majesté Mounita.

Ils n'en avaient cependant pas fini encore avec les dangers et les guerriers antimarahs.

Si le lecteur se rappelle ce que nous avons dit de l'Hounara, il se souvient que le cours du fleuve était à certains endroits hérissé de rochers ne laissant pas toujours entre eux le passage d'une embarcation ; que, de plus, ses flots tourmentés par les récifs et les bas-fonds ne roulaient souvent qu'en formant des tourbillons et des gouffres.

L'embarcation atteignit bientôt les rapides où M. de Nocé avait failli terminer si promptement et si mal son excursion au Marah.

Il était important, pour ceux qui dirigeaient la pirogue, de bien choisir, dans le pont naturel que formaient les roches, l'arche par laquelle elle pouvait passer, afin de ne pas venir faire tête, pour nous servir d'une expression maritime, sur des obstacles qui, en la brisant, leur eussent enlevé leur dernière chance de salut.

Raboormoun, quittant sa pagaie, saisit l'aviron de Pingouin pour s'en servir à l'arrière comme d'un gouvernail, lança hardiment la frêle embarcation au milieu des rochers.

Ses frères pouvaient avoir confiance en lui.

En outre que le guerrier était un gaillard adroit et robuste, il jouait en ce moment un terrible jeu. Si en tombant dans les mains de Mounita, les étrangers n'avaient que fort peu de chance de s'en tirer sains et saufs, il était bien sûr, lui, dans le cas où il serait pris, d'être condamné à quelque horrible supplice, laissé au choix varié de Sa Majesté noire, envers laquelle il se rendait, du reste, coupable de haute trahison en protégeant ses ennemis.

Emportée par le courant, dirigée par la main sûre de Raboormoun, la pirogue franchit les rapides sans laisser aux roches la moindre parcelle de ses flancs ; mais au moment où elle entrait dans les eaux calmes du fleuve, dix détonations se répercutèrent dans l'air et une balle vint briser la pagaie de Monte-au-Ciel, tandis que les autres projectiles se perdaient dans les flots.

Les Madécasses avaient tourné la clairière et avaient rejoint le fleuve au-dessous de l'endroit où s'étaient embarqués ceux qu'ils poursuivaient, espérant qu'ils ne pourraient pas franchir les rapides.

Raboormoun lança la pirogue sur la rive opposée où, courbés sur leurs avirons, les rameurs la firent voler sur les eaux. Malheureusement l'obscurité et les rochers qui arrêtaient l'embarcation à chaque pas en ralentissaient la marche ; les Madécasses gagnaient sur elle en coupant à travers la forêt sans suivre les sinuosités du fleuve.

Cela dura plus de deux heures.

La pirogue avait dépassé Mahara sans que rien eût pu faire supposer à Raboormoun qu'on y eût connaissance de ce qui avait lieu. Elle commençait à entrer dans un courant plus rapide, lorsque Monte-au-Ciel, abandonnant un instant sa pagaie se leva et étendant le bras à l'arrière, dit quelques mots à Raboormoun.

Le chef se retourna, et faisant signe de lever rames, il se courba jusqu'à la surface de l'eau pour mieux distinguer ce que lui montrait le matelot.

Lorsque la pirogue eut perdu son aire et qu'on n'entendit plus autour d'elle le moindre clapotis, puisqu'elle descendait, avec le courant, M. de Nocé, quoiqu'il n'eût pas la finesse d'ouïe de l'Antimarah, se rendit compte de ce qui se passait dans le haut du fleuve et sur ses rives.

Les guerriers de Mounita avaient en partie abandonné la poursuite par terre, mais en échange, ils chassaient leurs ennemis sur les flots. On entendait parfaitement, au loin, dans le calme de la nuit, le bruit des pagaies des pirogues dans lesquelles ils s'étaient embarqués.

Raboormoun indiqua de la main qu'il en entendait six au moins, armées chacune de huit à dix hommes. Il expliqua à Monte-au-Ciel que parmi ces embarcations une surtout était à craindre ; c'était celle que dirigeait un célèbre chef antimarah, son ennemi acharné. Il la distinguait parfaitement des autres malgré l'obscurité, à la rapidité de sa marche et à la façon de nager de ses rameurs qui se servaient de leurs pagaies comme si elles eussent été des avirons.

De temps en temps, un coup de feu parti de la rive prouvait que tous les guerriers ne s'étaient pas embarqués. Quelques-uns même avaient traversé le fleuve aux rapides ; la retraite était donc aussi bien coupée sur la rive droite que sur la rive gauche. Les flots étaient la seule route qui fût ouverte et libre.

Albert s'étonnait que, puisqu'ils étaient cernés de tous les côtés, on ne fit pas tous ses efforts pour fuir. Le jour commençait à poindre ; on pouvait distinguer, se rapprochant très-rapidement, les pirogues madécasses, surtout celle annoncée et crainte par Raboormoun.

Le chef antimarah, le front soucieux, la main crispée serrant fortement la poignée de son aviron, prêtait l'oreille à un bruit profond, étrange, qui se faisait entendre assez loin à l'avant, bruit semblable à celui de la mer en courroux, et il échangeait rapidement quelques paroles avec Monte-au-Ciel.

Leurs regards allaient d'une rive à l'autre ; l'œil perçant du marin sondait le bas et le haut du fleuve, celui du Madécasse semblait vouloir déchirer le voile qui s'étendait encore sur la forêt.

Après quelques secondes de discussion, ils parurent avoir pris un parti. Raboormoun fit signe de reprendre la nage, et de nouveau la pirogue glissa sur le fleuve, dont le courant devenait de plus en plus rapide.

M. de Nocé interrogea vainement Monte-au-Ciel ; il n'en tira que deux ou trois mots insignifiants ; seulement il ne put s'empêcher de remarquer la proportion démesurée de la pelote de tabac qu'il broyait entre ses dents, ce qui, selon les traditions du bord sur le brave matelot, était le signe évident de la plus grave préoccupation. A part cela, son visage bronzé par le soleil des tropiques, n'exprimait rien ; on eût dit qu'il était recouvert de cet oes *triplex* qu'Horace veut au cœur de celui qui court les mers.

Ce même bruit étrange qui avait frappé Raboormoun devenait plus distinct ; il semblait se rapprocher ; sa voix était grave comme celle de la foudre. Un brouillard léger, diaphane, ainsi que cela arrive toujours dans les pays tropicaux après une nuit d'orage commençait à s'étendre sur le fleuve

et sur la forêt, en prêtant aux horizons des formes fantastiques et en éloignant les rives qui disparaissaient rapidement.

Les fugitifs n'échangeaient pas une parole. Les gémissements de leurs avirons et de leurs pagaies courbés vigoureusement dans les flots et se redressant, comme des arcs dont s'échappent les flèches, avaient pour échos ceux de la pirogue de Méhoni, que cachait la brume et qui gagnait toujours sur la leur.

Les efforts des rameurs combinés avec la rapidité du courant leur donnaient cependant une vitesse de neuf à dix milles au moins, et grâce à l'adresse de Raboormoun qui, avec son long aviron, dirigeait toujours l'embarcation à l'arrière, elle franchissait rochers et bas-fonds avec un bonheur inouï.

Vingt fois M. de Nocé vit se dresser derrière elle une roche, un récif, et se demanda comment elle ne s'y était pas brisée.

Cette course était d'une rapidité à donner le vertige, tant elle devenait extraordinaire.

Soudain, à un coude assez violent que faisait le fleuve, le brouillard s'éleva. En même temps que le murmure des flots se faisait plus profond à l'avant, Albert reconnut cet endroit de l'Hounara.

Comprenant tout alors, il se sentit pâlir d'effroi, malgré son courage.

La pirogue avait devant elle, à deux ou trois milles peut-être, cette chute de l'Hounara dont l'aspect l'avait tant émerveillé ; ce bruit majestueux, c'était son chant répercuté cent fois par les échos des rives ; c'était la gigantesque aspiration du gouffre, où portait le courant contre lequel il était déjà trop tard pour lutter.

Raboormoun et ses frères avaient à l'arrière et sur les bords du fleuve des ennemis dont ils ne devaient espérer aucune pitié ; devant eux se creusait un abîme, et l'idée seule de le franchir devait rendre fou de terreur.

Comme la cavale qui a senti sur son poitrail le fer de la lance, la frêle embarcation bondissait en avant. Les avirons étaient inutiles, ils ne pouvaient qu'arrêter la marche. Monte-au-Ciel, sortant de son silence pour suivre les avis de Raboormoun, recommanda de les tenir hors de l'eau et d'être prêt à les y laisser retomber au premier signal.

M. de Nocé et Pingouin obéirent machinalement.

Les Madécasses qui avaient essayé de poursuivre leurs ennemis sur les bords du fleuve étaient restés bien loin en arrière, et Méhoni semblait hésiter. Sa pirogue s'était assez rapprochée pour qu'on pût compter ceux

qui la montaient ; ils étaient vingt au moins. Il était évident qu'ils n'étaient plus maîtres des flots et qu'à moins de se briser sur une roche à fleur d'eau, il fallait Qu'eux aussi, comme ceux qu'ils poursuivaient, se précipitassent dans le gouffre qui s'ouvrait pour les engloutir.

Leurs cris de désespoir venaient jusqu'à ceux qui, silencieux, les précédaient vers la mort. Raboormoun était calme et debout à l'arrière de sa pirogue ; il semblait un noir génie dirigeant un esquif enchanté et entraîné par mie puissance inconnue ; Monte-au-Ciel broyait imperturbablement son tabac entre ses dents en évitant de tourner la tête vers son lieutenant ; Pingouin avait avalé à peu près tout ce qui lui restait d'eau-de-vie dans sa gourde, et profitait du dernier moment qui lui restait à vivre pour martyriser impitoyablement son pauvre nez ; M. de Nocé pensait à sa mère et comprenait enfin pourquoi Rolino s'était empressé de l'autoriser à descendre à terre. Le négrier avait bien pensé que, pour une cause ou l'autre, il ne reverrait plus son rival.

La rapidité avec laquelle ils voyaient disparaître les rives était incalculable, vertigineuse.

Ils furent bientôt au milieu de cette nappe limpide et unie qui précédait la chute.

Autour d'eux pas une ride, pas un mouvement : le calme de la mort dont trente secondes à peine les séparaient.

Soudain Albert sentit que l'avant de la pirogue se soulevait sur le penchant de l'abîme comme pour prendre son élan. Il se cramponna au banc sur lequel il était assis, et, murmurant le nom de Mary, ferma les yeux.

La pirogue était lancée dans l'espace.

Ce qui se passa en lui pendant les quinze secondes qu'il fallut à l'embarcation pour parcourir la déclivité de la chute ne saurait être dit. Son cœur ne battit pas, ses yeux s'ouvrirent peut-être, mais ils ne virent rien que des nuages d'eau et d'écume qu'il traversait comme l'éclair traverse la nue. Autour de lui, la terreur avait étendu ses ténèbres, épaisses et pleines de fantômes comme celles de l'arbre immense du Segj'in²⁶

Une secousse violente qui faillit le jeter hors de la pirogue et le cri répété de : aux avirons, aux avirons ! le firent sortir de l'état inexprimable où il se trouvait. Sans se rendre bien compte s'il était englouti dans les profondeurs du fleuve, où s'il voguait à sa surface, il se mit, lui aussi, à nager de toutes ses forces.

Les, flots après avoir quitté la chute, bondissaient en avant pendant quelques centaine de mètres, puis, et c'était là qu'était vraiment le danger, ils revenaient en arrière pour former au-dessus du gouffre des tourbillons. Il fallait ; donc augmenter la force d'impulsion qu'avait la pirogue par le fait seul de sa descente rapide de tout l'élan que pouvaient lui imprimer les rames, afin de ne pas la laisser à la merci des flots, et de lui faire franchir, au contraire, cet endroit où les eaux, hésitant à poursuivre leur marche, revenaient en arrière.

Ce fut un moment affreux, plein d'angoisses et de terreurs.

À dix coups de pagaie étaient la vie, la liberté ; à quelques pas à l'arrière de l'embarcation, qui semblait trembler de cette lutte des hommes et de l'élément, la mort, le néant.

Tout à coup les flots cédèrent sous les coups des rameurs, et gracieuse et légère comme le coursier qui vient de franchir un obstacle, la pirogue s'élança sur le ruban argenté que déroulait l'Hounara. Les fugitifs étaient sauvés !

Le cri de joie qui s'échappa de la poitrine des frères de Raboormoun eut pour écho le cri de désespoir île leurs ennemis. Leur embarcation entraînée, elle aussi, par le courant, était sur le point de bondir dans le gouffre.

Elle fut bientôt sur le bord de l'abîme ; ce fut un spectacle horrible que celui qu'offrirent ces hommes qui allaient mourir.

La pirogue de Mahoni parcourut cependant toute la chute d'eau sans chavirer ; un instant, on aurait pu croire qu'elle était sauvée, mais trop chargée d'hommes et trop massive, la secousse qu'elle reçut en reprenant sa position horizontale fut trop violente. En un instant, hommes et pirogue disparurent dans les tourbillons que les Européens, grâce à Raboormoun, ou plutôt grâce à un miracle, avaient pu franchir.

Les flots apportèrent le long de l'embarcation des fugitifs des débris de bancs et d'avirons rejetés par l'abîme, qui semblait ne vouloir garder que les cadavres, quoique le courant entraînât M. de Nocé et ses compagnons loin de la chute de l'Hounara dont le bruit effrayant ne fut bientôt plus qu'un murmure confus.

Le brouillard s'étendit comme un voile sur le théâtre de cet épouvantable drame, et, pendant plusieurs heures, les rives ne répétèrent que la cadence monotone des pagaies de la pirogue de Raboormoun qui se rapprochait, de la mer.

Elle descendit ainsi le fleuve jusqu'au milieu du jour. Seulement, au moment où le soleil passait au zénith, Raboormoun annonça Abourmagh'a.

M. de Nocé et les deux matelots étaient brisés de fatigue ; depuis près de vingt-quatre heures, ils n'avaient pris ni repos ni nourriture. Cependant, le chef antimarah n'étant pas d'avis de s'arrêter dans son village, la pirogue continua sa course.

Une heure plus tard, elle était en vue du *Sans-Souci*. Les voiles étaient sur les cargues ; tout était prêt pour le départ.

Roux, qui, le premier, avait reconnu ses amis, et qui, d'un coup d'œil, avait vu qu'ils revenaient tous sains et saufs, surtout son lieutenant, les avait salués d'un hurra joyeux ; quanta Bolino, trompé dans son attente, car il avait espéré que son rival payerait de sa vie son aventureuse expédition, il avait jeté à son maître d'équipage un regard de colère et était rentré chez lui, en donnant l'ordre de tout disposer pour l'appareillage.

Le négrier avait bien eu l'intention de lever l'ancre en l'absence d'Albert ; dix paroles de Roux l'en avaient dissuadé.

« Capitaine, lui avait dit le brave matelot au premier commandement dans ce but, pour tout ce qui ne sera pas contre le lieutenant, je suis à vous à la vie, à la mort ; mais si vous voulez partir avant son retour, je vous jure que pas un homme ne mettra la main au cabestan. Vous savez si Roux tient sa parole ! »

Le Portugais avait eu un instant l'idée de casser la tête d'une balle de pistolet à celui qui osait ainsi le braver, mais il n'était pas sûr de ses matelots, qu'il savait dévoués au contraire à leur maître d'équipage. Il avait rongé son frein alors, plein de confiance dans Mounita et dans l'imprudence du protecteur de Mary. Nous avons vu qu'il avait failli avoir raison.

On comprend l'empressement avec lequel M. de Nocé et les deux matelots grimpèrent à bord. Raboormoun allait les suivre, lorsque Roux l'en empêcha, en ne lui dissimulant pas la façon dont Bolino ne manquerait pas de le recevoir, lorsqu'il saurait que son ennemi lui devait la vie.

La physionomie du chef antimarah, si justement fier d'avoir été fidèle au *fathidrah*, prit une expression indéfinissable d'étonnement et de chagrin, tout en écoutant le maître d'équipage que Monte-au-Ciel avait mis au courant en quelques mots de ce qui s'était passé.

Albert s'empressa d'offrir à son frère sa carabine à deux coups et une poignée de piastres qu'il voulait refuser ; puis, lui serrant la main, il l'invita également à s'éloigner.

Quelques secondes après, la pirogue de l'honnête et courageux Madécasse quittait le *Sans-Souci*. Pour M. de Nocé, après un court repas, il se hissa à grand peine dans son lit, où il s'endormit bien vite en se demandant si ce qui lui était arrivé depuis deux jours n'était pas tout simplement un rêve.

Lorsque le jeune homme s'éveilla, après le coucher du soleil, d'un sommeil qui avait bien un peu été troublé par les images pittoresques de Mounita et des Hôvas, il se rendit sur le pont. Bolino qui s'y promenait s'efforça en vain de ne rien laisser paraître de son désappointement. M. de Nocé savait trop ce que voulaient dire les sourires du négrier pour être de nouveau sa dupe. Aussi ne lui tint-il pas longtemps compagnie et se dirigea-t-il bientôt vers l'avant où se faisait entendre, au milieu d'un respectueux silence, une voix qui lui était connue.

C'était Monte-au-Ciel, qui avait rassemblé tout l'équipage sur le gaillard. Installé dans la fourche de l'étai de misaine, après avoir préalablement doublé la grosseur de sa chique et avalé un grand verre de rhum pour se préparer le larynx, il avait commencé, dans son langage pittoresque, un récit de ses aventures, qui par les interruptions admiratives, les exclamations étonnées de l'auditoire et les phrases incidentes et explicatives du narrateur, menaçait de se prolonger fort avant dans la nuit.

Quant à Pingouin, on ne l'avait pas revu ; il n'avait fait qu'un bond de la pirogue dans son hamac où il dormait encore.

Vers minuit le *Sans-Souci* mit à la voile, ainsi que l'avait annoncé son capitaine, le cap vers la côte d'Afrique.

Albert était sur le pont, se demandant quand tout cela finirait, bien décidé qu'il était à tout tenter pour quitter le négrier à la première relâche.

Bientôt la grande île des Hôvas ne fut plus qu'un nuage noir à l'horizon, un point presque imperceptible dans l'immensité, et dans l'esprit du jeune homme un tableau fantastique où venaient se mouvoir les personnages si différents de Mounita, des Hôvas, de Rinévoki et de Raboormoun, qu'il connaissait maintenant grâce à son amour pour Mary.

CHAPITRE XIV — M. DE NOCÉ FAIT UNE BONNE PROMENADE ET BOLINO UNE BONNE AFFAIRE.

Le *Sans-Souci* avait, à son départ du Marah, mis le cap à l'ouest, afin de se diriger en droite ligne vers la côte d'Afrique, et de se trouver, le plus promptement possible, dans ces immenses possessions portugaises, connues sous le nom de capitainerie générale de Mozambique.

Le mot possession est peut-être un peu étendu et par trop fantaisiste pour désigner le pouvoir qu'exercent les Portugais sur ce territoire, qui, suivant eux, commence au onzième degré sud, au cap Delgado, et qui ne se termine qu'au vingt-sixième degré, c'est-à-dire à la baie Lorenzo Marquez.

Leur autorité, en effet, est presque illusoire sur les peuplades sans nombre qui vivent dans ces vastes et inconnues contrées.

Les Macouas, les Mouzangais, races sakalaves de Madagascar qui ont fondé dans le nord-ouest de l'île la ville de Mouzangaie ; les Chikangas, les Sabias, qui, stationnaires ou nomades, peuplent les rives du la Mozimba au nord, du Lambezi au centre et de la Maniza au sud, ne reconnaissent vraiment d'autre autorité que celle de leurs chefs ou rois. A part quelques points de la côte, tels que Mozambique, Quérimbé, Quilimane, Sena, Sofala, Inhambane et Lorenzo Marquez, où sont quelques troupes portugaises et quelques malheureux forts démantelés, abandonnés parfois pendant plusieurs mois, tout ce grand pays est au pouvoir des Africains, avec lesquels se fait ou plutôt se faisait, à l'époque dont nous parlons, un important commerce d'esclaves, de dents d'éléphants, de poudre d'or, d'ambre et d'écaille.

Nous écrirons quelque jour, nous l'espérons du moins, l'histoire, ou mieux des scènes de ce curieux commerce qu'on appelle la *troque*, commerce qui se fait au moyen d'échanges avec ces races si peu connues et si rarement visitées des côtes est et ouest de l'Afrique, et vous frémirez, chères lectrices, au récit de ce qu'ont peut-être coûté de larmes, de dangers et de sang, tel bracelet d'ambre qui se roule autour de votre poignet mignon,

tel collier de perles qui se joue sur le satin de votre cou, tel chapelet d'ivoire qu'égrènent vos petits doigts roses si finement sculptés.

Vous avez payé chacun de vos bijoux d'une poignée d'or, sans vous être jamais dit : d'où viennent-ils ?

Ne serait-ce pas une curieuse histoire que celle d'un de ces joyaux, fils des ondes ou de la terre, d'un de ces heureux accidents de la nature, si l'on peut s'exprimer ainsi, depuis le jour où il a été arraché de son asile secret, jusqu'au moment où il est venu, après avoir passé partant de mains, resplendir dans un écrin de jolie femme ?

Le deuxième jour du son départ de Madagascar, le *Sans-Souci* laissa un peu porter vers le sud ; soixante-douze heures après avoir quitté les côtes du Marah, il était en vue du cap Corrientes, cette extrémité méridionale du pays d'Ophir de Salomon.

L'écrivain arabe qui raconte qu'il y a sur les côtes d'Afrique un courant tellement violent que les bâtiments ne peuvent y résister, et, qu'une fois dans son lit, ils sont entraînés dans des pays inconnus, a voulu parler, sans aucun doute, du courant du cap Corrientes, qu'on ne peut doubler qu'avec de grandes brises et sur lequel jettent les calmes.

Le *Sans-Souci* traversa facilement ces courants, et, doublant le cap, le lendemain, au lever du soleil, il laissa tomber l'ancre à l'embouchure de la Maniza, à une portée de fusil d'un petit fort démantelé, au mât de signaux duquel flottait encore cependant un lambeau de pavillon, qui pouvait bien avoir été portugais.

Bolino ne se donna même pas la peine de hisser ses couleurs ; il était évident que le fort était inhabité, militairement du moins.

La baie au fond de laquelle avait mouillé le négrier était parfaitement à l'abri de la mer et du vent, et son capitaine espérait si bien en finir vite, qu'il donna des ordres pour que l'entre-pont fût immédiatement en état de recevoir des peuplades, soit le bois d'ébène (c'est ainsi que le Portugais désignait les esclaves), soit la poudre d'or ou l'ivoire.

Inutile d'ajouter que le *Sans-Souci* était tout seul sur cette rade, visitée, à certaines époques seulement, par les négriers et les troqueurs.

Bolino n'attendant plus que les chefs cafres avec lesquels traitent d'habitude les bâtiments européens, comme M. de Nocé se souciait fort peu d'être témoin des scènes pénibles qui accompagnent toujours l'embarquement des esclaves, il se disposa à se rendre à terre pour chasser, en se promettant bien toutefois de ne pas autant s'éloigner du bord qu'il

l'avait fait au Marah. Sachant tout le territoire voisin sous la domination portugaise, il voulait se renseigner, dans les cases qu'il apercevait, s'il n'existait pas quelque comptoir de cette nation à une faible distance.

Lorsqu'il descendit dans l'embarcation pour gagner le rivage, le Portugais le regarda aller en levant les épaules. Il lui avait refusé net d'emmener Monte-au-Ciel, et ne lui avait laissé prendre avec lui que Pingouin.

Le brave garçon n'était pas un compagnon bien agréable, mais enfin comme c'était un compagnon, Albert l'avait encore accepté avec joie. Du reste, Pingouin avait fait ses preuves au Marah, et son enthousiasme pour son lieutenant tenait de la folie. De plus, Roux, qui connaissait parfaitement le pays, avait affirmé au jeune homme qu'en ne s'éloignant pas trop de la côte, il ne courrait aucun danger, les maraudeurs des peuplades sauvages du nord ne se hasardant jamais sur la rive droite de la Mapoula.

Après une heure d'excursion à terre, Albert fut convaincu que tout le rivage, à plusieurs lieues aux environs, n'était habité que par des Cafres et quelques Arabes, les premiers vivant de pêche et de chasse, les seconds ayant à peu près le monopole de la traite. Il avait heureusement découvert un Cafre qui baragouinait un peu d'anglais, de portugais et de hollandais ; et comme il connaissait ces trois langues, il avait réussi à se faire comprendre, à peu près du moins.

Son interprète lui avait appris que le premier village important se trouvait à une dizaine de lieues dans l'intérieur, et était habité par une tribu de Betjouanas. Lorsqu'il lui demanda s'il était possible d'aller le visiter, il s'offrit immédiatement pour guide, faisant comprendre que les habitants de ce village, ou plutôt de ce *kraal* étaient inoffensifs et hospitaliers.

Hélas ! Albert n'était guère dans des dispositions à profiter de l'offre du Cafre. Il rentra à bord désespéré d'être obligé, bon gré mal gré, de rester le prisonnier du Portugais. Pendant plusieurs jours, il ne quitta pas le *Sans-Souci*, absorbé dans ses pensées, se rappelant Paris, ainsi que l'habitation du Mât, et sentant le spleen l'envahir.

Un matin que Bolino était allé à terre accompagné de Diego pour s'entendre avec les marchands arabes, Roux surprit le jeune homme la tête dans les deux mains, et comprit ce qui se passait dans son esprit. Il l'engagea alors à descendre chasser sur les bords de la Mapoula, en profitant de l'absence du capitaine pour emmener Monte-au-Ciel, qui

connaissait parfaitement le pays et qui pourrait le conduire aux bons endroits.

M. de Nocé hésita, mais lorsque le maître d'équipage lui eut dit qu'il pouvait sans crainte s'absenter quatre ou cinq jours, car il fallait au moins le double de ce temps-là pour que les esclaves arrivassent de l'intérieur, il se décida.

Monte-au-Ciel, lui, était enchanté ; sa mésaventure chez les Antimarahs ne l'avait pas guéri de sa manie de courir bon bord. Il fut prêt en un instant. Dix minutes après la proposition de Roux, le jeune homme et le matelot débarquaient sur le rivage, bien armés et, chargés de provisions de bouche.

Albert eut bientôt retrouvé son interprète de plus en plus disposé à accompagner l'Européen dans l'espoir d'une bonne récompense. Se rappelant alors le village dont le Cafre lui avait parlé, il proposa à Monte-au-Ciel de pousser jusque-là. Le joyeux gabier, qui aurait suivi son lieutenant au centre de l'Afrique, jeta un hurra de satisfaction ; le Cafre courut chercher un de ses compatriotes pour porter les provisions, et l'on se mit en route, en suivant les rives de la Mapoula et précédé des chiens que les guides avaient emmenés.

La petite troupe marcha ainsi quatre ou cinq heures sans s'arrêter ; Albert retrouvant sa bonne humeur au fur et à mesure qu'il s'éloignait du *Sans-Souci*, Monte-au-Ciel, pour imiter son lieutenant, tirant force perdrix rouges, mais n'en tuant que quelques-unes.

Vers midi, la chaleur était devenue si forte et la réverbération du soleil sur le sable si intolérable, qu'ils durent songer à s'arrêter pour laisser passer le milieu du jour. Après avoir traversé une contrée triste et brûlée, ils se trouvaient en face d'un fourré de buissons qui était à peu près un abri.

Monte-au-Ciel prépara fort habilement une couple de perdrix, et il fit avec son lieutenant, en plein air, un repas qui ne lui permit pas de regretter l'ordinaire du *Sans-Souci*.

Après deux heures de repos, les Cafres donnèrent le signal du départ ; avant le coucher du soleil, ils annoncèrent que le village n'était plus qu'à quelques centaines de mètres de distance.

Il était temps ; peu faits à ces longues marches sur le sable, car depuis près de trois lieues le Mapoula avait disparu dans le sud, Albert et Monte-au-Ciel étaient harassés de fatigue. Le brave gabier marchait l'oreille basse et le jeune homme avait laissé passer la portée de sa carabine, sans la tirer,

une charmante gazelle de l'espèce nommé *spring-bok* par les Hollandais du Cap.

Quant aux chiens, la queue entre les jambes et la langue pendante, ils marchaient silencieusement sur les pas de leurs maîtres.

Le pays avait complètement changé d'aspect. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on découvrait un vallon riant, couvert d'une incroyable quantité de mimosas en fleur qui rafraîchissaient et embaumaient l'air.

Quoiqu'on n'aperçût pas encore les huttes des Cafres, les nombreux troupeaux de bœufs et de moutons, qui, à perte de vue, paissaient dans de délicieux pâturages, indiquaient le voisinage de la rivière et de la horde.

Un des Cafres prit les devants pour annoncer l'arrivée des étrangers ; l'autre continua à leur servir de guide à travers de véritables jardins.

Albert découvrit bientôt sur les bords de la rivière une trentaine de huttes de forme ronde, et il vit venir à sa rencontre trente ou quarante individus, hommes et femmes, qui poussaient des cris de joie et faisaient des signes d'amitié.

C'était là une façon d'accueillir les visiteurs qui réconcilia de suite le jeune homme avec les sauvages.

Sa marche devint, dès ce moment, une espèce de triomphe.

C'était à qui les débarrasserait de ce qui pouvait les fatiguer. Monte-au-Ciel sifflait un air de satisfaction, sachant bien qu'il était au milieu de braves gens dont il n'y avait rien à craindre.

Un des hommes de la horde s'était emparé du ballot du guide, et tout fier du fardeau confié à sa probité, il marchait à grands pas ; un autre s'était chargé des chiens. Les armes seules leur causaient une certaine frayeur. Ce fut avec une répugnance visible et des mouvements grotesques de précaution qu'un Cafre voulut bien prendre une carabine, qu'il portait pieusement comme un cierge, aussi éloignée de son corps que le lui permettait la longueur de son bras.

Quant aux femmes, quoique petites pour la plupart, elles étaient admirablement faites et presque jolies, malgré leur teint d'un brun noirâtre ; elles avaient surtout sur leurs visages une expression charmante de douceur et de bonté. Elles semblaient fort coquettes, et paraissaient attacher un grand prix aux dessins bizarres qui leur couvraient les épaules et les bras, qu'elles avaient complètement nus, ainsi que presque tout le reste du corps ; nudité malgré laquelle la pudeur accompagnait leurs gestes.

En les examinant, Albert put se convaincre qu'Hérodote ne fut pas dans le vrai lorsqu'il écrivit qu'une femme se dépouille de la pudeur en ôtant ses habits, et se ranger à l'avis de Plutarque, qui trouve, lui, qu'une femme chaste revêt la modestie en laissant tomber les voiles qui la couvrent.

Au contraire, en effet, de la plupart des femmes cafres et de celles de Terre Natale, celles de cette horde fuient tout commerce avec les étrangers et conservent à leurs maris une fidélité sévère, qui étonne dans ces contrées, où tout, coutumes, tempérament, climat, conduit chez les autres peuplades à une grande liberté de mœurs. Ils arrivèrent enfin près de la hutte du chef du *kraal*, et ils eurent besoin de deviner que devant eux était le chef de la peuplade. Sa demeure n'était ni plus belle ni plus grande que les autres ; il était, lui, comme les autres Cafres, d'un aspect doux et honnête. Son premier soin fut de faire servir à ses visiteurs des jattes de lait, qu'ils trouvèrent délicieux.

M. de Nocé apprit de ce vieillard, qu'il n'était qu'un chef tributaire d'un roi puissant, dont l'autorité fort douce, sans aucun doute, s'étendait sur une grande contrée de l'intérieur. Monte-au-Ciel, qui ne connaissait pas assez la langue pour demander, à l'égard de ce roi, tous les détails que son lieutenant désirait obtenir, fit comprendre au chef qui ils étaient et dans quel but ils venaient le visiter. Il se mit aussitôt à la disposition des étrangers, soit pour les faire conduire plus loin dans le sud, voyage intéressant que malheureusement Albert n'avait pas le temps d'exécuter, soit pour leur procurer des objets d'échange.

M. de Nocé et son compagnon ne pouvaient tomber plus à propos dans un village cafre ; leur arrivée avait interrompu des réjouissances, auxquelles donnaient lieu nous ne savons quelles cérémonies religieuses. Ils les prièrent en vain de ne pas cesser à cause d'eux leurs danses et leurs chants ; ce ne fut que lorsque leurs hôtes eurent pris quelque repos et furent rassasiés, que les Cafres voulurent bien continuer la fête.

Ne sont-ce pas vraiment là les descendants de ce peuple que les Hollandais, dans les premiers temps de leur arrivée au Cap, ne désignaient pas autrement qu'en les nommant les *goed-mans*²⁷.

Le repas qu'on servit, auquel prit part le chef avec toute sa famille, n'eût pas été à dédaigner pour un Européen, même en moins bonne disposition d'appétit que nos amis. Un agneau très-convenablement rôti en fut la pièce de résistance, mais les convives se jetèrent de préférence sur une sorte de pomme de terre qu'ils nomment *kanap*, et qu'ils arrosèrent avec une

boisson fermentée, dans la fabrication de laquelle le miel entrait pour une partie importante.

A la fin du repas, Albert fit une distribution de tabac et d'eau-de-vie à ceux qui l'entouraient, et comme la nuit était venue, la fête recommença.

Cette coutume qu'ont les Cafres, les Hottentots et presque tous les peuples du sud de l'Afrique de choisir la nuit pour se livrer au plaisir, a fait supposer à certains voyageurs qu'ils adoraient la lune. Nous croyons pouvoir affirmer le contraire, car pendant leurs danses et leurs chants, (quoique cet astre ne cessât de les éclairer, aucun danseur ne se retourna vers lui, aucun chanteur ne parut lui adresser ses paroles. Nous pensons donc qu'au lieu de vouloir retrouver dans le sud de l'Afrique, à propos de ces fêtes nocturnes, le culte des Grecs à Éphèse pour Diane, celui des Égyptiens pour Isis, ou celui des Phrygiens pour Cybèle, il est infiniment plus simple de supposer que, si ces peuples à demi sauvages choisissent la nuit pour leurs fêtes, c'est que, pendant une partie de l'année, la nuit seule offre assez de fraîcheur pour qu'ils puissent se livrer aux danses et aux chants avec l'ardeur qu'ils donnent à ces deux exercices.

La danse que les Cafres exécutaient devant les étrangers ne ressemblait en rien à ces contorsions grotesques et obscènes de presque tous les peuples sauvages. Ils se tenaient tout simplement par la main en formant un rond qui, en cadence, se resserrait ou s'agrandissait. Tour à tour chacun des danseurs venait au milieu du cercle exécuter des pas et des cabrioles ; puis, tout à coup, ils tournaient tous avec une rapidité qui donnait le vertige. Parfois, le cercle se rompait et un des danseurs, probablement le chorégraphe du village, prenait la tête d'une longue file qui se formait. Chacun des exécutants mettait alors le plus grand soin à prendre l'attitude et l'expression triste ou rieuse de celui qui le précédait.

Et cela durait des heures, parfois la nuit tout entière qu'il y eût, ou qu'il n'y eût pas de lune.

Les femmes, cela surprit étrangement M. de Nocé, car c'était la première fois qu'il voyait les femmes s'interdire ce plaisir qui leur va si bien et qui est si complètement dans leurs attributions dans tous les pays, les femmes, ne dansaient pas ; elles accompagnaient seulement de leurs chants et de leurs instruments la danse des hommes.

Les instruments dont se servaient les virtuoses cafres sont d'une description assez difficile. Deux d'entre eux avaient cependant quelque analogie avec nos instruments européens : l'un, nommé *raboki*, était

composé de trois cordes tendues et soutenues sur un morceau de bois triangulaire, au moyen d'un chevalet et de chevilles. La femme qui jouait de cet instrument pinçait les cordes avec l'extrémité de ses doigts et parfois elle en tirait des sons assez agréables. L'autre ressemblait parfaitement à ces caisses roulantes qui, dans les orchestres, ne nous paraissent pas avoir d'autre but que de faire le plus de bruit possible.

Les Cafres nommaient ce dernier instrument *rompo*

Il est composé d'un tronc d'arbre creusé, de deux ou trois pieds de hauteur, à une des extrémités duquel est tendue une peau de mouton. L'exécutant frappe sur cette peau à tour de bras ; le meilleur musicien est celui qui frappe le plus fort. Ils ont encore une espèce de flûte faite d'un morceau de roseau et d'une plume d'outarde.

Cette description ne doit pas, nous en convenons, donner une très-bonne opinion des connaissances musicales des Cafres, d'autant plus que les femmes qui se servaient des instruments, frappaient, soufflaient ou pinçaient un peu au hasard, ne se préoccupant en aucune façon des sons qu'elles allaient produire, mais seulement de la mesure pour ralentir ou précipiter la marche des danseurs. Aussi tout cela formait parfois une cacophonie épouvantable qui ne servait, du reste, qu'à rendre encore plus grotesques et plus fantastiques les bonds et les contorsions du nocturne et sauvage ballet auquel assistaient nos amis.

Comme tout en ce monde, en quelque coin éloigné que l'on se trouve, doit avoir une fin, si bonne et si divertissante chose que cela soit, les danseurs finirent par tomber épuisés. La fête se termina vraiment faute d'exécutants.

Une tente avait été dressée pour les étrangers auprès de la hutte du chef ; ils s'y rendirent. Plus en sûreté certainement que dans quelque hôtel européen que ce soit, ils s'endormirent bientôt, bercés par les mille bruits indescritibles du désert, à l'abri de tout danger, sous les lois de l'hospitalité cafre, en se promettant pour le lendemain une intéressante excursion aux alentours du *kraal* de leurs nouveaux amis.

Le lendemain, au point du jour, ils furent réveillés tout à coup par un grand bruit qui se faisait entendre à quelques pas de leur tente.

Les cris des hommes, les aboiements des chiens qui venaient jusqu'à eux, ne laissant pas que de les inquiéter, ils sortirent au plus vite, craignant quelque nouvelle mésaventure. Ils ne furent pas peu surpris en voyant que toute cette révolution n'avait pas d'autre cause que la révolte d'un bœuf que

chargeaient deux Hottentots. Le pauvre animal se débattait de son mieux et s'efforçait de jeter à terre son fardeau. Il dut cependant céder, grâce aux moyens dont se servent les habitants du désert pour dompter ces animaux et pour leur faire porter des poids considérables.

Le Hottentot qui destine un bœuf à porter des fardeaux doit commencer à le former pendant qu'il est encore très-jeune. Il lui perce alors la cloison des narines et y passe un petit bâton de huit à dix pouces de longueur à chaque extrémité duquel sont attachées des courroies qui servent à diriger l'animal et à empêcher le frein de sortir de son anneau naturel. Puis, le bœuf est habitué à une sangle très-large qui l'enveloppe, et qui, chaque jour serrée davantage, finit par lui être aussi indispensable que le corset, à certaines Européennes. Il est arrivé parfois qu'un de ces animaux auquel on ôtait sa sangle tombait pour ne plus se relever.

Lorsque le bœuf est arrivé à sa taille, on commence à le charger d'objets légers ; puis, en augmentant progressivement, on parvient à lui faire porter des poids de près de quatre cents livres, sans que sa marche en soit ralentie ni incommodée.

Quant à la façon de le charger, elle est des plus simples : un homme s'empare de la courroie attachée au frein, — généralement l'animal ne bouge pas, si mauvais qu'il soit, lorsqu'il est tenu de cette manière, — et on lui couvre le dos avec des peaux pour éviter de le blesser.

Le chargement commence alors.

Un Cafre à gauche et un autre à droite disposent sur la pauvre bête les objets qu'elle doit emporter, et autour de ces objets et de l'animal ils tournent, autant de fois qu'il est nécessaire pour que la charge soit solidement attachée, une longue sangle de cuir qu'ils serrent de toutes leurs forces en appuyant les pieds contre les flancs du bœuf. Ainsi installé, l'animal a de loin l'air d'un énorme ballot marchant tout seul, tant il disparaît complètement sous le fardeau qu'il va porter plusieurs heures sans se reposer.

La colère de celui qu'on chargeait devant Albert n'avait eu pour cause que l'odeur qu'exhalaient les peaux encore fraîches dont on le couvrait. Il finit par se résigner à partir tranquillement avec d'autres bœufs que le chef du *kraal* expédiait dans l'ouest pour échanger des peaux contre de l'ivoire et de la poudre d'or.

A peine le chef se fut-il aperçu que ses hôtes étaient debout, qu'immédiatement il leur envoya des jattes de lait et des fruits. Ceux-ci

firent échange de politesse en lui faisant remettre du tabac et un peu d'eau-de-vie, et, laissant un des guides pour veiller aux bagages, ils quittèrent leur tente afin d'explorer les environs du *kraal*.

M. de Nocé n'avait pas fait dix pas au delà de la demeure du chef, qui gravement assis sur le seuil, fumait ses feuilles de *dagha*²⁸, que son attention fut attirée vers une hutte couverte de feuillage, par un charivari épouvantable, dans la cacophonie duquel ses oreilles retrouvaient les instruments de la veille. En s'approchant, il apprit que cette hutte renfermait deux jeunes mariés, et qu'il était d'habitude en Hottentotie et en Cafrerie, tout comme dans certains villages du midi de la France, de venir ainsi assourdir les époux le lendemain de leurs noces. Seulement, en France, nous ne savons trop si les exécuteurs du charivari ont un autre but que celui de faire une assez mauvaise plaisanterie, au lieu que chez les Cafres et les Hottentots, cette coutume renferme, au contraire, un but moral. Les membres de la famille qui viennent ainsi réveiller le jeune ménage rappellent à l'époux et à l'épouse que la nouvelle vie dans laquelle ils sont entrés ne saurait être un motif de paresse, et que les champs et les troupeaux attendent l'un et l'autre.

Comme, malgré son but louable, ce singulier concert ne trouvait aucune excuse auprès des oreilles délicates du jeune homme, il s'éloigna au plus tôt, en laissant les exécutants continuer leur charivari.

C'est ici l'occasion de dire quelques mots des mariages dans cette partie de l'Afrique.

Ainsi que chez nous, les mariages ne s'y escortent pas d'une quantité innombrable de cérémonies civiles et religieuses, de démarches, de présentations, de contrats, de discussions, de lois, de notaires, de mensonges enfin ; — non pas que nous voulions dire que nous devrions suivre les usages cafres, notre civilisation et nos vices les rendraient dangereux pour les femmes ; mais, au milieu du désert, ils ont quelque chose de simple qui témoigne de l'honnêteté des contractants.

En effet, rien de plus clair et de plus promptement terminé.

Deux jeunes gens se conviennent-ils : ils sont unis en se faisant une promesse réciproque dont les pères et mères seuls sont les témoins.

Si par hasard un cas rédhibitoire est découvert par l'un des deux époux chez l'objet de son choix, la séparation a lieu sans bruit, sans procès surtout.

Cela peut arriver le lendemain des noces.

Chacun cherche alors fortune de son côté et peut se remarier à son gré. Le ménage et les troupeaux sont partagés par moitié avec la plus grande justice ; si des enfants sont nés de cette union, les fils suivent le père et les filles restent avec la mère ; celle-ci remplace promptement l'époux abandonné, et comme à onze ans les femmes sont nubiles dans cette partie de l'Afrique, elle peut avoir changé de mari une douzaine de fois dans sa vie sans avoir rien perdu de sa réputation.

Ainsi que nous l'avons dit, le *kraal* ne se composait guère que d'une trentaine de huttes de forme ronde, disposées en fer à cheval et adossées à une colline. Le versant s'étendait jusqu'à la rivière. Monte-au-Ciel et son lieutenant furent donc bientôt hors du village. Les habitants les regardaient passer avec cet étonnement stupide qu'ont si bien certains badauds parisiens lorsqu'ils rencontrent sur leurs boulevards un Chinois ou un Persan.

Ils avaient tourné le dos à la Mapoula pour gravir la colline. Après un quart d'heure de marche, ils arrivèrent à son sommet.

Le spectacle le plus étrange leur était réservé sur cette hauteur.

Cette colline était comme une ligne de démarcation entre deux mondes. D'un côté des champs cultivés, des fruits, des troupeaux, un village, la vie enfin avec ses douleurs, mais aussi avec ses joies ; de l'autre, au contraire, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, des sables, des rochers ; pas un brin d'herbe pour reposer le regard, le chaos dans toute son horrible immobilité. La terre à l'horizon brumeux se confondait avec le ciel, sur lequel se dessinaient de hautes montagnes.

Un vent brûlant frappait au visage après avoir traversé le désert. M. de Nocé détourna les yeux pour les reporter sur les champs qu'il venait de quitter.

Par un hasard étrange, ou, peut-être, pourquoi ne pas le supposer ? guidés par cette philosophie naturelle qui souvent est la règle de conduite des peuples les moins civilisés, c'était précisément sur le sommet de cette colline, qui semblait être la limite de la vie et le seuil de la mort, que les Cafres de cette horde avaient placé leurs tombeaux.

Sur sa crête s'élevaient une quantité de petits amas de pierres, disposées en dômes et évidemment réunies sans autre but que d'empêcher les bêtes féroces de déterrer les cadavres placés dans les cavités qu'elles recouvraient. L'endroit où repose la tête est indiqué, dans ces tombeaux, par une grande pierre plate sur laquelle presque chaque jour les parents du mort viennent déposer des fleurs et des fruits.

Dans certaines hordes, les chefs seuls sont ensevelis séparément, tandis que les autres corps sont jetés pêle-mêle dans une fosse commune placée assez loin du *kraal*, fosse dans laquelle les animaux viennent se repaître à leur gré. Dans ce petit village que visitaient, nos amis, chaque famille avait son tombeau.

Avant de quitter la nécropole cafre, notre héros devait être témoin du religieux respect de cette horde pour les morts.

Il vit arriver un jeune Cafre les bras chargés de fleurs et de fruits destinés à son père, qu'il avait enterré quelques jours auparavant. Le malheureux ne retrouva que la place de la tombe : les membres du mort étaient dispersés çà et là ; une hyène les avait dépouillés de leur chair. Ce fut un navrant spectacle que celui du désespoir de ce fils, qui, en pleurant et en jetant des cris de douleur, ramassait les ossements de son père et les replaçait sous les pierres du tombeau.

Albert entraîna Monte-au-Ciel, et rentra au *kraal*, douloureusement ému de l'affreux spectacle qu'il avait eu sous les yeux.

Pour regagner les huttes, ils traversèrent des champs de *dagha* très-bien cultivés qui attestaient que la horde était établie là depuis longues années.

M. de Nocé et son compagnon restèrent plusieurs jours chez ces braves gens, vivant d'une existence paisible qui M un peu oublier le *Sans-Souci* à l'amant de Mary, et qui le décida à n'y retourner que pour le quitter tout à fait.

Le chef cafre lui avait dit que cent vingt lieues à peine séparaient le village de l'établissement anglais de Port-Natal, et que le danger d'une longue marche était le seul à courir. Albert avait résolu de quitter le négrier la veille de son départ, s'il ne retournait pas à Bourbon, et de se confier au Cafre pour gagner le comptoir anglais.

Enfin, un matin, il fallut bien se décider à quitter les braves gens, dont M. de Nocé regrettait de ne pouvoir mieux reconnaître l'hospitalité que par quelques pièces d'argent.

La moitié de la horde, hommes et femmes, l'accompagna pendant plusieurs lieues, espérant bien le revoir dans peu de jours.

Le soir même, après avoir suivi de nouveau le chemin qui les avait amenés au *kraal* cafre, Albert et le matelot rejoignirent la Ma poula et le petit fort portugais, en dessous duquel avaient été construits des baracons de bambou pour recevoir les esclaves qui étaient arrivés de l'intérieur.

En rentrant à bord, M. de Nocé trouva Bolino d'une humeur épouvantable.

Le capitaine d'un bâtiment portugais, que le mauvais temps avait forcé de relâcher dans la baie, l'avait prévenu qu'il avait rencontré dans le nord une frégate anglaise et deux bâtiments français qui couraient des bordées dans le canal de Mozambique, évidemment pour poursuivre les négriers. Il avait été visité lui-même, quoiqu'il vînt de l'est.

La situation était critique, car la mauvaise réputation du *Sans-Souci* était assez bien établie pour que son capitaine pût, sans fatuité, supposer que ces bâtiments de guerre étaient bien un peu pour lui dans cette mer si peu fréquentée.

Aussi le négrier se promenait-il sur le pont, agité et rudoyant ses hommes.

Dès qu'il aperçut M. de Nocé, il se garda bien de laisser passer l'occasion de lui être désagréable ; il lui apprit qu'il allait faire voile vers le Brésil où le débarquement des noirs se faisait sans difficulté.

Albert, dont le parti était pris, accueillit cette nouvelles ans sourciller, et, tournant le dos au Portugais, il rentra chez lui pour faire secrètement ses préparatifs de fuite. Il avait l'intention de s'échapper dans la nuit qui précéderait le départ du *Sans-Souci*.

Seulement, comme il était nécessaire que le négrier ne se doutât de rien, il parut avoir pris son parti en brave et faire contre fortune bon cœur.

Lorsque, quelques instants après sa communication, Bolino en reparla de nouveau, il lui répondit gaiement qu'il lui était parfaitement égal que lui et son bâtiment allassent en enfer ou au ciel ; malgré sa bien profonde conviction que leur place était dans le plus mal habité de ces deux endroits.

On travailla toute la nuit à l'embarquement des esclaves ; nous ne vous souhaitons pas, chers lecteurs, la vue d'un semblable spectacle.

Non pas qu'ils fussent frappés ou maltraités !

Bolino, comme il le disait lui-même dans ses moments de bonne humeur, n'était pas aussi sot que de détériorer sa marchandise, et il traitait, d'idiots et de mauvais spéculateurs les capitaines qui, sur un bâtiment ne pouvant contenir que cinq cents nègres, en mettaient mille. Suivant lui, dans ce cas d'encombrement, la maladie se développait plus facilement et sévissait avec plus d'intensité, et les chances de perte dépassaient, alors les chances d'un gain plus considérable, que semblait devoir donner un plus grand nombre d'esclaves.

La philanthropie, du Portugais n'avait guère, vous le voyez, d'autre base que la loi arithmétique qui veut que un et un fassent deux ; aussi ne s'en écartait-il que lorsque cela lui était indispensable.

Bolino n'était pas un homme cruel, c'était un philosophe professant le plus profond mépris pour la race humaine, et trouvant très-extraordinaire qu'on empêchât de vendre des nègres dans les colonies françaises, puisqu'on permettait d'y importer des bœufs.

Si ces malheureux, qu'au mépris de toutes les lois humaines on arrachait à leur sol, à leurs familles, n'étaient pas maltraités, et même, pendant toute la traversée, étaient assez bien soignés et nourris, le spectacle de leur embarquement n'en était pas moins une chose hideuse et révoltante à voir, surtout à la lueur douteuse des fanaux qui éclairaient les travailleurs nocturnes.

On amenait les nègres à bord dix par dix, et immédiatement après leur arrivée, on les faisait descendre dans l'entre-pont.

L'arrière de cette partie du bâtiment était réservée aux femmes, qu'on laisse généralement sans fers.

Quant aux hommes, dont on pourrait craindre la révolte, ils sont fixés au pont par une barre de fer très-ingénieusement disposée, qui, éloignée de la muraille de six à sept pieds, fait tout le tour du bâtiment.

Dans cette barre, passent des anneaux doubles dans lesquels viennent s'enfermer les jambes des esclaves, de façon à ce que celui qui a le pied droit prisonnier dans un de ces anneaux ait un voisin dont le pied gauche, au contraire, soit retenu par la seconde boucle de ce même anneau. De cette manière, deux nègres sont attachés l'un à l'autre par les mêmes fers. De plus, le soir, chaque couple reçoit une double menotte disposée en sorte que celui qui a la jambe droite libre a la main du même côté enchaînée à celle de son voisin.

Bolino était orgueilleux de cette installation qui était toute de son invention. Grâce à elle, chaque esclave avait un pied et une main libres, et, cependant, dans toute la longueur du bâtiment, ses nègres étaient liés les uns aux autres, sans aucune solution de continuité et sans possibilité que la rupture d'un fer aux pieds ou aux mains d'un des prisonniers pût lui rendre complète liberté.

Décidément, vous le voyez, le capitaine était un homme tort intelligent et des plus philanthropes.

Les femmes, en arrivant à bord, poussaient des cris de terreur ; souvent ce n'était que par l'emploi de la force qu'on pouvait en venir à bout. Une d'elles, pauvre jeune mère dont le lait était peut-être tari, et qui ne voulait pas que son enfant fût un esclave, profita d'un moment où on ne la surveillait pas, et, par un sabord ouvert, le jeta à la mer ; mais elle ne put le suivre, les matelots s'étant emparés d'elle et l'ayant fait de suite descendre dans l'entre-pont sans écouter ses larmes.

Quant aux hommes, ils ne proféraient pas une parole, n'opposaient aucune résistance ; comme succombant sous le poids de leur infortune, ils se laissaient hisser, puis attacher, croyant, sans aucun doute qu'on les conduisait à la mort.

Ce qui les attendait n'était-il pas pire encore ?

Bien rarement ils levaient les yeux ; une seule fois les matelots trouvèrent une sérieuse résistance de la part d'un jeune Cafre qui, arrivé sur le plat-bord du bâtiment, s'élança à la mer.

— L'imbécile ! s'écria Bolino avec un juron pour toute oraison funèbre, qui me fait perdre mille écus pour le plaisir de se noyer !

Ce cynisme révolta M. de Nocé. Pour ne pas être plus longtemps témoin de pareilles infamies, il rentra chez lui où le poursuivirent toute la nuit les cris des pauvres femmes enfermées au-dessous de sa cabine.

Le lendemain matin, Roux réveilla son lieutenant en lui annonçant qu'un bâtiment sous pavillon américain venait de jeter l'ancre à deux encablures, que Bolino était allé à bord de ce navire, et qu'il venait d'envoyer l'ordre de cesser l'embarquement des noirs.

Albert avait pris le parti de ne plus s'étonner de rien : aussi ne voulut-il même pas faire telle ou telle supposition à l'égard de ce nouveau changement.

Au moment du déjeuner, le capitaine revint à bord l'œil joyeux, et se frottant les mains. Il n'attendit aucune question pour apprendre à son prisonnier qu'il venait de céder son chargement au bâtiment américain, et que, trente nègres exceptés qu'il gardait pour sa spéculation particulière, la cargaison allait être débarquée.

Rien ne pouvait être plus agréable à M. de Nocé que cette nouvelle, car Bolino, ajoutant qu'il allait retourner alors à Bourbon, il n'avait plus à s'occuper de son projet de fuite.

La journée suffit au déchargement de l'affreuse cargaison, qu'engouffra le négrier américain, et le soir même, sauf ces trente esclaves

soigneusement choisis par le Portugais et quelques tonneaux de nattes et de dents d'éléphant, le *Sans-Souci* quittait la baie de Delagoa presque sur lest, mais son capitaine enrichi par la rapide spéculation qu'il venait de traiter si heureusement.

La nuit tout entière se passa à faire disparaître les traces du séjour des noirs.

Ceux de ces malheureux qui étaient restés à bord avaient été descendus à fond de cale. Bolino ne se coucha que lorsqu'il crut avoir dépassé les parages où lui avaient été signalés ces bâtiments de guerre, dont la présence n'était pas pour rien dans l'empressement qu'il avait mis à se débarrasser de la plus grande partie de ses esclaves.

Aussi, malgré les grandes brises du nord-est et le temps à grains qu'il avait trouvés en sortant de la baie, le *Sans-Souci*, bientôt, n'en marchait pas moins huniers à tête de mât et perroquets au vent, en se dirigeant rapidement vers le sud.

CHAPITRE XV — RUSES DE NÉGRIER.

La nuit qui suivit le départ se passa fort tranquillement ; jusqu'à quatre heures du matin, les vents qui avaient pris le *Sans-Souci* par le travers du cap Corrientes ne diminuèrent pas de force ; seulement, au lever du soleil, ils faiblirent graduellement. Au quart de huit heures, le négrier, bonnettes à tribord et à babord, ne filait plus que deux à trois milles, au grand désappointement de son capitaine. Il ne cachait pas l'inquiétude qu'il avait d'être rencontré aussi près de la côte de Mozambique par un de ces bâtiments de guerre en croisière dans le canal.

A neuf heures, selon les habitudes du bord, on se mit à table. Le déjeuner était à peine commencé qu'il fut subitement interrompu par le cri de l'homme de vigie sur les barres de perroquet, qui fit bondir Bolino sur sa chaise, en annonçant :

— Une voile à l'arrière !

Albert et le capitaine ne firent qu'un bond du carré à la dunette, et toutes les longues-vues se braquèrent sur un point presque imperceptible qu'on devinait à l'horizon par la hanche de babord.

Le bâtiment en vue était-il un bâtiment de commerce ou un navire de guerre ?

Les opinions étaient diverses.

Il avait évidemment le cap sur le *Sans-Souci*, puisque, comme lui, il était incliné sur tribord. De plus, il fallait qu'il eût une brise très-forte pour le gagner aussi rapidement. Bolino, par orgueil pour la marche de son négrier, opinait pour un navire de guerre.

Roux fut bientôt à la tête du grand mât, d'où il envoya ces renseignements peu consolants :

— Le bâtiment en vue court sur nous les amures à babord, avec bonne brise, les cacatois cargués.

En trente secondes le Portugais rejoignit son matelot. Il n'eut pas plutôt inspecté l'horizon de son coup d'œil de marin, qu'il s'affalat sur la dunette en commandant :

— Tout le monde sur le pont !

Dans le bâtiment qui lui donnait la chasse, il avait reconnu une frégate anglaise.

Le commandement de Bolino n'était pas encore répété par le maître d'équipage, que chacun était à son poste. Le silence le plus profond remplaçait cette agitation qui, au cri du matelot de veille, s'était emparée des hommes de quart.

Le capitaine du *Sans-Souci* gagnait à être vu dans les circonstances difficiles. Ainsi que nous l'avons déjà dit, c'était un homme d'une grande énergie, aimant la lutte elle danger ; ses traits sardoniques, qui ne manquaient pas d'une certaine beauté, prenaient presque de la poésie dans les moments critiques. Debout sur la dunette, parfaitement calme, la longue-vue à la main, il suivait attentivement les mouvements du bâtiment ennemi sans qu'un muscle de son visage put indiquer rien de ses craintes, de ses espérances et de ses projets.

— Jetez le loch, dit-il à Roux, son observation terminée.

L'opération faite, le maître d'équipage vint en rendre compte.

Le navire filait trois nœuds neuf dixièmes.

— A rentrer les bonnettes de tribord ! aux bras de tribord ! Timonier, trois quarts au vent ! commanda Bolino.

Le commandement s'exécuta comme par enchantement, sans autre bruit que les plaintes des cordages et les grincements des poulies, et le *Sans-Souci*, quittant l'allure de vent arrière, se coucha gracieusement sur tribord pour naviguer grand large,

La voilure bien orientée, les huniers et les perroquets bien étarqués, le loch fut jeté de nouveau. Il indiqua cette fois quatre nœuds. La manœuvre qui venait d'être faite augmentait la marche de huit dixièmes de mille.

Cela ne suffisait pas encore, car, à l'œil nu maintenant, on pouvait parfaitement distinguer le bâtiment qui donnait la chasse au *Sans-Souci*. Peut-être par la supériorité de sa marche, mais certainement plus encore à cause des grandes brises qui le poussaient, il gagnait sensiblement sur lui.

Bolino ne paraissait pas fort inquiet cependant. Ce qu'il supposait ne tarda pas à arriver. Il avait prévu que la frégate anglaise, en se rapprochant, verrait diminuer le vent qui lui était si favorable, et qu'alors la lutte aurait lieu à armes égales.

Bientôt, en effet, le bâtiment ennemi atteignit les brises variables dans lesquelles naviguait le *Sans-Souci* depuis le matin. On put voir qu'il marchait alors moins rapidement, sans cependant cesser de gagner encore.

Pendant ces différentes manœuvres qui venaient d'être exécutées à bord, la brise avait continuellement molli, si bien que trois heures après avoir aperçu la frégate anglaise, ainsi qu'elle, le négrier était presque en calme.

Sans aucun doute, seulement pour l'acquit de sa conscience, le commandant anglais avait appuyé son pavillon de deux coups de canon. Bolino avait répondu en hissant les couleurs américaines.

C'était décidément, on le voit, un assez mauvais garnement que ce *Sans-Souci*. Son commandant était portugais, son équipage appartenait un peu à toutes les nations, et les étoiles des États-Unis brillaient à sa corne.

Si la situation devenait de plus en plus critique, la lutte devenait aussi de plus en plus intéressante ; aussi, quoi qu'il fût important pour Albert de ne pas être pris par les Anglais, il songeait certainement fort peu au danger pour donner toute son attention aux manœuvres de Bolino.

Lorsqu'il fut bien convaincu que, malgré le calme, le bâtiment ennemi se rapprochait toujours, le capitaine donna ordre d'établir les voiles d'étai. En un instant le *Sans-Souci* fut couvert de toile.

Pas si petit cordage, du mât de misaine au grand mât et du grand mât à l'artimon, qui n'eût sa voile. Quelques-unes étaient, à la vérité, grandes à peine comme des draps de lit, mais justement à cause de leur petitesse et de leur légèreté, elles se gonflaient sous le souffle à peine sensible de la brise, tandis que les basses voiles et les huniers retombaient le long des mâts et des haubans.

La frégate anglaise qui, dans une embardée, avait montré son travers, avait absolument fait comme le *Sans-Souci*. On eût dit, à la voir se balancer gracieusement à l'horizon avec ses voiles de lin, un gigantesque oiseau de mer au plumage de neige.

Le ciel, dans le sud-ouest, s'était embrumé. Bolino, à la vue des gros nuages noirs qui se formaient dans cette aire de vent, ne put cacher sa satisfaction ; il alluma gaiement un cigare en disant :

— Si nous ne perdons pas trop de terrain pendant deux heures encore, nous échappons aux Anglais. L'orage qui se prépare là-bas nous atteindra qu'ils seront toujours en calme ; et, lorsqu'ils le recevront à leur tour, nous serons loin !

— Armez les pompes à incendie ! commanda-t-il tout à coup, après dix secondes de réflexion.

Quelques instants après l'exécution de ce commandement, toute la voilure était arrosée comme par une grande pluie, et la trame des voiles, en

se resserrant, ne laissait plus échapper la moindre parcelle de brise.

Le négrier se tint ainsi hors de portée des canons anglais jusque vers quatre ou cinq heures du soir, perdant plutôt que gagnant sur la frégate.

L'orage qui se préparait dans le sud-ouest montait rapidement ; Bolino, qui ne voulait pas être pris au dépourvu, donna ses ordres aussitôt après le dîner de l'équipage. Les voiles d'étai furent rentrées, les cacatois cargués, serrés et dégréés, et des faux bras passés aux vergues de hune et aux basses vergues.

A peine ces préparatifs étaient-ils faits, que la brise, variable jusqu'alors du nord-ouest au nord-est, sauta à l'ouest-sud-ouest, et commença à souffler avec force. Le *Sans-Souci* dut prendre alors, pour continuer sa route, les amures à tribord. Il filait déjà sept à huit nœuds au sud-est quand la frégate anglaise était encore en calme plat.

Cependant les prévisions de Bolino ne devaient se réaliser qu'en partie.

Il avait espéré qu'il perdrait de vue les Anglais avant qu'ils pussent, eux aussi, faire de la route, et qu'à la faveur de la nuit, changeant brusquement de direction, il les laisserait à sa poursuite dans l'est pendant qu'il ferait voile au nord-ouest.

Malheureusement l'orage, une fois dans ses parages, marcha rapidement : le *Sans-Souci* n'avait pas pris deux milles d'avance sur la frégate, que son équipage put s'apercevoir qu'elle avait, elle aussi, bonne et grande brise, et qu'elle se remettait sérieusement en chasse.

Le salut du négrier n'était plus maintenant qu'une question de supériorité ou d'infériorité de marche entre lui et le bâtiment de guerre. Jusqu'à ce moment l'avantage était évidemment resté au dernier.

Avec la chute du jour la brise augmenta rapidement de force. Au coucher du soleil, elle devint assez violente pour forcer Bolino de serrer les perroquets. Cela était d'autant plus fâcheux que les Anglais pouvaient, à cause de la solidité de leur mâture, garder leurs voiles hautes plus longtemps.

Le front de Bolino s'était un peu obscurci : quoiqu'il ne perdît pas peut-être un quart de mille par heure, c'était assez pour se trouver le lendemain matin à la portée du canon de la frégate. L'issue de la lutte inégale qui s'engagerait alors n'était pas difficile à prévoir.

Inutile de dire que, malgré la pluie tombant à torrents pendant les grains, M. de Nocé ne songeait guère à descendre dans sa cabine.

Vers minuit la brise avait atteint toute sa force, la mer était devenue grosse ; les lames étaient longues, et heureusement que, malgré la vitesse de dix ou douze nœuds qui l'emportait, le bâtiment ne fatiguait pas.

Bolino se promenait à tribord de la dunette ; Albert, lui, était assis à bâbord. A chaque nouveau tour de promenade qui ramenait le négrier sur le couronnement, il pouvait le voir jeter dans la direction du navire qui le chassait des regards de colère.

Tout était, à la vérité, contre lui.

La lune, alors dans son plein, perçait les nuages : on y voyait comme au milieu du jour. Lorsque la frégate anglaise montait sur la lame, on pouvait, malgré la distance, reconnaître les feux de ses sabords de batteries, qui brillaient dans la brume de l'horizon comme un *Mané Thécel Pharès*, gros de menaces.

Le capitaine s'arrêta tout à coup dans sa promenade fiévreuse pour examiner attentivement sa mâture, puis, après dix minutes d'observation, il sembla prendre un parti.

— Roux, dit-il, faites doubler les faux bras des vergues de hune et des basses vergues, et qu'on mollisse de six pouces les rides des bas haubans et des galhaubans de hune devant et derrière. Notre mâture était trop tenue ; nous gagnerons, j'en suis sûr, un nœud à lui donner plus d'élasticité. Faites aussi arrimer à l'arrière les pièces à eau, le filin de rechange, tous les objets lourds enfin ; le Sans-Souci donne en diable le nez dans la lame.

Le maître d'équipage quitta la dunette pour faire exécuter les ordres qu'il venait de recevoir ; Bolino reprit sa promenade.

Le moyen qu'allait employer le négrier, de mollir ses haubans, pouvait, sans aucun doute, activer la marche de son bâtiment, mais il n'était pas sans danger : la mâture allait fatiguer bien davantage, un seul coup de tangage pouvait la faire venir sur le pont.

Les gabiers s'étant immédiatement mis à l'œuvre, on put bientôt juger du bon résultat de la manœuvre commandée. Le *Sans-Souci*, moins chargé de l'avant, se soulevait bien plus facilement à la lame, et l'élasticité avec laquelle ses voiles recevaient les rafales du vent augmentait encore son élan et sa rapidité.

Le loch donnait douze nœuds cinq dixièmes.

Au bout d'une heure, on put s'apercevoir que le négrier gagnait sur la frégate anglaise, qui cependant avait conservé son grand perroquet et son grand foc. Ses mâts se courbaient à chaque rafale, comme s'ils allaient se

rompre ; lorsqu'il descendait entre deux lames, le mouvement de l'avant à l'arrière que faisait sa mâture était effrayant à voir.

Une partie de la nuit se passa ainsi dans ces alternatives de crainte et d'espérance. La brise ne mollit pas ; bien au contraire, au coucher de la lune les grains devenant plus fréquents et plus durs, Bolino fut obligé, non-seulement de rider les haubans du mât de misaine, pi, dans un coup de langage, avait fait entendre un craquement du plus mauvais augure, mais encore de le consolider avec des caliornes. A peine cette opération était-elle faite, qu'il devint indispensable de prendre deux ris au petit hunier, un à la misaine et un au grand hunier.

Les éclairs et le tonnerre traversaient l'espace ; ce n'était plus seulement à de grandes sautes de vent du sud-ouest qu'allait avoir affaire le *Sans-Souci*, c'était à un de ces dangereux renversements de moussons, plus terribles encore dans le canal de Mozambique que dans tout autre parage de la mer des Indes.

Cette diminution forcée de toile donnait au bâtiment chassé un grand désavantage sur la frégate anglaise, qui, probablement, n'avait pas été poussée à de telles extrémités. Bolino, comprenant que l'état de sa mâture ne lui permettait pas de continuer la lutte avec quelque chance de succès, voulut tenter un autre moyen que la fuite.

Après avoir fait rider ses haubans de grand mât :

— A carguer et serrer la misaine, la grande voile et le petit hunier ! commanda-t-il.

Dix minutes après, ces voiles étaient sur leurs vergues.

— A prendre les ris de grand hunier ! à hisser le petit foc et le foc d'artimon !

Ces manœuvres réduisaient la voilure du *Sans-Souci* à trois voiles. Albert ne comprenait pas bien l'intention de Bolino, quand tout lui fut expliqué par les commandements qui suivirent l'exécution de ces premiers ordres.

— Pare à virer ! dit-il, dès qu'il pensa le moment favorable.

— Timonier, la barre au vent ! Changez les écoutes de foc ! aux bras de tribord !

Le *Sans-Souci*, grâce à l'aire qu'il avait conservée, exécuta rapidement son mouvement sur tribord. Quelques instants après il était à la cape à l'ouest-nord-ouest, tandis que le bâtiment ennemi poursuivait sa chasse dans le sud-est, route que suivait le négrier avant de virer de bord.

Comme la direction nouvelle qu'il prenait allait peut-être le faire passer très-près de la frégate, le rusé et hardi capitaine prenait ses précautions en cas de rencontre, et il espérait bien ne pas être reconnu. Le *Sans-Souci* n'était plus ce négrier tout noir, à la mâture élancée, inclinée sur l'arrière, qui avait touché au Marab, mouillé dans la baie de Delagoa, et que les Anglais avaient aperçu par le travers du cap Corrientes. La toile peinte qui l'enveloppait avait été enlevée : ce n'était qu'un bon bâtiment marchand, avec sa prétentieuse batterie blanche de l'avant à l'arrière, ses mâts bien droits et ses huniers prudemment serrés et risés, allant charger des bœufs à la côte d'Afrique.

Il resta ainsi en cape jusqu'au jour, faisant un peu de roule au nord lorsque la brise mollissait. Au lever du soleil, la frégate anglaise ayant sans aucun doute poursuivi sa chasse vers le sud, Bolino ne découvrit rien de suspect à l'horizon.

Inutile d'ajouter que ce matin-là le déjeuner fut plus gai que la veille. Le négrier ne cachait pas sa joie d'avoir joué un tour aux Anglais ; il était devenu d'une humeur charmante.

Bientôt il donna ordre de laisser porter vent arrière.

Le temps était meilleur : les huniers remontèrent à tête des mâts, le *Sans-Souci* reprit son allure fière et gracieuse, et, vingt-quatre heures après cette terrible nuit, il doubla le cap Sainte-Marie, pointe, sud de la grande île des Hôvas, pour faire route sur Bourbon.

En dix jours il franchit la distance qui le séparait de la colonie française, et, par un beau soleil couchant, après à peine deux mois d'absence de Saint-Denis, il laissait tomber l'ancre sous le cap Bernard, à deux encâblures de la *Belle-Poule*, qui ne se doutait pas qu'à l'abri de son pavillon se balançait hardiment un négrier.

Quelques jours après le mouillage du *Sans-Souci* sur la rade de Saint-Denis, on racontait en riant, mais tout bas, qu'un capitaine, sous le prétexte qu'il faisait le commerce de bœufs, avait emprunté ses chaloupes à un navire de guerre, afin de débarquer ses pièces à eau, qui ne contenaient pas autre chose que des esclaves. Le négrier avait ainsi fait la traite avec l'aide et la protection du gouvernement.

CHAPITRE XVI — OU M. DE NOCÉ SE VENGE EN UNE SEULE FOIS DE TOUS LES MAUVAIS TOURS DE BOLINO.

Comme il ne pouvait entrer dans l'esprit de M. de Nocé d'aller se plaindre aux autorités du négrier, non plus que de lui demander raison de ses insultes, le premier usage qu'il fit de sa liberté fut de courir à l'hôtel Joinville. Avant de partir il y avait donné l'ordre de lui garder les lettres qui lui seraient adressées.

Un paquet énorme de dépêches l'attendait.

Il s'empressa d'abord de parcourir avec émotion plusieurs lettres de sa mère, puis il retrouva tout son amour pour la duchesse de Frémy-Latour, en savourant les pages entières de passion brûlante et désespérée qu'elle lui avait écrites. Cependant, malgré ce retour vers le passé, il sentit ses mains trembler en ouvrant une grande enveloppe couverte d'une écriture qu'il ne connaissait pas et qu'il pressentait renfermer une lettre de l'intendant de l'habitation du Mât.

Cette lettre était en effet de Dony, qui la lui avait laissée avant de quitter Bourbon. Entre ses plis, avait été glissé, peut-être furtivement, un petit billet qui fit oublier de nouveau au jeune homme Paris, Berthe et Ville d'Avray.

Mary, car ce billet était de la fille de Werner, lui exprimait avec toute la naïveté et tout l'abandon de son cœur son éternelle reconnaissance. Son amour n'était pas avoué dans ces lignes, et chacune d'elles le disait cependant. Elle attendait Albert à Paris, comptait sur lui, lui rappelait son serment d'être son ami, son protecteur. La jeune fille appelait enfin de toutes les aspirations de son âme celui qui se sentait prêt à se rendre à cet appel.

Il aimait encore la duchesse, mais il aimait aussi Mary. Entre ces deux amours, l'un fougueux comme ses vingt ans, ardent, plein de désirs ; l'autre doux, pur et suave comme les sentiments qui l'avaient fait naître, Albert n'hésitait pas, il ne voulait pas choisir. Ils lui semblaient deux choses si différentes qu'il y avait en lui place pour chacune d'elles. Il se disait que ces deux femmes, il avait le droit de les posséder ; l'une était pour lui,

l'autre était pour son cœur. Est-ce qu'il aurait eu jamais pour la duchesse, cette beauté fière, rayonnante de volupté, ces paroles de consolation qu'il avait trouvées pour l'orpheline ? est-ce qu'il oserait jamais presser dans ses bras cette frêle et mignonne enfant qui l'appelait son frère ?

Au souvenir des élans passionnés de Berthe, des soirées d'amour qui s'étaient écoulées auprès d'elle dans ce délicieux retraits de Ville-d'Avray, il faisait un pas en arrière. Le feu alors courait dans ses veines, ses tempes battaient, ses lèvres s'entr'ouvraient comme pour un baiser, l'orage grondait en son cœur ; il ouvrait les bras. Puis le visage d'ange de la créole, à son tour, apparaissait à sa mémoire, et le calme se faisait subitement en lui ; l'horizon s'étendait limpide, azuré ; un sentiment d'une douceur inexprimable le berçait mollement, des larmes roulaient de ses yeux, et ses genoux cédaient comme s'il eût voulu s'agenouiller devant une apparition céleste.

La duchesse de Frémy-Latour, c'était le passé avec ses joies âpres, ses délires, ses transports fiévreux, ses dangers ; Mary, c'était l'avenir, peut-être avenir resplendissant de sérénité et de bonheur.

Subissant tour à tour chacune de ces impressions diverses, il relut plusieurs fois les lettres de Berthe et le billet de Mary, se demandant, lorsqu'il avait l'écriture de la première sous les yeux, comment il avait pu y penser si peu depuis deux mois surtout ; et, lorsqu'il relisait la lettre de la seconde, comment il serait possible de ne pas adorer celle qui l'avait écrite.

Il finit enfin par se calmer et, ses affaires de cœur en règle, il daigna redescendre sur la terre pour songer à maître Darimond, chez lequel il se rendit.

— Eh bien, vous avez fait, monsieur le comte, un voyage inutile, lui dit le notaire, dès qu'on l'eut introduit près de lui.

— Comment ! vous savez ? demanda M. de Nocé tout étonné.

Le digne maître Darimond ne savait rien ; quelques jours après le départ du jeune homme, ayant reçu du Cap les pièces si impatiemment attendues, il avait regretté ce voyage auquel il avait d'abord applaudi.

Albert, s'apercevant de l'ignorance où il était de ses aventures, ne jugea pas à propos de les lui conter. Il lui dit simplement qu'ayant en effet appris à Cap-Town que les papiers qu'il y venait chercher étaient partis, il n'avait même pas été voir ses collègues de la colonie anglaise.

— Mon cher client, continua alors maître Darimond, je ne vous ai pas attendu pour aller de l'avant. Nos jugements sont pris, par défaut, il est vrai,

contre ce satané capitaine qui va faire ce soir une jolie figure en rentrant chez lui. Notre signification l'y attend. Quant aux autres Bolino, ils interjettent appel ; ils en seront pour leurs frais. Il n'y a eu qu'un cri de joie dans la colonie, tant ces Portugais sont détestés de père en fils. Le sous-seing privé a été pour eux la tête de Méduse, et, comme cela devait être, a levé toutes les difficultés. Quel triomphe ! et quel malheur que vous n'ayez pas été présent à l'audience ! Je n'aurais pu cacher, vous le comprenez, que vous êtes le petit-fils du comte d'Albret. Ah ! il vous en aurait fallu passer par une véritable ovation.

M. de Nocé, s'applaudissant en lui-même d'avoir été absent, parvint à couper la parole à son loquace interlocuteur pour lui demander à quelle époque devait venir cet appel.

— Oh mon Dieu ! dans quelques semaines seulement. En attendant, vous le savez, monsieur le comte, ma maison est la vôtre. Je vous conseille d'accepter ; car, lorsqu'on saura qui vous êtes, vous aurez tous les Bolino sur les bras, à commencer par votre capitaine, avec lequel, si j'ai bien deviné, vous n'êtes pas en de très-bons termes.

— Mais pourquoi saurait-on qui je suis ? demanda Albert, sans répondre à la question indirecte que renfermait la dernière phrase du notaire.

— Oh ! monsieur le comte !

Cette seule exclamation de maître Darimond était une longue flatterie. Dame ! son client venait de gagner plus de 500, 000 francs, et selon lui, probablement, cela rendait l'incognito difficile. De plus encore, quoique son, étude fût une des premières de la colonie, elle n'avait pas tous les jours à traiter des affaires de cette importance.

M. de Nocé, qui n'avait plus d'ailleurs aucune raison pour se cacher, se décida à accepter l'hospitalité qui lui était offerte. Le soir même il quitta l'hôtel Joinville.

Pendant ce temps-là, Bolino apprenait de ses parents quel coup de foudre était venu les frapper pendant son absence, et, de Diego, qu'il avait envoyé de suite à l'habitation du Mât, que la fille de Werner et les Dony avaient quitté l'île quelques jours après son départ.

Ce double malheur, l'atteignant dans sa fortune et au cœur, faillit le rendre fou. Les détails qui lui avaient été donnés sur ce singulier procès que lui et les siens avaient perdu ne lui laissaient aucun espoir, et avec Mary s'était envolé le bonheur dont il se croyait si bien le maître. Il ne savait ce qu'il devait regretter le plus de sa fortune ou de la jeune fille. Il allait de

chez les hommes d'affaires au commissariat de la marine pour savoir quand et pour où s'était embarquée la fille de Werner. Les premiers lui conseillaient de laisser le jugement devenir définitif en n'y mettant pas opposition, afin d'éviter des frais inutiles ; dans les bureaux, il avait su que Mary avait pris passage sur un navire en charge pour Maurice. Il était alors parti immédiatement pour la colonie anglaise, mais comme les formalités d'embarquement ne sont pas les mêmes en Angleterre qu'en France, il avait là complètement perdu les traces de la fugitive. Il n'avait pu que s'y convaincre qu'elle n'était pas dans l'île.

Dès le lendemain du jour où il avait connu le départ des Dony, il avait fait surveiller Albert, s'attendant à le voir s'embarquer à son tour, et décidé à le suivre. Lorsqu'il vit le jeune homme se promener tranquillement dans Saint-Denis, prendre une loge au théâtre, s'occuper seulement de chasses et d'excursions, il abandonna la pensée, qui lui était venue tout d'abord, qu'il était pour quelque chose dans la fuite de Mary, et il ne s'en occupa plus.

Tout entier à son procès, car il voulait lutter jusqu'au bout, il ne songea qu'à rassembler ses matériaux de défense. Il s'était réuni à ses parents pour en appeler, un jugement définitif ayant été pris contre lui.

Quant à M. de Nocé, il attendait avec une impatience sans bornes que le moment de l'appel fût venu, aussi bien pour en finir avec le Bolino que pour pouvoir partir. Quoiqu'il eût le pressentiment du combat qu'il aurait à subir, à son arrivée en France, contre ses deux passions victorieuses l'une de l'autre à leur tour, il avait hâte de quitter la colonie. Mary n'étant plus là, il prenait en haine le monde créole, malgré tout ce que son notaire faisait pour lui procurer des distractions, peut-être même à cause de tout cela.

La ville de Saint-Denis n'est ni longue ni curieuse à visiter, les constructions de bois y sont en grand nombre, les monuments n'y existent pas, les mœurs y sont françaises, les vices y sont français. Deux défauts surtout dominant le créole : le jeu et l'orgueil. Le colon joue jusqu'à sa dernière piastre, jusqu'à son dernier esclave. S'il doit recevoir chez lui, pendant plusieurs semaines sa famille entière ne vit que de pain et de bananes, afin qu'il puisse éblouir, par un luxe inouï, au jour donné, les amis et les étrangers invités. Un seul repas engloutit alors souvent les revenus de plusieurs mois ses débris sont parfois tout ce qui reste à la maison pour se nourrir pendant longtemps.

Il est vrai que, presque toujours, le colon rachète ses défauts par une hospitalité cordiale et franche et par une urbanité presque inconnue de nos

jours en Europe.

M. de Nocé, auquel ce mélange de petitesse et de grandeur n'avait pas échappé, fuyait le monde. Il avait parcouru toute l'île en chassant, visité les plus belles plantations, fait de longues promenades en mer, assisté à un ras de marée qui avait détruit les débarcadères et comblé le Barrachoi ; de plus, bien malgré lui, il avait été témoin de la flagellation d'une jeune esclave condamnée par son maître à recevoir cinquante coups de fouet, esclave qui n'avait cessé de chanter pendant tout le temps de l'exécution ; il croyait donc fermement qu'il n'avait plus rien à voir dans la colonie, et maudissait les lenteurs de la procédure.

Enfin le jour de l'audience arriva. La salle du palais était comble, les principaux propriétaires de l'île n'avaient pas hésité à se déplacer pour venir assister au dernier acte de ce procès qui, à vingt reprises, depuis un demi-siècle, avait été commencé et qui allait avoir une solution.

Grâce à la discrétion de maître Darimond, une vingtaine de ses amis seulement savaient que M. de Noce était l'héritier des d'Albret ; rien n'en était parvenu aux oreilles du Bolino. Le capitaine du *Sans-Souci* avait bien aperçu son ennemi dans la salle d'audience, mais il avait supposé qu'il n'était là que comme curieux. Il s'en était si peu occupé, qu'il ne l'avait pas vu prendre place immédiatement derrière l'avocat qui plaidait pour les d'Albret et auprès du digne notaire qui, pour ce jour-là, avait arboré son habit le plus frais, sa cravate blanche la plus immaculée.

Lorsque l'avoué des Portugais prit la parole, il usa d'abord, ainsi qu'il en avait le droit, de tous les moyens, de tous les subterfuges de la chicane pour revendiquer la propriété des biens qu'on lui disputait ; puis, pour mieux faire ressortir la moralité, la bonne foi de ses clients, il ne crut pouvoir mieux faire que d'attaquer les d'Albret. Il termina une des périodes de sa plaidoirie en demandant avec véhémence jusqu'à quel point on pouvait ajouter foi à des gens inconnus de tous, qui restaient à quatre mille lieues lorsqu'il s'agissait de ce qu'ils appelaient l'héritage de leurs aïeux, et qui étaient ces d'Albret !....

En entendant ces insultes, M. de Nocé jugea qu'il ne pouvait être muet plus longtemps et qu'il devait prendre ouvertement un rôle actif dans toute cette affaire, ce qu'il n'avait pas fait jusque-là, à cause de la situation difficile qu'il avait eue à conserver aux yeux de Bolino, aussi à cause de sa répugnance native à discuter dans des questions d'argent.

Se levant alors et dominant de sa belle tête expressive et fière tout ceux qui l'entouraient, il demanda la parole.

Elle lui fut immédiatement accordée, car son incognito n'existait, pas pour le président, à l'ébahissement des Bolino qui se demandèrent ce que voulait ce nouveau personnage, et à la terreur surtout du capitaine. Subitement, il eut le pressentiment que son ex-lieutenant n'était pas étranger à ce qui se passait et qu'il apparaissait là comme le *deus ex machina*.

— Monsieur le président, dit le jeune homme avec calme et dignité, je ne saurais entendre de pareilles allégations sans les relever, quel que soit le mépris que j'aie pour elles. J'ai l'honneur d'être le fils de la comtesse de Nocé, au nom de laquelle se poursuit ce procès, et le descendant des comtes d'Albret, dont personne n'a jamais osé attaquer l'honneur, parce que cet honneur, dix fois séculaire, a toujours été inattaquable. Je vous prie donc humblement de rappeler à l'avoué de mon adversaire qu'il n'est ici que pour défendre la propriété des biens que nous revendiquons, et non pour insulter ceux qu'il croyait n'avoir pas ici de représentant.

Nous ne saurions exprimer l'effet que produisirent ces paroles sur l'auditoire ; un murmure approuvateur les accueillit. Bolino, depuis que M. de Nocé avait commencé de parler, le regardait comme s'il eût voulu le tuer d'un regard, retomba sur son banc anéanti, fou de rage.

Le président s'était empressé de faire droit à la réclamation du comte ; il avait signifié à l'avoué des Bolino qu'il eût à se maintenir dans les limites de la défense et à n'employer que les expressions les plus convenables, ce que celui-ci fit avec découragement, sentant que ses clients étaient perdus.

Une heure après cet incident, l'arrêt de la cour était rendu. Les Bolino étaient condamnés à remettre entre les mains de M. de Nocé ou entre celles de son fondé de pouvoir les biens illicitement conservés par leur aïeul. La cour, considérant cependant que les héritiers de l'intendant infidèle avaient pu être de bonne foi et se croire possesseurs légitimes, redressait le premier jugement en ce qui concernait les intérêts, dont elle déchargeait les Bolino, et les dépens qu'elle partageait entre les adversaires.

M. de Nocé n'en demandait pas davantage. S'inquiétant alors fort peu des malédictions de ceux qu'il venait de ruiner, et suivi du murmure de satisfaction de l'auditoire, il sortit de la salle d'audience avec maître Darimond. Celui-ci ne cachait pas l'orgueil qu'il ressentait d'avoir mené à bien cette importante affaire. Le petit homme, son bras affectueusement

passé sous celui du comte, qui lui pardonnait avec indulgence cet acte familial, se haussait sur ses pieds et relevait fièrement la tête, afin d'avoir sa part de la victoire.

Ils remontaient ainsi la grande rue, lorsqu'ils entendirent marcher précipitamment derrière eux. Ils se retournèrent. C'était le commandant du *Sans-Souci* qui s'efforçait de les rejoindre.

— Vous vous êtes moqué de moi, monsieur, dit-il à Albert, dès qu'il fut près de lui. Je pense que vous ne me refuserez pas une satisfaction....

M. de Nocé ne le laissa pas achever. Tirant tranquillement de sa poche un pistolet, il l'arma ; et, suivant des yeux les moindres mouvements du Portugais, il lui dit avec une ironie méprisante :

— Satisfaction de quoi, capitaine : de vous avoir repris des biens qui m'appartenaient ? Quoi que vous disiez, je ne risquerai pas ma vie contre la vôtre ; de plus, je vous préviens qu'au premier geste provocateur, je vous brûle la cervelle comme à un chien. Rappelez-vous certaine scène de l'entre-pont du *Sans-Souci*. Ah ! c'est à mon tour aujourd'hui. J'ai l'autorisation du gouverneur de toujours porter une arme sur moi ; vous êtes averti !

Et reprenant le bras de M. Darimond qui, frappé d'épouvante, n'en pouvait croire ses yeux et ses oreilles et sentait ses petites jambes s'affaïsser sous lui, il tourna le dos à Bolino. Le capitaine avait vu, par la contenance du jeune homme, sa résolution irrévocable de faire ce qu'il disait, et il aurait voulu être à cent pieds sous terre : cette scène avait eu des témoins qui allaient faire de lui un objet de moquerie pour la colonie tout entière.

— Vous comprenez, mon cher monsieur, dit le comte de Nocé à son notaire le soir même, que je vais vous quitter au plus tôt. Je me soucie fort peu d'être tué au coin d'une rue, ou d'être obligé de casser la tête à ce Bolino, ou même d'être forcé de me couper la gorge avec lui. Je vais vous laisser mes pleins pouvoirs pour exproprier sans pitié tous ces gaillards-là ; vous en ferez votre affaire. La *Reine-Blanche* part après-demain ; si son commandant me veut à son bord, je vous dirai adieu dans quarante-huit heures.

Le digne homme, étouffant un soupir de regret, ne put que se ranger à l'avis de son client, tout en se promettant bien, après son départ, de se venger des Bolino qui lui enlevaient aussi rapidement un hôte qui lui faisait tant d'honneur.

Il ne restait plus à Albert qu'à faire ses adieux à Roux et à Monte-au-Ciel. Il ne voulait pas s'éloigner sans leur prouver sa reconnaissance. Il leur fit dire qu'il voulait leur parler. Le lendemain ils accoururent au rendez-vous, croyant qu'il s'agissait de quelque nouvelle escapade de leur capitaine.

M. de Nocé les mit en peu de mots au courant de sa situation ; puis, après leur avoir glissé à chacun vingt-cinq louis dans la poche, et s'être fâché pour qu'ils les gardassent il leur conseilla de débarquer du *Sans-Souci*, devenu doublement dangereux pour eux, et à cause des singuliers voyages qu'il faisait et à cause de l'amitié qu'ils avaient eue pour lui, amitié dont certainement Bolino leur garderait longtemps rancune.

Monte-au-Ciel accepta ces conseils avec enthousiasme, mais lorsque ce fut à Roux de répondre, tout en se dandinant sur ses hanches et en roulant son bérêt dans ses mains, il dit :

— Voyez-vous, lieutenant, je vous remercie bien, mais le *Sans-Souci*, c'est moi qui l'ai mis à l'eau ; il y a vingt ans que j'ai mon sac à bord, et ma foi, nous sombrerons ensemble. C'est comme une femme qui vous bat, le navire avec lequel vous avez bourlingué sur l'Océan, on ne peut plus s'en séparer. — Bah ! il se moque pas mal des croiseurs. Allez ! je passerais avec lui au milieu d'une escadre anglaise, en hissant un balai en guise de pavillon. — Et puis, il me semble toujours que le brave capitaine Werner est là, et que ce serait une lâcheté que d'abandonner son *Sans-Souci* au Bolino, dont je me soucie comme d'une vieille chique. C'est égal, je ne vous remercie pas moins ; et Roux ne vous oubliera pas. S'il meurt de faim quelque jour, il ira frapper à votre porte.

Et le vieux brave, prenant la main que lui tendait le jeune homme, la lui serra avec un juron en détournant ses yeux devenus humides. Puis, entraînant brusquement Monte-au-Ciel, il entonna d'une voix rauque sa chanson favorite et sortit en courant de la maison.

Le surlendemain, M. de Nocé s'embarqua sur la frégate, la *Reine-Blanche*. — Son commandant, dont il avait fait connaissance chez maître Darimond, s'était empressé de lui accorder une chambre dans son appartement et une place à sa table. Inutile de dire qu'il fut escorté jusqu'en rade par le digne notaire, malgré son horreur pour l'eau salée.

Quant à Bolino, il avait si bien pris au sérieux les menaces de son ancien lieutenant, et il se doutait si peu de ce prompt départ, qu'Albert ne l'aperçut pas.

L'embarcation qui le mena à bord de la frégate le fit cependant passer à l'avant du *Sans-Souci* à la portée de la voix. — Le négrier, comme s'il eût été le plus honnête bâtiment du monde, roulait sur la vague, ses pièces rentrées, sa mâture bien droite et ses voiles supplémentaires dans les soutes. Il distingua Roux qui, à travers un sabord le suivait des yeux en s'efforçant de se cacher ; Monte-au-Ciel, qui lui envoya du bout-dehors de grand foc un vigoureux ; adieu lieutenant ! et Pingouin qui, sur le gaillard d'avant, porta respectueusement la main à son bonnet de laine, en se grattant le nez, sans doute pour exprimer sa reconnaissance, car Albert lui avait fait remettre une dizaine de louis, ce qui avait fait penser au pauvre diable qu'il était devenu millionnaire.

Nous ne dirons pas ce que fut cette traversée pour notre héros. La société des officiers de la frégate lui fut d'un grand secours contre le spleen, mais il eut cependant de longs jours de tristesse, au milieu d'élans de folle joie.

Souvent il se transportait par la pensée au moment de l'arrivée ; il voyait alors tout en rose ; parfois, au contraire, il lui semblait que ce voyage ne devait jamais finir. Pendant des semaines entières, il était tout entier à la duchesse ; durant d'autres, il ne pensait qu'à Mary. Lorsque le souvenir des deux femmes se présentait en même temps à son esprit, et cela était fréquent, tout en s'efforçant de ne faire aucun parallèle entre elles, il était effrayé de la situation délicate dans laquelle il allait se trouver en arrivant à Paris. Il s'en voulait alors, tout à la fois de s'être enchaîné à Berthe par des serments que, dans sa probité à l'égard des choses du cœur, il ne pensait pas pouvoir jamais rompre, et de s'être enthousiasmé de la fille de Werner.

Ce fut dans cette alternative de chagrins, d'espérances, de désespoirs, de craintes qu'il passa trois mois. Lorsque, ce laps de temps écoulé, il entendit l'homme de vigie crier : terre ! il crut qu'il allait se trouver mal.

La frégate, arrivée en vue de Brest après le coucher du soleil, devait attendre jusqu'au lendemain pour prendre le pilote et donner dans le goulet. Elle mil en panne. Presque toute la nuit, il resta, lui, sur le pont, les yeux fixés sur cette tache noire à l'horizon qui était la terre de France, s'efforçant de percer les ténèbres en suivant avec inquiétude les éclats du feu d'Ouessant. Lorsque le phare disparaissait dans la brume, il lui semblait qu'il s'éloignait de nouveau et qu'il ne devait plus le revoir.

Au jour, la *Reine-Blanche* fit servir pour courir à terre. S'il l'eût osé alors, il aurait embrassé l'officier de quart qui avait fait le commandement d'orienter les huniers. Lorsqu'il entendit donner l'ordre de mouiller, il suivit

avec angoisse le bruit des chaînes qui s'échappaient en fumant par les écubiers ; quand l'ancre mordit le fond de la baie de sa dent de fer, la secousse lui répondit au cœur.

Il faut avoir abandonné pendant des années sa patrie, sa famille, ses amis, sa mère ! pour comprendre cet inexprimable sensation du retour.

Avec quelle curiosité d'enfant on examine tout, lorsqu'on revoit après une longue absence, les lieux chers au cœur !

Une maison détruite, une construction nouvelle, un arbre renversé, une barrière enlevée, choses auxquelles jadis on n'eût accordé aucune attention, tout cela réveille mille souvenirs, fait venir mille pensées, réjouit le cœur et les yeux. Oui se rappelle s'être promené là avec tels ou tels amis. Sous ces ombrages touffus qui bordent le chemin, on se souvient, avec un sourire de jeunesse, des choses qu'on se redit tout bas. L'amour-propre s'en mêle, ce délicieux et respectable amour du clocher qu'on a tant ridiculisé : on veut voir sa ville embellie, agrandie, plus florissante que jadis. On en cherche de loin les constructions nouvelles ; on en salue les maisons neuves, tout comme si elles étaient à soi, on en admire les portes, les rues ; on regrette que telle amélioration n'ait pas été faite. Sur les visages étrangers que l'on croise, on veut trouver un air de ressemblance, un regard d'amitié ; on est prêt à échanger un salut, un signe de reconnaissance avec le premier venu, et on se demande comment on a pu s'éloigner si longtemps.

Une heure après le mouillage de la frégate, M. de Nocé était à terre. Deux heures plus tard il était en route pour Paris, maudissant le gouvernement de ne pas avoir encore relié, par un chemin de fer, notre premier port sur l'Océan à la capitale.

CHAPITRE XVII — CE QUE LE DUC DE BRIAS APPELAIT UNE MÉSALLIANCE.

Au moment à peu près où la frégate la *Reine-Blanche* quittait Saint-Denis, la scène suivante se passait dans le salon de l'hôtel de la comtesse de Nocé.

La mère d'Albert est toujours cette femme à l'air un peu sévère, essentiellement bonne cependant, et moins soumise que les autres femmes aux caprices de son cœur, à cause de la rectitude de son jugement et de l'empire qu'elle ne cesse jamais d'avoir sur elle-même. En la considérant de près, on pourrait peut-être s'apercevoir que cette année qui vient de s'écouler a été longue pour elle : ses cheveux blancs, si rares jadis, sont aujourd'hui plus nombreux, et le doux sourire qui erre sur ses lèvres n'en dissimule pas l'expression chagrine.

Auprès d'elle est assise, sur un coussin, dans une pose charmante de *morbidezza* et de grâce, une jeune fille qui serre ses mains dans les siennes, en l'enveloppant d'un regard de respect et de reconnaissance.

— Que vous êtes bonne, madame ! lui dit l'enfant ; comment mon cœur pourra-t-il jamais acquitter la dette qu'il a contractée envers vous ? J'étais seule, vous m'avez accueillie ; j'étais sans mère vous êtes devenue la mienne ; j'étais sans famille, vous m'avez ouvert votre maison.

— Parlons de lui, mon enfant, c'est la plus grande joie que vous pouvez me procurer. Redites-moi tout ce qu'il vous a dit, car c'est vous qui l'avez vu la dernière. Je me croyais plus forte, lorsque j'ai voulu qu'il s'éloignât ; maintenant que j'attends son retour, j'ai peur.

— Madame !

— Ah ! c'est une bonne pensée qu'il a eue de vous envoyer près de moi : il a compris que je serais loin de lui moins longtemps.

Et les deux femmes, quoiqu'elles fussent seules, continuèrent leur conversation à voix basse, ainsi qu'on le fait presque toujours, malgré soi, lorsque l'on parle des choses du cœur.

Madame de Nocé, d'abord surprise de l'arrivée de la fille de Werner, n'avait fait que se rendre aux désirs de son fils en lui ouvrant sa maison ;

puis bientôt, comprenant la douce et sympathique nature de la créole, elle n'avait plus voulu s'en séparer. La comtesse n'était pas une grande dame sottement orgueilleuse de son blason ; on lui reprochait même dans le noble faubourg d'avoir adopté trop facilement les opinions libérales de son mari, quoiqu'elle plaçât haut l'honneur et le respect du nom, ainsi qu'elle l'avait prouvé par la détermination qu'elle avait fait prendre à son fils, elle n'avait aucun préjugé ridicule ; lorsqu'il s'agissait d'ouvrir son salon à un étranger, elle demandait si c'était un honnête homme avant de s'informer de ses quartiers de noblesse.

Indépendamment du bonheur qu'elle avait eu à garder Mary auprès d'elle pour lui parler de son fils, — et lorsque la causerie était sur Albert, la comtesse souriait de l'enthousiasme avec lequel, naïvement, la jeune fille en parlait, sans se douter de tout l'amour qu'exprimaient ses paroles, — il y avait encore entre elle et la créole une autre cause de sympathie : la fille de Werner était, comme elle, de l'Église réformée et de la même communion. C'était là, pour ces deux natures de femmes, un lien puissant : la comtesse, que sa religion isolait un peu ; pour certains actes de la vie, gagnait à la présence de Mary une précieuse compagne, et la fille de Werner, qui n'avait pas avoué sans hésitation qu'elle était protestante, n'avait trouvé qu'une sœur, là où elle avait craint de rencontrer le blâme.

Elles causaient depuis près d'une heure lorsqu'un domestique annonça notre vieil ami, le duc de Brias.

Mary, comprenant par un geste de la comtesse qu'elle avait besoin d'être seule, se sauva dans le salon voisin avant que le duc fût entré.

— Eh bien, duc, est-ce une bonne nouvelle que vous m'apportez ? dit madame de Nocé au vieillard, après lui avoir fait rouler un fauteuil auprès d'elle.

— Madame la comtesse, répondit-il galamment, mon empressement à venir vous trouver devrait vous le faire penser. Elle est partie !

— Vraiment !

— Oui, cela n'a pas été sans mal. Heureusement que jadis j'ai été diplomate. J'ai agi comme lorsqu'en pays étranger je voulais obtenir quelque chose d'avantageux pour mon gouvernement : je me suis efforcé de prouver que ce que je demandais était avant tout profitable à la puissance à laquelle je m'adressais. Cela a réussi ! La pauvre femme restait par amour, elle est partie pour la même cause. Elle se dévoue ! Comme c'est flatteur pour le duc ! Bah ! un diplomate ! Vous souriez, madame la comtesse ; moi

je ne me suis jamais marié. Bref, notre belle ennemie est en route pour Constantinople ! Je n'ai pas besoin de vous répéter toutes les fleurs de rhétorique qu'il m'a fallu employer, d'autant plus que j'avais justement à lutter contre des fleurs. Elle ne pouvait aller rejoindre son mari parce qu'elle avait juré, fait le serment à Albert de ne pas passer un mardi sans aller à Ville-d'Avray soigner ses fleurs, renouveler ses jardins. Une véritable idylle, vous le voyez !

— Oui, je savais cela, le concierge du chalet avait fini par me dire qu'une dame, qu'il était parfaitement inutile de me nommer, venait presque toutes les semaines.

— Presque toutes les semaines, interrompit M. de Brias, ah ! vous n'êtes pas généreuse, madame la comtesse ; c'est toutes les semaines, qu'on m'a dit du moins.

— Toutes les semaines, soit ! accorda madame de Nocé en souriant.

— C'est presque inhumain, ce que nous avons fait là, reprit le vieillard. Voulez-vous me permettre une indiscretion ?

— C'est dangereux avec vous ! Mais vous venez de me rendre un assez grand service pour que je me risque. Je vous permets.

— Madame la comtesse, personne n'a pour votre caractère une plus sincère admiration que moi, un plus profond respect, mais je vous sais femme trop indulgente pour croire que, par moralité seulement, vous ayez eu la pensée de faire rompre Albert et la duchesse. Voyons, les infortunes maritales de ce bon duc vous intéressaient fort peu ?

— Et si je ne vous répondais pas, duc ?

— Dame ! comtesse, je serais capable de me répondre à moi-même, dit le duc en riant, car je ne sais rien de maussade comme une demande sans réponse ; c'est une jolie femme sans miroir devant elle.

— Je vais vous répondre alors, vous avez l'air trop malheureux.

Et faisant un signe affectueux à travers la glace sans tain qui séparait les deux salons, elle prononça à haute voix le nom de Mary.

La jeune fille, laissant les albums qu'elle parcourait, vint, tout en rougissant, retrouver sa protectrice, qui, la prenant par la main, dit à M. de Brias :

— Monsieur le duc, j'ai l'honneur de vous présenter mademoiselle Mary Werner, fille, comme moi, d'un créole protestant du cap de Bonne-Espérance.

— C'est là votre réponse, n'est-ce pas, comtesse ? demanda le gentilhomme en s'inclinant respectueusement devant la jeune fille. Je vous avais déjà rencontrée une fois avec mademoiselle, je ne suis qu'un niais de ne pas vous avoir devinée.

Le duc, en vrai connaisseur qu'il était en beauté, ne cacha pas son admiration pour celle de la créole. Il causa près d'une heure avec elle, et dès ce jour il devint un des intimes de la comtesse de Nocé, avec laquelle il fit chorus au sujet de sa charmante protégée.

Peu de temps après cette petite scène, la comtesse, Mary et madame Dony partirent pour Ville-d'Avray. Là ils s'installèrent dans le chalet d'Albert, après en avoir fait disparaître ce qu'il y avait de trop profane.

Elles étaient là depuis quelques semaines peut-être, lorsqu'une après-midi que madame de Nocé et la jeune fille parlaient d'Albert, elles entendirent toutes les deux en même temps une voiture rouler rapidement sur le sable de l'avenue, puis s'arrêter à la porte, et, quelques secondes après, plusieurs violents coups de sonnette.

— Oh ! c'est lui, madame, c'est lui, dit Mary en pâlisant et en portant la main à son cœur, je le sens là.

La comtesse s'élança à la fenêtre et poussa un cri de joie. Elle avait eu le temps devoir son fils jeter les guides à un domestique, et sauter en bas de sa voiture. Elle arriva sur les premières marches de l'escalier pour le recevoir dans ses bras.

Avant de rentrer au salon, dont quelques pas à peine cependant la séparait, elle embrassa dix fois Albert sans pouvoir prononcer un mot, l'éloignant d'elle pour mieux le regarder, l'appelant ensuite d'un regard pour le couvrir encore de baisers.

Le premier moment d'effusion passé, M. de Nocé en arriva à une question que sa mère attendait.

— Ah ça, mère, dit-il à la comtesse, comment se fait-il que vous ne soyez pas à Paris ? Heureusement encore qu'il y avait dans votre écurie un bon cheval et dans votre remise un phaéton que j'ai reconnu ! Je vous trouve installée ici chez moi, car vous êtes chez moi !

— Oui, mon enfant, je suis chez toi, je le sais bien ; j'ai su ton chalet inoccupé, tout à fait, — elle appuya sur ce dernier mot sans vouloir paraître s'apercevoir de l'embarras d'Albert, — et j'ai pensé que tes pauvres fleurs auxquelles tu tiens tant allaient être sans soins. Je ne suis pas une jardinière bien distinguée, mais j'avais une aide.

— Une aide ?

— Vous m'avez donc déjà oubliée, monsieur Albert, dit derrière le jeune homme une voix douce et tremblante qui le fit tressaillir.

— Mary ! s'écria-t-il en tendant ses deux mains à la jeune fille. Ce fut tout ce qu'il put dire. Il regarda sa mère et lui murmura à l'oreille :

— N'est-ce pas qu'elle est belle ?

— Elle est mieux que belle, mon fils ; c'est un ange de douceur et de bonté, répondit la comtesse en réunissant les deux enfants sur son cœur dans une même étreinte de tendresse.

Six mois plus tard, — il y en avait deux à peu près qu'Albert vivait seul à la campagne entre sa mère et Mary devenue la comtesse de Noce, ne voyant guère de ses anciens amis que le duc de Brias qui l'avait promptement consolé de sa trahison envers la duchesse, — six mois plus tard, disons-nous, un matin, Dony devenu son intendant, lui apporta une grande lettre historiée des cachets des postes du monde entier.

Elle était de Roux, qu'il avait bien un peu oublié au milieu de son bonheur.

« Mon lieutenant, lui écrivait le marin avec cette orthographe dont il avait la hardiesse ; comme il se peut que vous appreniez par les feuilles la perte du *Sans-Souci*, et qu'alors vous supposiez qu'il a péri corps et biens, je viens vous rassurer pour ce qui est de moi. Bolino, lui, a avalé sa gaffe le premier de tous. Voilà comment la chose s'est passée.

Nous étions allés faire un chargement de bois d'ébène à la côte d'Or, au fin fond du golfe de Guinée, lorsque, toute la cargaison à bord, nous avons reçu un chien de coup de temps à décorner des bœufs. Le *Sans-Souci* a eu beau faire, il ventait la peau du diable, il a fallu toucher. Vingt-quatre heures après il n'en restait tant seulement plus la carlingue. Le capitaine, de désespoir, a bu un coup à la grande tasse. Moi et les autres nous avons fait force de nageoires pour débarquer, mais nous ne sommes arrivés à terre qu'une demi-douzaine, pas plus, Pingouin et son nez du nombre. Autant aurait valu pour lui sombrer sous voile ! J'ai eu le chagrin de le voir manger par les naturels, pour lesquels, c'est une consolation ! il a été un vrai régal, ainsi que ce propre à rien de Diego qui, pour la première fois de sa vie, a servi à quelque chose. Pauvre Pingouin ! qui détestait tant ce failli chien de Portugais et qui a dû se rencontrer une dernière fois avec lui dans l'estomac des Caraïbes, c'est triste !

Pour moi, mon lieutenant, on ne pouvait pas songer à me manger, vu que je suis un peu vieux et un peu coriace pour ça ; j'ai été conduit de brigade en brigade jusque chez le roi Dahomey, qui a de l'amitié pour moi, vu que j'apprends la danse et l'exercice à ses odalisques, qui sont aussi ses zouaves. Il m'a nommé gardien de son sérail. Oh ! ce n'est pas aussi agréable que vous croyez, il y a du fil à retordre. C'est un tas de gaillardes avec lesquelles il faut haler la bouline. Avec ça que la garçonne est prohibée pour les faire marcher ! Aussi je voudrais pouvoir vous porter moi-même la présente, que je vous envoie par un *englishman* qui est venu ici vendre des fusils, vu qu'on dit que nous allons avoir la guerre avec l'Angleterre. Ah ! je pense bien que le pauvre Roux ne reverra jamais le cap la Hève !

Je n'ose plus, mon lieutenant, vous dire au revoir, mais je suis toujours à vous à la vie et à la mort, d'ami lié et de reconnaissance.

Ne faites pas savoir à Monte-au-Ciel qui a, lui, quitté à temps le *Sans-Souci*, quel est mon grade aujourd'hui. Nom de nom ! un ancien maître d'équipage de négrier qui apprend à porter armes aux odalisques du roi de Dahomey ! Oh ! c'est égal, mon lieutenant, il-y en a de superbes, tout de même, dans le nombre ! avec des yeux ! ça vous perce comme un boulet de 36. »

Après avoir déploré le terrible sort de l'infortuné Pingouin, et souri, malgré lui, des fonctions de maître Roux chez le roi de Dahomey, Albert s'empressa de brûler cette lettre, si curieuse qu'elle fût à conserver. Elle contenait des détails qu'il tenait d'autant plus à cacher à Mary, que, maintenant que Bolino était mort, tout le passé était un secret entre lui et Dony.

Quant à la duchesse de Fremy-Latour, elle revint à Paris quelques semaines seulement après le mariage de son ancien amant. Ce fut son mari, lui-même, qui lui donna cette nouvelle, en lui disant qu'il la tenait du duc de Brias qui venait de lui en faire part avec une gaieté qu'il ne dissimulait pas. Dès lors, ne doutant pas du rôle que son vieil ami avait joué dans toute cette affaire, elle ne laissa jamais échapper l'occasion de lui faire sentir sa rancune.

Un soir que le vieux duc entra dans le salon de l'une des tantes de Berthe, la douairière de Marnix, salon où se trouvaient réunies une douzaine de femmes élégantes et titrées, la conversation cessa subitement, le silence se fit.

— Ah ! ce n'est pas adroit, mesdames, dit en souriant le vieillard qui s'aperçut immédiatement de l'embarras que donnait sa présence. Vous vous taisez tout à coup, donc vous disiez du mal de quelqu'un de mes amis, de moi-même peut-être ?

— Non, duc, répondit Berthe, on disait seulement que vous étiez devenu vertueux. Nous pensons sérieusement à vous proposer pour le prix Montyon.

— On ne saurait s'exprimer ainsi sur votre compte, reprit galamment M. de Brias, vous qui n'êtes pas devenue, parce que vous avez toujours été, ce que vous me reprochez de vouloir devenir. Je finis par où beaucoup auraient dû commencer, voilà tout ! Ça n'est pas charitable d'arrêter dans la bonne voie un pauvre pécheur comme moi qui ne cherche qu'à y faire entrer un peu les autres ! »

Madame de Fremy-Latour se mordit les lèvres derrière son éventail et tourna la tête d'un autre côté.

— C'est de votre ami de Nocé qu'il s'agissait, dit la douairière.

— Bah ! que lui reproche-t-on à lui ? La vertu aussi ? Savez-vous que cela pourrait faire supposer que vous n'avez pour elle qu'une admiration bornée ?

— Non pas ! on dit qu'il s'est mésallié.

— Tiens, tiens ! qu'est-ce que c'est que ça qu'une mésalliance ?

— C'est vous qui le demandez, duc ? s'écrièrent une demi-douzaine de voix.

— Mais, certes, répondit le vieillard sans s'émouvoir ; avec les besoins nouveaux les mots changent si totalement de signification que, si je sais bien ce que c'était qu'une mésalliance il y a deux siècles, je vous avoue que je ne sais pas ce que vous voulez dire par là aujourd'hui.

— Oh ! je ne pense pas que l'acception de ce mot-là change jamais, dit sèchement la duchesse. Faire une mésalliance, c'est épouser quelqu'un qui n'est pas de sa race, de sa caste.

— C'est ça seulement ?

— Vous êtes impatientant, duc, dit à son tour, d'une voix pincée, une petite comtesse dont le grand-père avait, disait-on tout bas, vendu du drap sous les halles, et qui n'en était que plus orgueilleuse de sa couronne ; se mésallier, c'est, faire un mariage hors des conditions ordinaires de notre monde à nous, vous le savez bien !

— Ah ! j'aime mieux cette définition, madame, répondit le duc en riant. Eh bien ! alors, vous avez toutes raison, mon ami Albert a commis une mésalliance, car il a épousé le bonheur ; ce qui, je l'avoue, avec vous, est une chose hors de nos habitudes.

L'auditoire féminin du spirituel vieillard eut beau se soulever tout entier contre lui, il n'en prit pas moins tranquillement sa tasse de thé, et, depuis ce jour-là, on se le tint pour dit, on ne parla plus jamais d'Albert de Nocé chez la douairière de Marnix, ni dans d'autres salons, du moins en présence du duc de Brias.

FIN.

1 Parages que les navigateurs trouvent, selon les saisons au nord ou au sud de la ligne, par les 3 ou 5 degrés, et dans lesquels règnent continuellement des pluies torrentielles.

2 1 Brises régulières qui, dans la mer des Indes, soufflent pendant six mois du nord-est et pendant six mois du sud-ouest, et dont les brusques changements de direction, qu' on nomme renversements, donnent naissance, en avril et en octobre, à de terribles ouragans.

3 1 Nom qu' on donne aux engagés indiens.

4 Divinités que les Phéniciens plaçaient à l' avant de leurs vaisseaux et qui, suivant eux, protégeaient la navigation,

5 1 Ou *ampisikidi*, prêtres et sorciers.

6 1 Ce livre retrace des faits-antérieurs à la mort de Ranavaloo, ainsi qu' il sera facile de le voir par les événements qui suivent ; mais nous ne pensons pas, encore aujourd' hui, qu' on puisse fonder de grandes espérances de civilisation sur son successeur.

7 Ile située à l' est de Java.

8 1 Avirons courts et taillés en losange, dont font usage presque tous les peuples océaniens.

9 1 Mauvais esprit ; divinité opposée, dans les superstitions madecasses, à Andrianzanahr, le bon esprit.

10 2 Appartement réservé aux femmes.

11 La *vadi-bé* est l' épouse légitime, la *vadi-massa* la favorite, et les *vadis-sangranous* sont les esclaves maîtresses.

12 1 Assemblées politiques et religieuses des Sakalaves.

13 2 Les *fanfoudi* et les *sampias* sont des amulettes auxquelles les Madecasses accordent les plus grands pouvoirs. Suivant eux, le *fanfoudi* fait rêver celui qui le porte, et ses rêves sont la reproduction de ce qui se passe loin de lui. Les *sampias* les préservent à la guerre de tous dangers.

14 1 Les superstitions madecasses disent que le ciel est uni à la terre par une corde d' argent, le long de laquelle se laissent glisser les bons esprits pour visiter les vivants, et qui sert en outre de luxâmes de ceux qui meurent à monter dans les sphères supérieures. Là elles attendent que le tout-puissant Zanahar les envoie, selon leurs belles actions ou leurs crimes, dans le corps de certains animaux, nobles ou immondes.

15 ¹ Plante vénéneuse dont le suc sert à faire subir dans l' Ile une épreuve dont il sera question plus loin.

16 ¹ Nom donné à la demeure des chefs.

17 ¹ Le *rabane* est un muscadier très-commun à Madagascar ; le *tancassou*, est une vigne sauvage du fruit de laquelle les Madecasses sont très-friands.

18 ² Instrument à quatre cordes ressemblant assez à la lyre tétra-corde des anciens.

19 ¹ Longs pagnes de soie qui se fabriquent dans l' intérieur de ile, particulièrement dans le nord.

20 Sorte de bambou à épines.

21 Lianes qui, dans ces forêts, joignent souvent les arbres les uns aux autres, de telle sorte qu' on ne peut se frayer un chemin qu' à l' aide de la hache.

22 Boisson faite avec du manioc et le jus de la vigne sauvage.

23 ¹ Arbre dont la feuille de forme ronde dérouille le fer et polit le bois.

24 Mancenillier de Madagascar.

25 ¹ Ce mot, qui ordinairement-veut dire *oui*, mais dont la traduction bien exacte est impossible, peut être considéré comme l' expression de l' assentiment, de l' enthousiasme et de la joie chez les Madécasses. — C' est, en un mot, le *hurrah* des Anglais.

26 ¹ Septième cercle de l' enfer turc.

27 ¹ Bons hommes.

28 ¹ Chanvre que cultivent les Hottentots et dont ils fument les feuilles en les mélangeant à celles du tabac.

COLLECTION HETZEL

— J. HETZEL, — LIBRAIRIE CLAYE — 18, RUE JACOB —

En vente :

AUDEVAL. — LES DEMI-DOTS.....	1 vol.
BIART. — LA TERRE CHAUDE. — SCÈNES DE LA VIE NÉO-CAINE.....	1 vol.
CHAMPFLEURY. — LE VIOLON DE FARENCE.....	1 vol.
FORGUES. — ELSIE VENNER.....	1 vol.
EUGÈNE LATAYE. — LA CONQUÊTE D'UNE ÂME.....	1 vol.
LAURENT PICHAT. — LES POÈTES DE COMBAT.....	1 vol.
ADRIEN ROBERT. — LA PRINCESSE SOPHIE.....	1 vol.
AURELIEN SCHOLL. — AVENTURES ROMANESQUES.....	1 vol.
P.-J. STAHL. — BONNES FORTUNES PARISIENNES.....	1 vol.
— HISTOIRE D'UN HOMME ENTHUSIÈME.....	1 vol.
— VOYAGE D'UN ÉTUDIANT.....	1 vol.
TROIS BUVEURS D'EAU. — HISTOIRE DE MURGER...	1 vol.
TOURGUENEF. — DIMITRI ROUDINE.....	1 vol.
RENE DELMAS DE PONT-JEST. — BOLING-LE-NÉGRIER.....	1 vol.
ECKERMANN ^e ET J. N. CHARLES. — PENSÉES ET ENTRETIENS DE GOETHE.....	1 vol.
EDMOND TEXIER. — LES CHÔSES DU TEMPS PRÉSENT.	1 vol.
MEMOIRES DE CANLER, ANCIEN CHEF DE LA POLICE DE SURETÉ.....	1 vol.
JULIETTE LAMBER. — RÉCITS D'UNE PAYSANNE.....	1 vol.
EDGAR POE — CONTES INÉDITS.....	1 vol.
NORTH PRAT. — LADY ISABEL.....	1 vol.
HENRI MARÉ. — LE TOUR DU MONDE PARISIEN.....	1 vol.
FORGUES. — GENS DE BOHÈME ET TÊTES FÊLÉES.....	1 vol.
DURANTY. — LA CAUSE DU BEAU GUILLAUME.....	1 vol.
POUJARD'HUE. — LES CHEMINS DE FER ET LE CRÉDIT EN FRANCE.....	1 vol.

En préparation :

ALFRED ASSOILLANT. — UN ROMAN NOUVEAU.....	1 vol.
M ^{le} DE BELLOY. — THÉÂTRE INÉDIT DE L'ARISTOTE.....	1 vol.
ERCKMANN-CHATRIAN. — CONTES NOUVEAUX.....	1 vol.
LAMARTINE. — ANTONIELLA.....	1 vol.
NEFFTZER ET DOLFUS. — NOUVELLES ALLEMANDES.....	1 vol.
PAULIN PARIS. — GARIN LE LOHERAIN.....	1 vol.
AURELIEN SCHOLL. — LES AMOURS DE THÉÂTRE...	1 vol.
P.-J. STAHL. — PETIT DICTIONNAIRE DES VICES ET DES VERTUS DES FEMMES.....	1 vol.
— BÊTES ET GENS.....	1 vol.
— CRITIQUES LITTÉRAIRES.....	1 vol.
ALEXANDRE WEIL. — L'AMOUR ALLEMAND.....	1 vol.
CLAUDE VIGNON. — UN DRAME EN PROVINCE.....	1 vol.
VICTOR HUGO. — TOUTES LES POÉSIES. Édition de bibliophile sur velin vergé, in-18. Le volume.....	5 fr.
WILKIE COLLINS ET FORGUES. — SANS NOM...	2 vol.

PARIS. — IMPRIMÉ CHEZ BONAVENTURE ET DUCESSE.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Bolino le négrier, souvenirs de l'Océan Indien, par René de Pont-Jest

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k56209144>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée

peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr